

L'ÉLOGE
DE
LA FOLIE

Composé en prose et de déclamation

PAR ERASME

TRADUCTION NOUVELLE

Avec une Préface, une Étude sur Erasme & son époque
des Notes & une Bibliographie.

PAR EMMANUEL DES ESSARTS

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont

81 EAUX-FORTES D'APRÈS LES DESSINS D'HOLBEIN
Un Frontispice de WORMS, & un Portrait de l'auteur

GRAVÉS

PAR CHAMPOLLION



PARIS

ARNAUD & LABAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Sous les galeries du Palais-Royal.

M DCCC LXXVII

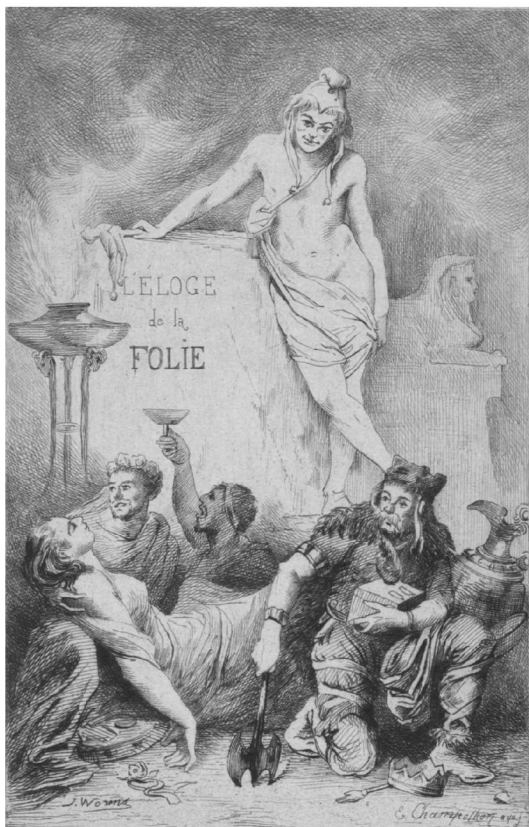
L'ÉLOGE
DE LA FOLIE

TIRAGE

Papier à la forme.....	500
Grand papier de Hollande de Van Gelder.....	25
Grand papier de Hollande de Van Gelder, avec une double suite de gravures sur chine volant.....	25
Papier de Chine.....	24
Beau papier du Japon.....	10
Parchemin, certifié unique, imprimé au recto seulement.	1
	<hr/>
	585

N^o 2

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.



L'ÉLOGE
DE
LA FOLIE

Composé en forme de déclamation

PAR ERASME

TRADUCTION NOUVELLE

Avec une Préface, une Étude sur Erasme & son époque
des Notes & une Bibliographie

PAR EMMANUEL DES ESSARTS

Professeur à la faculté des lettres de Clermont

81 EAUX-FORTES D'APRÈS LES DESSINS D'HOLBEIN

Un Frontispice de WORMS, & un Portrait de l'auteur

GRAVÉS

PAR CHAMPOLLION



PARIS

ARNAUD & LABAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Sous les galeries du Palais-Royal.

M DCCC LXXVII



AVANT-PROPOS



C fut une agréable surprise pour notre activité toujours inquiète des choses de l'esprit, pour notre dilettantisme toujours en éveil que de recevoir de l'éditeur l'invitation de traduire l'*Eloge de la Folie*. Or, l'auteur de cet opuscule, le bon Erasme, étant un de nos amis dans le passé, nous accueillîmes comme une heureuse fortune cette occasion de consommer de longues semaines dans son docte entretien & sa familiarité piquante. Nous y avons trouvé beaucoup de charme, encore que le charme ne soit pas l'attribut du mordant humaniste, mais bien plutôt la raison badine, la verve éloquente, la puissante causticité. Ce nous fut un bon compagnon, car il nous menait à la chasse aux ridi-

cules, aux abus, aux vices poursuivis par son emblématique Folie qui nous paraissait plus d'une fois la vraie Sageffe. La Sageffe n'est-elle pas déesse, & par conséquent femme, &, toujours d'après la même logique, encline aux jeux & aux déguisements? ne serait-elle pas capable d'adopter un masque, un bonnet bizarre, une marotte, des grelots, & de jouer son rôle ordinaire sous un costume de carnaval? Cette hypothèse nous affligeait à maintes reprises pendant que nous entendions Erasme nous parler dans ce latin parfois douteux, mais si original & si vivant & si bien fait pour être la langue de l'ironie.

Car c'est l'ironie qui domine dans ce petit livre, de la première à la dernière page, ironie qui pour le temps comportait aussi sa nouveauté. En effet, la satire au moyen âge n'accoutume pas d'être aussi fine, aussi légère. Encore Erasme se ressent-il bien en quelques parties de la lourdeur de l'âge précédent. Mais, à ne juger que d'ensemble, il court, il glisse, il vole, là où les autres se traînaient; il laisse la facétie du moyen âge, loin derrière lui, s'attarder dans la pesanteur, & à distance il se retourne pour opposer au ricanement, à la grimace des scolastiques de la plaisanterie le rire facile d'un aruspice ou d'un faune, le rire bienheureux de la Renaissance. C'est ce rire qui résonne & vibre dans tout l'*Eloge de la Folie*, à part les pages

finales où l'héroïne se fait théologienne. De là une lecture aisée & rapide. Les parties successives de ce libelle ne languissent pas, les petits tableaux se suivent sans station trop prolongée, la revue de la grande armée des Fous est lestement & vivement passée par la dame au vert chapéron qu'Erasme a chargée de ce soin. Drolatique revue, plaisante comparution de toutes les sottises & de toutes les vanités humaines devant un juge qui s'y connaît, une Thalie tenant la place de Thémis, rédigeant sa sentence à grand renfort d'éclats de rire & avec un éparpillement de coups de fouet qui fait jaillir des étincelles.

Qu'on nous permette d'analyser l'ouvrage que nous avons essayé de traduire à la moderne, c'est-à-dire avec la précision & le relief, & sans ce souci d'éteindre le modèle qui caractérise l'école pseudo-classique de la traduction inexacte. C'est à ce titre que nous avons respecté les périodes d'Erasme, estimant infidèle autant que déplacé d'attribuer à un style imbu de latinité les coupes de la prose voltairienne & la sautillante allure des phrases de Beaumarchais. Voici donc la Folie qui entre en scène & lance son appel. Elle est la bien venue d'ailleurs. Comme l'Aphrodite antique, elle s'annonce amie du rire, & le rire accueille sa présence, car elle apparaît toute radieuse & toute

réjouie en ne laiffant pas de fe comparer au renouveau de retour; n'est-elle pas jeune comme toutes les Immortelles? Elle se montre & peut dire, comme Charles d'Orléans :

« Allez-vous en, allez, allez,
« Souffi, foing & mérencolie. »

Ainsi présentée, elle demande la parole, revendique l'initiative & se recommande des sophistes, quand elle pourrait s'apparenter de Socrate. Mais Erasme ne veut pas lui donner trop vite gain de cause, bien qu'elle soit sous forme bouffonne l'interprète de ses plus sérieuses pensées. Cependant point de fausse modestie. La Folie fera son propre panégyrique, dût-elle se servir à elle-même de joueuse de flûte. Tout du reste a trouvé des louangeurs, même la fièvre & la peste, & la calvitie peu séduisante pourtant. A la Folie donc de prononcer son propre éloge. Elle s'en acquittera bien; car cette déesse est une commère.

Et d'abord, elle fait honte aux plus honteux. Point de neutralité, comme l'édictait la vieille loi athénienne. Entre Momus & Thalès il faut choisir. N'est-elle pas engageante & d'un attrait certain cette fille de l'opulent Plutus & de l'enjouée Démence, & qui naquit fouriante au milieu des fourires de la nature ?

« Ne vous y trompez pas, celui qui m'a

« engendrée n'était pas ce Plutus d'Aristophane,
 « déjà penché vers la tombe, atteint déjà de
 « cécité; mais le Plutus de jadis, encore en son
 « entier, fervent de jeunesse, & non de jeunesse
 « seulement, mais bien plus encore du nectar
 « que par hasard il avait, dans le banquet des
 « dieux, amplement humé par larges rafades...
 « Je ne suis venue au monde ni dans l'errante
 « Délos, ni sur la mer onduleuse, ni dans les
 « creuses cavernes, mais dans les îles Fortunées,
 « où tout vient sans science & sans culture. Là
 « plus de travail, plus de vieillesse, plus de
 « labeur; nulle part dans les champs d'aspho-
 « dèles, de mauves, de scilles, de fèves; mais de
 « tous côtés au plaisir des yeux, au loisir des
 « narines, se jouent le moly, le népenthès, la
 « marjolaine, l'ambroisie, le lotos, la rose, la
 « violette, l'hyacinthe, les jardins d'Adonis. »
 (P. 11-12.)

Et fouriante toujours elle s'avance au milieu d'un cortège flatteur & bien complaisant pour toutes les misères humaines, elle-même offrant tous les biens. Ne dispense-t-elle pas le plus grand de tous, la vie (p. 114 & 199)? Explication délicate & que je laisse aux soins d'Erasme, nul traducteur n'étant responsable des libertés de son modèle. Mais, une fois pour toutes, que la prudence, cette triste invention de l'hypocrisie moderne, ne préside pas à la lecture de ce

volume, &, pour quelques lignes où Léon X & Sadolet n'eussent pas trouvé matière à scandale, où se fussent délectées la grande Mademoiselle & Madame de Sévigné, que l'on ne fasse point le procès à la pauvre Folie. Rappelez-vous comme Shakespeare, dans la *Douzième Nuit*, traite son Malvolio « a devil of puritan » ; comment Molière arrange Arfinoé par les mains de Célimène, & croyez, avec ces grands hommes, que pruderie & vertu ne sont nullement synonymes.

La Folie avant tout veut prouver qu'elle est sympathique. C'est elle en quelque sorte qui de ses reflets dore l'enfance, empourpre l'adolescence & la jeunesse, argente de douces lueurs le front du vieillard. A cette « seconde enfance » de la vieillesse elle verse comme un Léthé de Jouvence. Et le vieillard lui doit ses plaisirs, & le vieillard lui emprunte son charme. Car rien n'est plus charmant qu'un vieillard encore jeune & d'un esprit indulgent.

« Que maintenant les impertinents aillent
 « évoquer les Médées, les Circés, les Vénus, les
 « Aurores & cette fontaine qu'ils cherchent je
 « ne fais où pour rendre la jeunesse, quand seule
 « je possède & pratique ce pouvoir. En effet, je
 « dispose de ce fuc merveilleux avec lequel la
 « fille de Memnon prolongea la jeunesse de
 « Tithon. Je suis cette Vénus dont la faveur fit

« rajeunir Phaon, pour qu'il pût être aimé
 « de Sapho. J'ai des herbes & des enchante-
 « ments, une fontaine qui non-seulement rap-
 « pelle l'adolescence écoulée, mais qui la per-
 « pétue. »

Si la terre ne nous suffit pas, la Folie nous enlève au ciel. Parcourons l'Olympe, Bacchus,

« Au visage de vierge, au front ceint de vendange »

est bien le plus aimable & le plus fou des dieux. En vain Aristophane & tous ses camarades de l'Ancienne Comédie lui décochent-ils leurs traits les plus perçants. On fait bien qu'un allègre Lyæos calmera leur fureur factice. Et notre Aristophane fera le premier à s'écrier dans les *Grenouilles* par la voix sonore du chœur : Iacchus, dieu vénéré, accours à notre voix. . . . agite les torches ardentes, ravive leur éclat; Iacchus, Iacchus, astre brillant de nos mystères nocturnes. . . . O Bacchus, roi de la danse, guide mes pas. (Aristophane, — *Grenouilles*, traduction Poyard, p. 403-599.)

Et qui va-t-on chercher dans l'Olympe après Bacchus ? Est-ce Jupiter & Vulcain ? Est-ce Pallas ? Non ; c'est Cupidon, ce dieu qui ne dédaigne pas d'être un petit enfant & un petit fou. Et c'est l'Acidalienne, la Cythérée, l'Aphrodite d'or qui porte sur sa figure une folie printanière. Encore les hôtes les plus graves de la

demeure olympienne favent-ils parfois s'appri-voiser. Les mythologiques amours de Jupiter en donneraient des nouvelles, & la forêt confidente parlerait au besoin de Diane & d'Endymion. Qu'est-ce donc des bouffonneries ancillaires de Vulcain & des prestiges de Mercure, & de la cordace si vertement dansée par Silène, & de la rauque chanson de Pan, & des Satyres & Satyreux communiquant à l'Olympe l'hilarité de leurs « atellanes » !

Redescendons sur la terre. L'homme est-il, de préférence instinctive, raisonnable ou bien passionné ? C'est la passion qui le domine & par suite la Folie ! Pour son malheur, diront les prétendus Sages. Pour son bonheur, répondra l'héroïne d'Erasme. Et franchement ces deux thèses peuvent se foutenir. Car, si l'excès ou l'indignité font à redouter dans les emportements de la passion, rien de grand ne se fait sans passion, sans passion rien ne s'obtient qui vaille l'honneur d'un souvenir : la vie sans passion, ce serait la nature sans soleil. Or dans toute passion il entre un peu de folie, on ne peut en disconvenir. D'ailleurs, tout ce qui s'écarte du train ordinaire de la vie & de la moyenne sagesse est taxé de folie par les esprits médiocres, c'est-à-dire par la majorité des hommes. Ne faisons pas intervenir d'augustes exemples : mais est-il une seule des fécondes inventions, des

audacieuses découvertes du génie, des hautes entreprises de l'histoire qui, soumise au jugement de ceux qui se croient les Sages, n'ait été traitée de folie, d'extravagante & de chimérique? Ici, que la bonne foi me réponde, & la Folie, qui est un peu ma cliente, triomphera sur ce point. A prendre la question sérieusement, elle peut produire tout le mal possible; mais il lui resterait toujours d'avoir, à l'aide de la passion, accompli toutes les grandes choses qui aient été faites en ce monde.

Voilà pour l'espèce humaine en général. En particulier, la Folie revendique la femme, mais pour lui donner un rôle charmant, celui qui consiste « à tempérer, à recréer la tristesse de l'esprit viril dans la communauté domestique ». A cette Folie, leur patronne, elles doivent la beauté qu'une austère sagesse eût chassée d'ici-bas, & le désir de plaire, & l'attrait, & la perpétuelle adolescence, toute la ceinture de Vénus. Point de festin encore sans la Folie, sans elle point de ces douces relations qui rendent si délicieuse la société de nos semblables, sans elle peut-être pas d'amitié!

Ne cherchons point ici les définitions de Cicéron, ni, comme parle Montaigne, « la force inexplicable & fatale, médiatrice de toute union ». Attendez-vous à un paradoxe qui, comme tout paradoxe, n'est que la vérité atour-

née & costumée. Ce que veut dire cette chère Folie, c'est que l'illusion ne nuit pas à l'amitié; qu'elle sert, au contraire, à l'entretenir & à la cimenter, là où peut-être de part & d'autre une connaissance raisonnée des défauts & travers réciproques amènerait le refroidissement & la défaffection. Rien de plus juste. La véritable amitié vit d'illusions : car elle n'est l'amitié qu'à la condition de rejeter dans l'ombre les défauts de l'être affectionné, & de mettre ses qualités non-seulement en pleine lumière, mais comme dans cette perspective de la scène qui agrandit les proportions. Il n'est pas, en effet, d'amitié ardente, dévouée, fidèle, c'est-à-dire d'amitié (car tout le reste n'est que camaraderie ou convenances sociales), qui n'ait, comme l'amour, son grain de folie dans une conception enthousiaste & exaltée des mérites de l'ami ou de l'amie que l'on chérit. Si votre ami est bon, qu'il vous semble un juste; s'il est austère, qu'il soit pour vous un saint; s'il est vaillant, qu'il vous apparaisse un héros; enfin, s'il est simplement affectueux, qu'il soit Pylade pour vous Oreste, pour vous Euryale qu'il soit Nifus!

Pure folie, diront les spectateurs indifférents & goguenards. Soit, mais ici encore c'est la Folie avec ses hyperboliques illusions qui prête au monde la force des grandes amitiés & fuscite avec elle des énergies que le commun des mor-

tels ne soupçonne pas. L'amitié fervente & folle a sauvé Israël, délivré Thèbes, remué des montagnes. Braves bourgeois aux affections « sages & raisonnables », vous ne feriez pas seulement bouger un caillou.

C'est au même titre que la Folie revendique pour elle le bonheur du mariage. En effet, dans cette affection plus exigeante que l'amitié, puisqu'elle implique la continuité de l'existence à deux & une union bien autrement intime & profonde, sans une illusion constante, je dirais même sans une admiration mutuelle, naïvement sentie chez les humbles, plus voulue, mais non moins sincère chez les braves gens qui ont de l'esprit, le mariage aboutirait bientôt à la lassitude & à l'ennui. Malheur aux époux qui se jugent ! observez les bons ménages, & vous y reconnaîtrez toujours la part de l'illusion, c'est-à-dire de la folie, illusion bien respectable, folie sacrée !

Nous ne suivrons pas Erasme & sa déesse dans les adoucissements qu'ils prétendent apporter aux infortunes conjugales. Ici l'illusion n'est qu'une triste ressource. Ce n'est plus le généreux stimulant des bons mariages & des belles amitiés, mais encore l'aveuglement d'un malheureux époux n'est-il point préférable à la sanglante découverte de la réalité ? mieux vaut peut-être ignorer le gouffre que de le contempler

dans toute son horreur. Bienfaisant le bandeau qui préserve du vertige & du précipice!

L'illusion, toujours l'illusion! telle est la panacée que recommande la Folie! Sans une confiance parfois excessive & illusoire, y aurait-il un orateur, un poète, un artiste assez affermi pour oser se risquer devant le public? « Il est nécessaire que chacun commence par se flatter soi-même avant de se recommander aux autres. » Écoutons Pascal parler de l'imagination qui n'est autre que cette illusion dont la Folie est si fière :

« Je ne parle pas des fous, je parle des plus « sages, & c'est parmi eux que l'imagination a « le grand don de persuader les hommes... Cette « superbe puissance a établi dans l'homme une « seconde nature. Elle a ses heureux, ses mal- « heureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses « pauvres; elle fait croire, douter, nier la rai- « son; elle suspend les sens, elle les fait sentir, « elle a ses fous & ses sages... Qui dispense la « réputation? Qui donne le respect & la véné- « ration aux personnes, aux ouvrages, aux lois, « aux grands, sinon cette faculté imaginative? » (Ed. Haver, in-12, p. 35-36.)

Et Pascal renchérit encore : « L'imagination « dispose de tout; elle fait la beauté, la justice « & le bonheur qui est le tout du monde. » (*Ibid.*, p. 41.)

Nous protesterions contre Pascal & contre Erasme au nom de la vraie raison, de la raison sublime & supérieure des véritables sages; mais avec elle nous n'hésitons pas à croire que le bon sens vulgaire est incapable d'agir sur les hommes comme l'imagination, ou l'illusion, si vous le voulez. Que ce soit un bien ou un mal, le fait existe, & tout fait doit être signalé.

La Folie, telle qu'Erasme la met en scène, n'est pas embarrassée pour se trouver des clients & des titres. La voici qui réclame la guerre & les guerriers. Nous ne lui envierions pas ce domaine, si ce n'était un champ d'héroïsme & de bien d'autres vertus. Discipline, patience, abnégation, bravoure, tout cela tient sous les plis du drapeau. Ce n'est pas le gros bon sens, la fausse sagesse qui déploieront ces vertus. Jamais le bon sens n'a pris de canons au pas de course, jamais il n'est monté à l'assaut, jamais il n'a résisté pour l'honneur & contre toute espérance; il est dans la nature du bon sens de capituler. La Folie seule a fait Marathon & Salamine, & Poitiers, & Lépante, & Rocroy, & Fontenoy, & Valmy, suivi de Jemmapes & de Fleurus.

Que la Folie d'Erasme soit parfois irrévérente pour la vraie Sagesse & s'oublie à la confondre avec la fausse, je n'en disconviendrais pas; mais entre la fausse sagesse & une généreuse folie

l'hésitation n'est plus possible, & la thèse paradoxale d'Erasme prend l'importance solennelle de la vérité. Ailleurs elle redevient une spirituelle gageure. Par exemple (p. 47), la parodie de la vie politique est traitée par Erasme d'une façon bien divertissante. Avouons qu'il tombe juste. Les critiques contre le stoïcisme (p. 53-54) ne sont pas sans portée. Le stoïcisme a produit de belles vies & de belles morts, & maintenu en face des Césars une grande force morale, la protestation de la conscience. Mais n'a-t-il pas, comme la doctrine religieuse qui devait prévaloir sur lui, contribué par trop à l'abstention & au détachement de la vie publique? A partir de cette page mêlée de badinage & de vérité, comme ce qui précède, le paradoxe recommence toujours plaisant, mais moins spécieux que précédemment. Cependant il ne faut point oublier que si la pensée d'Erasme se trahit de temps en temps, c'est la Folie qui parle, un personnage capricieux & bouffon, malgré ses illuminations étonnantes, & que la Folie doit être conséquente avec son nom & ses attributs. La science & les arts sont malmenés par elle & ne s'en portent pas plus mal. Seulement le retour à la nature, comme elle l'entend (p. 63-199), ferait un retour à la barbarie & à la bestiale ignorance. Elle badine, il est vrai, mais par malheur bien d'autres ont lourdement differté sur le

même sujet, & les apologistes des sauvages, Jean-Jacques le premier, n'ont pas fait les affaires de la civilisation.

La Folie me semble plus à son aise & sur un meilleur terrain quand elle préconise les fous comme bons & joyeux compagnons (p. 69-199), seuls capables de faire entendre la vérité aux oreilles les plus récalcitrantes. De même quand elle revient à son panégyrique de l'illusion. Et cependant elle « rougit presque » de certaines complaisances par trop fortes des imaginations humaines. Elle admet « l'alchimiste » auquel reste (p. 78), « cette pensée consolatrice qu'avoir rêvé le grand est déjà une satisfaction » ; mais les joueurs, elle ferait tentée de les renvoyer aux Furies. Et je ne fais où elle enverrait ceux qui adorent les saints comme des idoles : « Ils ont trouvé dans saint Georges « un Hercule, un autre Hippolyte. Voyez-les « adorer, ou peu s'en faut, le cheval du saint « pieusement orné de colliers & de boutons, « s'acquérir auprès de lui sans cesse de nouveaux « mérites par de petits présents, jurer par son « casque, ce qui est pour eux un mérite souverain » (p. 80-199). Et comme elle les traite, ceux qui attendent toutes les joies terrestres & célestes des mesquines pratiques de dévotion, & ceux qui « se contentent avec de fausses « rémissions de leurs crimes & mesurent comme

« à la clepsydre les espaces du Purgatoire ». La Folie n'est pas amie des indulgences. Erasme non plus. L'Eglise n'eût rien perdu à écouter sur ce point cette théologienne de carnaval.

Au reste la Folie a beau jeu de s'étendre sur l'idolâtrique adoration des saints au temps d'Erasme. Les faits qu'elle cite paraissent incroyables & sont d'ailleurs dépassés par le témoignage de l'histoire. Dans le recours aux saints & dans les indulgences les plus grands scélérats croyaient trouver l'assurance de l'impunité future & pour le présent le droit à prix d'argent de recommencer sans cesse leur enchaînement de vices & de crimes. A ses contemporains qui rachetaient si effrontément toutes leurs ignominies, Erasme tient le bon langage & fait la réponse vraiment chrétienne, cette fois sous le pseudonyme d'un Sage :

« Vous ferez une bonne fin à condition que
 « vous commencerez par bien vivre. Vous rachetez vos péchés en ajoutant à votre pièce de
 « monnaie la haine sincère de vos fautes, les
 « larmes, les veilles, les prières, les jeûnes,
 « &, en un mot, la conversion. Vous n'obtiendrez
 « les faveurs de tel ou tel saint qu'en imitant sa
 « vie. »

La Folie quitte un moment les faux dévots pour passer en revue un bon nombre de ses adeptes, des moins séduisants, de ceux chez qui

l'illusion confine à la bêtise. Voici les minutieux qui de leur vivant ordonnent leurs funérailles, & les orgueilleux tout empanachés de leur noblesse, & les artistes présumptueux, & les dupes de la flatterie qui font tout un peuple dans chaque nation, & tous ceux qui donnent la comédie à l'Olympe :

« Les dieux en effet emploient les heures qui
 « précèdent midi, les heures sôbres, à entendre
 « les prières des mortels ou leurs débats querel-
 « leurs. Au reste, quand ils sont humides de
 « nectar & qu'il ne leur plaît plus de rien faire
 « de sérieux, ils se réunissent au plus haut du
 « ciel & regardent en bas la comédie des mor-
 « tels » (p. 101-102). »

Puis vient une de ces énumérations drolatiques où triomphe Erasme, & qui va des quêteurs de dot & des exploiters de succession, des trafiquants fraudeurs admirés par des moineillons en frairie, aux bigots qui courent à tel pèlerinage laissant au logis femmes & marmots (p. 105). A ces grandes revues, tel est le procédé de notre auteur, succèdent des catégories. Apparaissent, pédants, grands donneurs d'étrivières, pour être à votre tour fustigés par cette déesse qui n'y va pas de main morte. Venez, vérificateurs, rhéteurs, plagiaires, juriscultes, pour recevoir plus ou moins votre paquet. Mais la scolastique attrape les meilleurs horions. C'est

que la scolastique, épaissie de ténèbres, est la plus grande ennemie d'Erasme : car notre Erasme est un des fils de la Renaissance toute lumineuse. Scolastique & théologie étaient alors de la même famille : aussi la Folie les fait-elle fraterniser dans sa distribution d'escourgées. Et remarquez qu'il ne s'agit plus de vétilles plus ou moins plaisantes, mais de sérieux griefs tous appuyés sur des faits. Ici la Folie est l'interprète de l'histoire : toutes ces propositions bizarres, absurdes, impies au regard de la tradition chrétienne, & que l'héroïne d'Erasme flétrit en badinant, toutes sont extraites des théologiens & des scolastiques du temps. On ne lisait pas l'Evangile, on l'interdisait aux simples fidèles ; & l'on se demandait sérieusement (p. 120), « si Dieu aurait pu s'unir avec un âne, si une citrouille eût pu faire des miracles ». Jamais l'inanité de la scolastique, la stérilité de la théologie du moyen âge n'ont été si profondément étudiées, si exactement rendues. Rien ne peut se détacher de cette partie, d'un ton plus élevé, & qui fait penser souvent aux *Provinciales* de Pascal. C'est un service qu'Erasme rendait une fois de plus à la religion, même en démasquant ceux qui la surchargeaient de pratiques, & l'adultèrent d'inventions subtiles & scandaleuses, race qui n'est point perdue de nos jours. Aux théologiens & aux scolastiques Erasme associe les moines

dans son réquisitoire; les moines qu'à l'exemple de beaucoup d'excellents chrétiens il estime aussi infructueux, aussi dangereux parfois qu'un prêtre peut être utile (p. 131-199). Dans cette aversion à l'endroit des moines, il se rencontre avec les hommes les plus pieux du moyen âge & de la Renaissance, car ce n'étaient pas des Lollards ou des Albigeois, c'étaient des catholiques fervents que tous ces poètes satiriques, ces Guillaume de Lorris, ces Jean de Meung, ces Rutebeuf, ces Alain Chartier, si sévères d'habitude pour la gent qui porte froc. Remarquons ce fait curieux que, dans ces audaces qui paraîtraient excessives à notre timidité, disons le mot, à notre lâcheté contemporaine, Erasme fut approuvé par les témoignages flatteurs de tous les papes qui vécurent de son temps. Léon X qui donnait à ses invités en guise de divertissement le spectacle d'un moine berné & fessé, n'était pas pour le contredire. Et Thomas Morus, qui voulut en Angleterre patronner l'*Éloge de la Folie*, fut de manière solennelle un martyr de la foi romaine. A cette époque, du reste tous les catholiques éclairés, & surtout les dignitaires de la cour de Rome, jugeaient & qualifiaient les moines à la façon d'Erasme. Ces dispositions ont cessé de nos jours parmi ceux qui se disent orthodoxes. Est-ce la disparition des abus qui ramène ainsi bon nombre

- de nos contemporains vers le monachisme? cette explication ferait trop simple & trop naïve à donner, les choses en ce monde sont d'ordinaire plus compliquées.

Quoi qu'il en soit, nous recommandons au lecteur toutes ces scènes grotesques de théologie en action (p. 138-199), qu'Erasme expose devant nos yeux. C'est de la comédie & de la meilleure, puisqu'elle met en œuvre la réalité. Mais il ferait trop long de vous dérouler tout cet imbroglio. Aussi bien faut-il laisser au lecteur quelque surprise. Il ne goûte pas moins de plaisir à ces portraits saisissants des princes (p. 147-199), des courtisans (150-199), des évêques & des papes. Mais la Folie théologienne, prêchant & gourmandant avec autant d'éloquence que d'esprit, la Folie ramenant au vrai christianisme les entêtés de superstition, la Folie héritière des saint Bernard & des Gerson, & devancière de Pascal & de Saint-Cyran dans la pieuse intention de réformer la discipline de l'Eglise, offre un spectacle bien réjouissant à la fois & bien curieux pour le penseur. Car la visée d'Erasme est de nous faire réfléchir en nous faisant rire. Fortifier la foi dans les âmes en épurant l'Eglise, telle a été toujours la pensée d'Erasme, pensée vraiment politique & dont l'accomplissement n'eût point laissé de place à Luther. Lorsque avec sincérité, dans une vue de conciliation,

l'on soutient une telle entreprise, toutes les armes sont bonnes & l'esprit n'est pas la moins efficace. De là pour nous la valeur morale autant qu'historique de toute cette dernière partie de *l'Eloge de la Folie*. Il y a plus de verve & d'observation dans les deux tiers de l'ouvrage, mais comme cette fin se relève dans l'éloquence & dans la profondeur ! C'est donc un attrait des plus variés que nous semble promettre cet ouvrage, si toutefois ma traduction répond, comme je m'enhardis à le croire, tantôt au mouvement, tantôt à l'ampleur de l'original. Puis-je moi-même n'être pas en cette occurrence trompé par la reine de toutes choses, au dire de la Folie, par l'inévitable Illusion !

EMMANUEL DES ESSARTS.





INTRODUCTION HISTORIQUE

ERASME, SA VIE ET SES OEUVRES



Je n'ai pas la prétention, en venant parler d'Erasmus & de son temps, d'apporter au lecteur une de ces études complètes ou définitives que notre époque produit à intervalles. Cette étude d'ailleurs a été faite & bien faite par M. Durand de Laur, dans les deux volumes publiés en 1872¹. Il me semble suffisant, pour un travail préliminaire, avant-coureur de cette traduction, de rappeler les incidents de la vie d'Erasmus, les péripéties où sa destinée dut se trouver engagée; de déterminer ses relations avec d'illustres contemporains; d'établir le caractère de son œuvre, de définir enfin son rôle sur la scène du xvi^e siècle, & dans le grand drame de l'humanité.

¹ *Erasmus, précurseur & initiateur de l'esprit moderne*, par M. Durand de Laur, ancien professeur de l'Université. Paris, Didier, 1872.

Génie actif mais moyen, esprit plutôt qu'imagination, plus doué par l'intelligence que par la sensibilité, notre Erasme ne pouvait mieux faire qu'en naissant au pays de Hollande, à Rotterdam, le 28 octobre 1466. Il naquit en Hollande & resta hollandais; parmi toutes ses finesses & toutes ses élégances, comme tous les grands artistes de son pays, il fut saisir & rendre la réalité dans ce qu'elle a de plus vif & de plus expressif; il lui manqua, comme à ces peintres d'ailleurs admirables, de s'élever aux régions supérieures de l'art où se développe le pathétique, où le lyrisme s'épanouit, où triomphe amplement l'idéal. Humaniste & nourri du suc de l'antiquité, ce fut exclusivement un moderne Latin, possédant & dispersant le sel de l'atellane & de la satire, mais incapable d'émettre le souffle léger de la muse grecque, « spiritum tenuem. » Ses lèvres font imbues de falerne : à d'autres le miel de l'Hymette.

La naissance d'Erasme fut le seul événement romanefque d'une vie plus agitée que troublée. Entre sa mère, Marguerite, & son père, Gérard, l'amour avait été le précurseur du mariage. Au moment où vint au monde cet enfant qui devait tant faire parler de lui, le père avait été contraint à la fuite par les résistances de ses parents. A Rome, où il s'était réfugié, on s'empressa de lui annoncer la mort de Marguerite; cette nouvelle mensongère jeta Gérard dans les ordres; de retour en Hollande, il retrouva, mais vainement; Marguerite vivante, mère, & ne s'attachant qu'à réparer son imprudence en élevant son fils avec tout le soin possible. Gérard, quoique médiocrement riche, n'abandonna ni Marguerite, ni son enfant; par malheur, ce père & cette mère du futur Erasme moururent à

peu de distance, l'un & l'autre à peine âgés de quarante ans, laissant aux prises avec des tuteurs d'affection douteuse un pauvre écolier de treize ans. Cet écolier savait déjà par cœur Horace & surtout Térence qu'il apprécia toujours comme le plus pur modèle de la diction latine. Mais Horace & Térence étaient impuissants à protéger contre l'avarice des tuteurs le petit latiniste de Deventer, déjà promis à de grandes destinées par les maîtres de ce célèbre collège : Alexandre Hégius, Jean Sintheim, Rodolphe Agricola. Quoi qu'on en ait dit, les commencements ne sont pas trompeurs ; il y aura toujours un essaim d'abeilles divinatrices pour accourir aux lèvres plus tard éloquentes & inspirées.

Le jeune Gérard de Gérard, comme on l'appelait alors¹, n'en fut pas moins arraché à des maîtres savants & affectueux par les tuteurs qui, dans leur pensée, dévouaient à la vie conventuelle celui qui devait être le plus terrible antagoniste de ces moines. Gérard de Gérard, que nous désignerons désormais sous le nom d'Erasme, fut, à partir de ce moment, comme ballotté entre les exigences monastiques de ses tuteurs & ses invincibles & prophétiques répugnances contre les couvents alors bien dégénérés, & de tout temps très-mélangés, très-suspectés, sauf aux grandes époques de fondation. Nous assistons à un curieux duel entre un enfant & le monachisme, duel qui prendra de tout autres proportions, quand l'enfant sera devenu un homme. Erasme fut obligé à continuer, ou plutôt à ralentir son éducation dans la communauté de

¹ Plus tard, notre polémiste changea son nom en celui de *Desiderius* (Didier). Il y ajouta dans la même signification le surnom d'*Eraſmus*, Erasme.

Bois-le-Duc; il y perdit trois ans. Au bout de ces trois ans, il se vit poussé vers le monastère de Sion; après une lutte assez longue & fort pénible, il agréa la communauté de Stein pour y trouver au moins un camarade d'enfance, Corneille Verdénus. Mais la vie de couvent parut insupportable à Erasme, comme il l'écrivit plus tard à un secrétaire de Léon X¹, en traçant le récit de ces douloureuses années, & pourtant, de guerre lasse, il dut accepter l'habit de religieux. Quelles rancunes & quelles représailles dans la suite! Au moins les Lettres lui furent-elles auxiliaires & consolatrices, les Lettres qui devaient porter si haut cet obscur captif d'une réclusion involontaire. Erasme se livra passionnément à l'étude avec un compagnon qui fut un poète latin distingué, Hermann de Tergoum; au moins ne se trouva-t-il pas gêné dans ses labeurs par le mauvais vouloir de ses confrères, qu'il nous dépeint tous adonnés à la mollesse, à la paresse, & se complaisant dans la satisfaction de leur ignorance & l'ostentation de leurs barbarismes.

Les progrès d'Erasme furent rapides: à vingt ans, il avait produit plusieurs petits traités. Sa réputation précoce lui attira la bienveillance d'Henri de Bergues, évêque de Cambrai, qui le fit sortir du couvent, & lui permit ensuite de faire un studieux séjour à Paris². Le malheureux Erasme alla donner tout droit, comme dans un gouffre, en plein collège de Montaigu, dans ce collège fameux, non-seulement par l'atroce sévérité de

¹ Lettre à Grummius.

² Ce fut à Cambrai qu'Erasme se lia avec un de ses principaux correspondants, Jacques Battus, secrétaire de la ville de Bergues.

Plus tard, la protection de ce prélat devint si chiche & si restreinte, qu'Erasme l'appelait l'anti-Mécène.

son règlement, mais par l'horrible faleté qui le rendait pernicieux aux étudiants. C'était l'antre des maladies, la caverne de la faim. Erasme acheva de compromettre sa santé dans cet épouvantable ergastule. Il alla se rétablir tant bien que mal en Hollande, pour retourner ensuite à Paris, y travailler de son mieux, mais dans de déplorables conditions : l'argent lui faisait défaut pour acheter des livres ou poursuivre des études désintéressées. Il se dispersait en vaine besogne de répétiteur ou de précepteur. En même temps, de faux rapports lui faisaient perdre en Hollande les amis de sa jeunesse ; l'apprentissage de la vie ne lui fut pas clément ; il eut, du reste, à lutter longtemps contre la gêne, toujours contre la mauvaise santé. Lutte où son corps ne fut brisé qu'à la longue, où son esprit ne semble jamais avoir été vaincu, mais qui pourtant explique certains tempéraments dans ses plus grandes audaces.

L'existence d'Erasme devait être vagabonde, au gré des protections fréquemment décevantes qui se présentaient à lui. Quoique secourable, une marquise de Weere, noble dame, de Zélande, lui fit attendre vainement ce que fut Marguerite d'Autriche pour Jean Le Maire des Belges, Marguerite d'Angoulême pour Le Fèvre d'Étaples. Un Anglais, rencontré à Paris, mylord Montjoy, lui fut plus dévoué, plus obligeant. Aussi le voyons-nous chercher l'hospitalité tantôt chez M^{me} de Weere, tantôt auprès de mylord Montjoy à Paris, puis en Angleterre. Dans ce pays, alors ouvert aux premiers souffles de la Renaissance, Erasme contracta une amitié indissoluble avec l'un des initiateurs de l'esprit anglais, Thomas Morus, qui fut plus tard le martyr de sa conviction morale et de sa foi

e

religieuse ¹, après avoir été le zélateur de la civilisation & le chercheur original de l'*Utopie* ².

Ce fut là qu'Erasme vit, enfant & déjà précocement par l'intelligence, le prince qui devait s'appeler Henri VIII. Outre Morus, Erasme se lia d'intimité avec le futur doyen de Saint-Paul, Jean Colet, personnage austère, rigoureux théologien, promoteur du retour aux Pères de l'Église, avant-courreur de la Réforme, curieux comme le furent les Luthériens, si méconnus en ce point, non d'innovation & d'hérésie, mais d'orthodoxie restaurée. Erasme écrivait à Montjoy : « Entre Morus & Colet, j'accepterais de vivre au fond de la Scythie. » A ces amis se joignaient le savant Grocin, le subtil Linacer & un certain prieur Charnoce que, « Desiderius » accoutumait d'appeler « le prêtre des Grâces », charmante & bien juste image, les déesses aux mains reliées par des fleurs n'ayant point cessé, pour le bonheur du monde, de s'agrèger un sacerdoce qu'aucun dieu ne saurait leur ravir. Sous de telles auspices, l'Angleterre fut aimable à Erasme ;

¹ Luther (V. Ses *Propos de table*), devait se réjouir publiquement de la mort violente de Thomas Morus. Les persécutés d'alors étaient si prêts de devenir les persécuteurs ! Morus, il est vrai, l'avait attaqué, en réponse à son libelle contre Henri VIII, dans un pamphlet dont l'invention est digne d'Aristophane. Il suppose des guêpes allant, aux ordres de Luther, recueillir & ramasser dans tous les mauvais lieux un butin de caquetages, d'obscénités & d'injures (*Opera Mori*, p. 61). En revanche, Maurice Scève, notre poète français, a consacré un dizain à la mémoire de Morus supplicié.

² L'*Utopie* de Morus a le tort d'imiter le communisme de Platon & de préparer les systèmes analogues de Fénelon, de Campanella, de Babeuf, tous attentatoires à la liberté humaine. On ne peut néanmoins qu'applaudir aux idées généreuses qui se trouvent répandues dans cet ouvrage : elles suffisent à corriger le paradoxe fondamental. Morus, sur quelques points (liberté de conscience, adoucissement des peines), est le précurseur de Beccaria, le devancier de Voltaire.

il la nommait « notre Angleterre ». Il ne laissait pas d'y remarquer¹ « des nymphes au visage divin », ces héroïnes à venir de Spencer & de Sydney, & de noter à ce propos l'avenante habitude des embrassements à toute visite, à toute rencontre, embrassements dont il « ne dédaigne ni la douceur ni le parfum ». Cette lettre paraît à M. Durand de Laur étrange pour un théologien, foit; mais il ne nous déplaît pas, dans un théologien, de retrouver un homme d'esprit sensible aux petits riens de la vie, d'humeur badine & très-accommodante. Malgré ces dispositions, nous allons voir Erasme sur les grands chemins. Le voilà en route pour Paris; mais décidément la France ne lui était point propice, car ce voyage fut coupé de mésaventures. De Paris, où l'attendait au moins un ami déjà éprouvé, le professeur Augustin Caminade, la peste chassa Erasme à Orléans, & d'Orléans le fit partir en Hollande. Que de déceptions le guettaient : il ne rencontra Guillaume Hermann que jaloux & presque ennemi; l'assistance de la dame de Weere lui avait été soustraite, la tutelle promise du duc Adolphe de Bourgogne lui fit défaut. Triste existence si longtemps en quête de pistoles & d'angelots! Et la vie du savant nécessitait bien des frais : achats de copies, de manuscrits, correspondances, que fais-je encore? L'hospitalité qui le défrayait était souvent brève ou précaire. Ainsi Battus, qui avait reçu Erasme, mourut bientôt; un protecteur espéré, l'archevêque de Befançon, ne tarda pas à rejoindre Battus. A ce moment, cinquante pièces d'or décernées par Philippe le Beau, ne furent pas mal venues pour l'homme qui,

¹ Lettre au poëte Fauffin.

dans tous ces vagabondages, transportait avec lui ses travaux incessants & ses publications répétées, & que les *Adages* venaient de faire connaître à toute l'Europe savante. Londres de nouveau le recueillit : Montjoy l'y appelait; le prince Henri, qui devait être bientôt l'un de ses correspondants, l'archevêque de Cantorbéry, Warham, lui firent un accueil auquel Erasme fut toujours sensible, non sans désirer un petit & si nécessaire appoint en monnaie bien sonnante. Erasme avait alors près de quarante ans, quand il lui fut donné, vers la fin de l'été de 1506, de partir pour cette Italie qu'il invoquait de tous ses vœux. Il y voyagea en érudit, comme tous les hommes de son temps; ni du Bellay, ni Montaigne eux-mêmes ne rapporteront de l'Italie l'impression du paysage, la sensation de la nature directement observée. Milton, le premier, & bien brièvement encore, trahira l'effet produit sur son imagination de poète par quelques sites & surtout indiquera l'inoubliable prestige de la lumière. (*Paradise lost*, l. III, 1-36.)

Erasme partit avec les deux fils de Boério, médecin du roi d'Angleterre; il guida pendant deux ans ses jeunes amis : Turin, Bologne, Venise, Padoue, Sienna, Rome, Cumès, où il crut pénétrer dans l'ancre de la Sibylle, le gardèrent successivement. Seuls l'avènement de Henri VIII, & à ce propos, l'invitation de Montjoy, le rappelèrent dans la Grande-Bretagne. Ce fut du reste pendant ce voyage aux terres auloniennes qu'Erasme ébaucha l'*Éloge de la Folie*, ce petit livre qui jouit d'une si grande renommée, & dont j'ai tenté de donner une image vive & fidèle. Comme à Milton plus tard, l'accueil des savants n'avait pas manqué à Erasme pendant ces deux années de résidence

en Italie, à Venise surtout auprès d'un Afulanus, d'un Alde Manuce, d'un Jean Lascaris, ambassadeur de Louis XII ; plus tard à Padoue, auprès d'un Mufurus. Ce fut là qu'Erasme réédita les *Adages*, publia l'*Hécube* & l'*Iphigénie*, recensa le texte de Plaute & produisit une édition de Térence. A Rome il connut Jean de Médicis qui fut, sous le nom de Léon X, le Périclès de la papauté. Erasme eût pu, eût dû même ne pas quitter Rome. Qu'allait-il trouver en Angleterre ? toujours des mécomptes & des déceptions.

Montjoy avait écrit à son ami : « Le roi d'Angleterre vous dira : « Soyez riche. » Et celui-ci s'attendait à naviguer sur le Pactole. Il devait rester toujours sur le rivage. En effet, il ne reçut guère du roi d'Angleterre que des hommages & des compliments ; en revanche, sa renommée augmentait & son ardeur laborieuse ne s'affaiblissait pas¹. Il accumulait des travaux sur saint Jérôme & sur le *Nouveau Testament* ; il traduisait un grand nombre de traités de philosophie & des dialogues de Lucien, entre autres l'*Icaro-Ménippe* de ce dernier ; publiait un ouvrage sur l'*Abondance oratoire*, une recension de Sénèque² : au bout de quelques années, disputées par le travail & les honneurs à l'ennui de la gêne continuelle & des perpétuelles inflances, Erasme se décida à passer sur le continent, sans

¹ « Si la gloire se mesurait au labeur de l'homme, il ne devrait pas y avoir un labeur plus glorieux que celui d'Erasme. » (D. Nisard, *Études sur la Renaissance*, *Erasme*, p. 51, 2^e édition, M. Lévy, 1864.)

² Sur le goût d'Erasme, sur ses préférences littéraires, consulter comme sur bien d'autres points l'intéressante thèse latine de M. Desdevizes du Désert, actuellement professeur à la faculté des lettres de Caen. (*Erasmus roterodamus morum & litterarum vindex*. Paris, Durand, 1852.)

perdre de vue l'Angleterre ; car, durant les années suivantes il ne négligea rien pour se concilier Wolfey, le plus puissant archevêque d'York¹.

En 1514, Erasme se dirigea vers Bâle où, dans l'intérêt de ses écrits, l'appelaient le grand imprimeur Jean Froben. Ce séjour lui devait être précieux : car il en fit son domicile d'adoption et à peine peut-on noter quelques années d'interruption. Il s'y rattacha, comme en Suisse, des clients nombreux & quelques-uns illustres qui tous ne lui devaient pas rester fidèles, Zwingli, le prochain prédicateur de la Réformation ; Escolampade, destiné aux mêmes entreprises ; Ulric de Hutten, le paladin de la polémique, & qui, dès lors, proclamait Erasme le Socrate de l'Allemagne. A Bâle, Erasme « régnait » selon l'expression du doyen Colet, son ami d'Angleterre. A ce moment Léon X venait de monter sur le trône pontifical. Erasme écrivit au pape pour lui annoncer sa publication du *Saint-Jérôme*. En même temps, il avait la généreuse pensée de recommander à deux cardinaux le docte Reuchlin, alors persécuté par la haine des moines². Ce Reuchlin, auquel Audin lui-même rend justice dans ses études sur la Réforme (*Vie de Luther*, 1839, t. I^{er}, p. 145), avait soulevé l'aveugle courroux du prieur des dominicains, Hogstraten, & de tous les dominicains & théologastres à sa suite, pour avoir défendu contre la rage inquisitoriale les livres juifs, tels que le *Talmud*, la *Kabbale*, menacés par la manie de brûler. Reuchlin dut en grande partie à Erasme

¹ Shakespeare a mis en scène cet orgueilleux prélat dans son drame de Henri VIII.

² Rechercher le détail de ces polémiques dans la remarquable thèse de M. Jules Zeller, sur *Ulrich de Hutten*. (Rennes, 1849.)

l'arrêt de surseoir, *mandatum de supersedendo*, par lequel la cour romaine mit fin à cette querelle.

Malgré l'infirmité de Léon X, malgré son propre désir, Erasme ne reverra pas l'Italie ; mais l'étonnante activité de ce corps si débile lui fera reprendre encore deux fois la route de l'Angleterre. C'était avec délices qu'il revoyait Montjoy, Morus, Collet, Ammonio, les prélats de Cantorbéry & de Rochester, & qu'avec une force d'illusion sans cesse renaissante, il cherchait de généreux patrons auprès de Wolfey & d'Henri VIII. Il entretint avec ce prince une correspondance suivie. L'apologie catholique, tentée par le roi théologien, fut l'objet de ses plus ardents éloges. Que de surprises défolantes lui ménageait Henri VIII, si la vie d'Erasme s'était encore prolongée. Déjà même il put assister à la disgrâce de Wolfey, il eut la douleur d'apprendre le supplice de l'évêque de Rochester, puis de Thomas Morus, & put s'écrier : « Il me semble que ma vie s'est éteinte avec Morus, tant nous étions une seule âme en deux corps. » Pourquoi reçut-il, peu de temps après, une somme de la part du roi d'Angleterre ? Cette vénalité des grands lettrés, si fréquente au xvi^e & au xvii^e siècle, ne s'explique, hélas ! que par un dénûment & une misère dont aucun écrivain distingué de nos jours n'a connu l'équivalent, le dénûment de Marlowe, la misère de Corneille. C'est une mauvaise conseillère que la faim & ce n'est pas à nous, fils d'un siècle de médiocrité dorée & d'aisance facile, qu'il appartient d'estimer trop rigoureusement des tentations qui nous sont inconnues. Quand on surprend un Erasme nécessaire & famélique, on ne relève pas un témoignage contre sa mémoire, on

acquiert un triste document contre Henri VIII, François I^{er} & Charles-Quint.

Il semble que les souverains eussent dû se dispenser un tel homme. Henri VIII ne songea qu'un moment à le retenir, plus tard il ne l'invita formellement que pour s'en faire un complice dans sa polémique de divorce. Les papes ne gratifièrent Erasme que d'une protection bénévole, utile à sa sécurité, infructueuse pour ses moyens d'existence. Le seul Paul III était à la veille de le faire cardinal, quand Erasme mourut. La place d'Erasme eût été à Rome dont le climat lui convenait merveilleusement. Qu'eût-il fait en France, dans un pays où la Renaissance n'était pas sortie de la période d'élaboration ? Erasme y était appelé par François I^{er} pour diriger le collège royal & la « trilingue Académie », comme parle Marot. Mais qui lui pouvait garantir la constance de cette protection royale ? François I^{er} n'abandonna-t-il pas successivement Berquin, Marot, des Périers ?

Erasme n'eut guère, dans notre pays, de relations qu'avec les deux érudits qu'il honorait de ses correspondances, Lefèvre d'Étaples & Budé. Lefèvre était un grand hébraïsant, très-ami de « la Marguerite des Marguerites », & qui fut souvent inquiet par la Sorbonne ; Budé, l'auteur du fameux opuscule de *transitu Hellenismi ad christianismum*, le premier helléniste de son siècle¹ témoigna beaucoup de sympathie à notre Erasme : il n'en échangea pas moins avec lui quelques lettres empreintes d'aigreur & d'amertume. La race des savants était fort irritable au xvi^e siècle. Erasme, tout le premier, souffrait d'une susceptibilité plus que fémi-

¹ Poète latin établi en Angleterre.

nine, signe caractéristique de certains lettrés, de certains poètes dont la vie est trop exclusivement intellectuelle. Malheur à ceux pour qui le drame de l'existence s'agite uniquement dans le cerveau ! Ils sont en butte à toutes les suggestions de la vanité, toujours en proie à des passions mesquines & factices, faute d'avoir établi en eux l'équilibre & l'harmonie par une juste alternance entre l'énergie physique & l'activité spirituelle. Nous sommes esprit & corps : il faut donner la moitié de sa vie à chaque moitié de notre être. C'est à ce prix seulement qu'on est un homme ; autrement, incomplet & mutilé, l'on demeure à jamais le serf hébété de la matière envahissante ou le jouet fébrile de l'esprit surexcité.

De toute façon, le séjour de Paris n'eût pas été favorable à Erasme : car l'intolérance religieuse & le pédantisme scolastique y sévissaient avec trop de véhémence¹. Dans ce chœur de fanatiques, Erasme eût été droit à un homme d'un esprit libéral, d'une âme haute, en même temps que d'un savoir étendu, Louis de Berquin, traducteur de ses opuscules. Ce Louis de Berquin devait périr le 17 avril 1529, comme suspect de luthéranisme, condamné, supplicié, le jour même, par la sentence du Parlement implacable. Voici, du reste, les belles paroles que la mort de Berquin suggérait à Erasme : « Si Louis de Berquin est mort avec une bonne conscience, comme je l'espère fermement, qu'y-a-t-il de plus heureux que lui ? être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, est chose commune aux hommes pieux

¹ « Science n'a haineux que l'ignorant » (*Épître XLII, au Roy*) disait avec raison Clément Marot, après avoir qualifié la Sorbonne d'ignorante.

& aux impies. Condamner, décapiter, mettre en croix, est chose commune aux juges honnêtes, aux pirates & aux tyrans. Les jugements sont divers. Celui-là seul est heureux qui est absous au jugement de Dieu¹. »

Erasme n'avait pas à craindre les bûchers, mais de tels spectacles lui eussent rendu la France haïssable. D'ailleurs il n'aurait, pas plus en France qu'ailleurs, pu se dérober à la haine des théologiens & des moines, contre laquelle la bienveillance éclairée des souverains pontifes fut seule capable de le protéger. C'est que cet érudit, ce savant, cet artiste de style, avait été obligé de prendre parti dans les querelles de son temps. En face de la cour de Rome & de l'Eglise dominante, il avait assumé de bonne heure le rôle de l'opposition dynastique, modérée, mais prodigue d'avis & impatiente de réformes. Ses *Colloques* renferment à cet égard, avec *l'Éloge de la Folie* & ses ouvrages de polémique, la plus complète expression de ses idées. Il sied de remarquer que, parmi ces productions marquées d'actualité, ce même Erasme publiait les *Apophtegmes*, des traités comme le *Mariage chrétien*, la *Veuve chrétienne*, *l'Abondance*, & donnait des éditions de textes considérables, un *Saint-Irénée*, après le *Saint-Jérôme*, un *Saint-Ambroise*, deux volumes de saint Augustin, le *Babylas* de saint Jean-Chrysofôme, un opuscule de Laclance, un *Saint-Basile*, un *Démophilène*. Dans les dernières années de sa vie, il faisait paraître un *Commentaire sur le Symbole*, une *Préparation à la Mort*. Son

¹ Le Parlement ordonna l'exécution en Grève le jour même « en grande diligence, afin que Berquin ne fût secouru ni du roi ni de madame la régente, qui étaient alors à Blois ». Il mourut avec la sérénité d'un martyr. (Henri Martin, t. VIII, p. 161.)

Prédicateur, un petit livre sur *la Pureté de l'Église* devancèrent de quelques années à peine la fin de sa vie; il mourut en travaillant, sur le champ de bataille de l'étude.

Ces travaux de satirique, de moraliste, de philologue, de commentateur des écrits profanes ou sacrés, eussent suffi à remplir la vie d'un autre homme. Esprit merveilleusement actif, Erasme voulut donner sa pensée sur les affaires de son temps; il ne fut ni indifférent, ni sceptique, comme on l'a dit plus d'une fois sans raison; constamment impartial, il resta sans doute fidèle à l'intégrité du dogme romain, mais il fut en même temps l'infatigable adversaire des abus introduits dans les ordres, dans la discipline, dans les pratiques religieuses. Réformateur catholique, il n'en devint que plus odieux peut-être à ceux qui vivaient d'abus & de superstitions; il se concilia les grands papes du xvi^e siècle, & non-seulement les plus éclairés parmi les cardinaux, depuis Campégio jusqu'à Sadolet, mais des défenseurs de l'Église tels que Jean d'Eck, Emser & Cochlée, & des évêques en si grand nombre que leur énumération remplirait une page entière. Par contre, malgré tant d'illustres appuis, Erasme eut à combattre toute sa vie l'engeance des cuistres, des théologastres & des moines plus ou moins réguliers. Le collège de Montaigu, cette geôle de sordide mémoire, lui fut un persécuteur impitoyable dans la personne de son principal Bedda, l'un des sycophantes de Berquin. Ce Bedda n'alla-t-il pas jusqu'à écrire contre Erasme : « Si l'on m'en croit, ce n'est plus que par le feu qu'il faudrait agir contre ces fortes de gens. » Moins tenace que ce pédant, mais non moins déterminée au besoin, la Sorbonne avait

bel & bien condamné les propositions d'Erasme dénoncées par Bedda. Cette même Sorbonne interdit aux écoliers la lecture des *Colloques*¹ & plus tard censura le *Cicéronien* d'Erasme, d'après le réquisitoire de Scaliger. Le *Cicéronien* avait mis en fureur tous les imitateurs ferviles du Maître, race de plagiaires qui pullulait alors². Mais ces animosités furent peu de chose auprès de l'acharnement des théologiens dont Erasme avait signalé l'équivoque & ténébreuse scolastique étrangère à la vraie tradition chrétienne, des moines dont il avait dénoncé la crasse ignorance & la révoltante paresse. Que d'emporcements déchaînés contre lui ! Partout où Erasme transporta sa vie errante, un libelliste en froc, un fycophante en capuchon, se dressent pour le mordre au talon. Pas de repos, pas de trêve. Ici c'est un théologien qui croasse, là c'est un moine qui aboie.

En Brabant, un anglais du nom d'Edouard Lee, pâle & maigre, consumé, pour ainsi dire, par une érudition échauffante, sans féve & sans suc, pour quelques dissidences sur le texte du Nouveau Testament, se mit à déchirer le bon Erasme à la façon des Ménades. Lee fut sévèrement puni par l'indignation de l'Allemagne & de la Flandre. En Angleterre pourtant, il trouva quelques adhérents : un certain frère Standicius, plus tard évêque, prêcha publiquement contre Erasme à Londres, dans le

12

¹ Clément Marot a traduit deux de ces colloques : 1° « *Abbatís & eruditæ*, » colloque de l'Abbé & la Femme savante. — 2° *Virgo misogynos*, colloque de la Vierge méprisant mariage.

² *Dialogus cicéronianus*. Cette lutte d'Erasme contre les Cicéroniens a suscité des pages piquantes dans le remarquable travail de M. D. Nisard sur le philosophe batave (p. 143 & suiv., 2^e édition). — La question a été traitée à fond dans la thèse latine de M. Charles Lenient, notre maître.

cimetière même de Saint-Paul. Un ancien ami d'Érasme se tourna contre lui, c'était Jacques Latomus, théologien de Louvain. Deux dominicains, par les mêmes violences, faillirent exciter une émeute à Louvain. Un frère mineur, qui avouait ne rien comprendre au latin d'Érasme, osa bien, à Anvers & à Bruges, l'assimiler à Luther, & le traiter de bête, de bûche, d'âne & de grue¹. Plus violents encore éclatèrent le carme Nicolas d'Egmond, puis deux autres dominicains, Frison & Vincent de Harlem, prodigues de calomnies, copieux en invectives & en sottises.

Pendant la diète de Worms, le nonce Aléandro conçut, lui aussi, de mauvais desseins contre Érasme ; mais il y avait encore des esprits modérés & clairvoyants dans l'Église. Érasme trouva, pour le défendre, l'évêque de Tuda, Marlianus. En 1521, Léon X lui-même coupa court à la publication de pamphlets contre Érasme ; à la diète d'Augsbourg, l'évêque de Constance & l'évêque de Vienne agirent de même. Mais, dans l'intervalle, la vie d'Érasme n'avait été qu'un long assaut. Quatre dominicains se coalisèrent pour faire un pamphlet contre lui : un chartreux du nom de Sutor leur venait à recouffe en plein Paris, donnant le signal à Bedda. Car, sous prétexte de défendre la religion, écrivait Érasme, « ces hommes obéissent à leur haine contre les bonnes lettres ». Ce fut ainsi que les moines espagnols allèrent jusqu'à la sédition pour obtenir des inquisiteurs un arrêt contre l'un des livres d'Érasme. Il se trouva, même en Savoie, un énergumène pour rejoindre Érasme de ses agiles calom-

¹ Ce frère mineur s'appelait Menardus. Il qualifia Érasme en propres termes de *docteur âne*. Voir pour ces détails la thèse de M. Desdevizes, déjà citée (p. 53 & suiv.).

nies. N'insistons pas ; car cette énumération deviendrait monotone ; mais aussi ne nous étonnons point de cet acharnement contre Erasme, il avait trop bien connu les moines & les théologiens, il les a trop bien dépeints dans les *Colloques* & dans l'*Éloge de la Folie* pour que ceux-ci pussent l'épargner. Il mettait en scène leur mendicité quémandeuse, leur indolente quiétude. Les privilèges menacés ne pardonnent pas.

Ce même Erasme, qui ne cessa d'être harcelé par tous ces moines & théologiens, extrême droite du Catholicisme, fut également en butte aux attaques des réformateurs après avoir été l'objet de leurs avances & de leurs flatteries. Ceux-ci furent injustes, comme on l'est forcément à toutes les époques de lutte ; mais l'injustice ne mérite jamais d'être approuvée. Erasme put les froisser en leur refusant son concours ; mais ils n'eussent jamais dû méconnaître cette intervention d'apaisement & de tolérance qu'Erasme opéra presque toujours en leur faveur. S'il n'avait tenu qu'au polémiste de Bâle, ni bûchers, ni gibets se fussent dressés contre les dissidents ; à part Mélanchton & Zwingli, les nouveaux-venus n'étaient pas capables de cet appel anticipé à la liberté religieuse. Bien supérieurs à leurs adversaires par l'énergie & la profondeur de leurs convictions chrétiennes, par le goût d'émancipation qu'ils développèrent, à leur insu, dans les esprits des hommes, Luther & Calvin ne furent, en pratique, ni plus libéraux, ni plus tolérants que leurs persécuteurs ; l'ignorance seule leur attribue cet avantage que le meurtrier de Servet & le dénonciateur des Sacramentaires eussent repoussé avec horreur. C'est Théodore de Bèze qui déclarait que « le principe de la liberté

de conscience était un dogme diabolique ». « Je voudrais envoyer au supplice l'évêque de Mayence, » s'écriait Luther. (*Propos de table*, trad. Brunet, p. 340.) Erasme ne voulait ni emprisonner, ni tuer personne. C'est par là qu'il vaut mieux que ses contemporains.

Il fit tout pour retarder les luttes violentes, pour maintenir la paix dans les âmes. Dès le début, nous le voyons, en 1519, agréer une lettre affectueuse de Luther encore inconscient de sa destinée, mais déjà résolument armé contre les criants abus & les excès révoltants; Erasme y répondit avec sympathie, car il ne s'agissait encore que de réformes & non de la grande & complète réformation. Il dit en propres termes à Luther : « Votre lettre respire une âme chrétienne!... », & termine ainsi : « Que le Seigneur Jésus vous communique son esprit plus abondamment de jour en jour & pour sa gloire, & pour l'utilité publique. » Dans cette réponse il s'élève contre la rage calomnieuse des théologiens, rend justice aux évêques qui lui sont favorables, & conseille à Luther la modération : « Il me semble qu'on avance plus par une douce modération que par l'importunité... C'est ainsi que le Christ amena le monde sous son autorité. C'est ainsi que saint Paul supprima la loi judaïque en rapportant tout à des figures. Mieux vaut réclamer contre les abus qui naissent de la puissance papale que contre les papes eux-mêmes. » Tout Erasme est là; toute la vérité aussi, sauf deux réserves que nous appuierons sur l'expérience de l'histoire. D'abord la modération doit s'affocier la fermeté; l'on ramène ses adversaires par l'usage de la douceur & l'emploi des transactions; l'on ne fait que les enorgueillir & les endurcir dans leur

entêtement par l'idée fixe de leur complaire & de leur sacrifier ses amis. D'autre part, il faut bien reconnaître l'aveuglement de ceux qui de tout temps ne savent faire aucune concession opportune, & ne sont désarmés par aucune supplication, race éternelle des opiniâtres qui perdent la papauté pour n'avoir pas à temps éliminé les indulgences ou la royauté, pour n'avoir point à l'heure marquée prévu par d'indispensables réformes l'hypothèse même d'une révolution.

Il faut donc aux chefs de parti quelque chose de plus que la modération systématique d'Erasme; mais cette modération, cet esprit de transaction n'en est pas moins ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit d'Erasme, ce qui lui permet d'anticiper sur son temps & de dépasser ses contradicteurs. C'est par là qu'Erasme est bien plus près de nous que Charles-Quint ou François I^{er}, qu'Henri VIII ou Luther. Selon une expression récente & déjà historique, « il faut se battre ou négocier ». Erasme eut le ferme propos de négocier au moment où tout arrangement n'était pas impossible : quels que soient les services rendus par la révolution protestante, l'intensité de vie chrétienne qu'elle ait ranimée, l'héroïsme qu'elle fut capable de susciter, les heureux résultats qu'elle ait provoqués dans les pays qui virent son triomphe, pourrait-on affirmer qu'une transaction n'eût pas épargné au genre humain bien des maux & des désastres retardataires du progrès de la civilisation : le retour des persécutions, le déchaînement du fanatisme dans les deux camps, la guerre civile en permanence dans les plus grands États, la destruction intermittente des monuments de la science & de l'art, l'arrêt de la pensée qui grandissait alors en Italie,

l'étouffement de la philosophie naissante entre deux réactions dogmatiques ? Malgré nos préférences personnelles pour la Réforme, ses hommes & ses œuvres, nous croirions volontiers, avec des esprits d'ailleurs très-émancipés, tels que M. Littré & M. André Lefèvre, qu'au début une conciliation obtenue & opérée par un tiers-parti eût été plus favorable aux intérêts de l'humanité. Et ce tiers-parti dont Erasme est le représentant à cette époque existait, même dans les rangs de l'Église romaine¹. Tous ces prélats qui protégeaient Erasme contre les théologiens & les moines, eussent aisément « négocié ». Quelques années & il était trop tard.

Erasme ne se démentit pas. Dans les commencements il n'épargna rien pour couvrir Luther & ses amis à qui sa sympathie se donnait alors sans réserve ; car il comprenait bien, lui chrétien fervent, que ces hommes étaient brûlants du zèle du Christ & comme affamés d'Évangile & de tradition apostolique, & d'autre part qu'ils s'étaient levés, comme Daniel dans la salle du festin, contre une orgie d'excès & d'abus à laquelle, dans son propre intérêt, la cour de Rome devait imposer silence ? Tout en modérant la fougue de Luther, Erasme ne put songer à l'abandonner en face des prédicateurs d'indulgences qui vendaient à prix d'argent la rémission du parricide & de l'inceste. Aussi écrivait-il au cardinal de Mayence : « C'est « agir en chrétien que d'être favorable à Luther « s'il est innocent ; s'il est dans l'erreur, il faut le

¹ « Erasme garda autour de lui & jusqu'au dernier jour tout ce « qu'il y avait d'hommes sensés, tolérants, désintéressés, entre les « catholiques immobiles & les réformateurs déclarés. » (D. Nisard, *loc. cit.*, p. 108.)

« guérir & non le perdre. » Il glorifiait dans Luther « un cœur qui semble contenir des étincelles très-brillantes de la doctrine évangélique. » Il réclamait avec force contre la conduite des éternels provocateurs de révolution. « Au lieu de l'avertir & de l'instruire, des théologiens, qui ne l'ont ni compris ni lu, le dénoncent au peuple avec des clameurs insensées & le déchirent par les plus violentes attaques, n'ayant à la bouche que les mots d'hérésie, d'hérétiques, d'hérésiarques, de schisme & d'antechrist. On condamne comme hérétique dans Luther ce qu'on trouve orthodoxe & même pieux dans saint Bernard & saint Augustin. »

En cette même épître au cardinal de Mayence, Erasme s'élevait contre les abus qui avaient exaspéré Luther : « Ce sont sans doute tous ces excès qui ont touché l'âme de Luther & lui ont donné le courage de s'opposer à l'insupportable effronterie de certains hommes. Peut-on soupçonner un autre motif chez celui qui n'ambitionne pas les honneurs & ne convoite pas l'argent. S'il a manqué de mesure dans ses écrits, il ne faut en accuser qu'un état de choses où tout respire le lucre, la flatterie, l'ambition, le mensonge, l'imposture...

« Parmi ceux qui excitent le Pape contre Luther, il en est qui n'ont en vue que le gain, la gloire, la vengeance; qui voient avec chagrin les bonnes lettres reflévir, & qui veulent les étouffer en confondant Erasme & Luther. Tout ce qu'ils ne comprennent pas, est à leurs yeux hérésie: favoir le grec, hérésie! parler avec élégance, hérésie! »

Plus tard, accusé d'avoir trop encouragé Luther, il disait hardiment & sincèrement : « J'ai favorisé en lui le bien & non le mal, ou plutôt j'ai

« favorisé en lui la gloire du Christ. » Il ajoutait avec clairvoyance & fermeté que les persécutions ne feraient rien contre Luther; qu'elles lui attireraient au contraire les sympathies des âmes rebelles au déploiement de la force : « Les esprits libres & généreux aiment à être enseignés, mais ne veulent pas être contraints. »

A peu de distance, il écrivait à un de ces prélats qui eussent été dignes de pratiquer la politique d'apaisement, hommes de la Renaissance dont la race disparut dans les guerres fratricides & les recrudescences de fanatisme : « Ce serait être impie que de ne pas se montrer favorable à la dignité du pontife romain; mais plaise à Dieu qu'il sache combien lui nuisent certains gens qui s'imaginent le défendre admirablement !.. Croyez-moi, rien n'a plus recommandé Luther à l'affection du peuple que les clameurs insensées de ces hommes devant la foule... Les cris & la terreur peuvent comprimer le mal pour un temps, mais bientôt il éclatera plus terrible encore. »

Erasme voulait rester catholique; mais il comprenait & faisait comprendre que les vrais auteurs du succès de Luther étaient les conservateurs aveugles ou intéressés des abus, entraînant avec eux dans l'abîme des cardinaux d'esprit modéré non moins qu'un pontife, le plus expansif & le plus largement humain des princes de son époque. Ils arrachèrent à Léon X cette bulle qui étonnait Erasme & qui exaspéra Luther. L'arrêt de la diète de Worms trouva encore Erasme disposé à la conciliation & à la patience. « L'Église penche des deux côtés », disait-il. Il restait au milieu, comme le Caton dont parle Sénèque, soutenant presque seul la cause éternelle de la tolérance & de

l'humanité. Ne disait-il pas encore, très-spirituellement & beaucoup plus près de la vérité qu'il ne le pensait lui-même : « Beaucoup se répandent en injures contre Luther qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme. »

Cette conduite si digne & si libérale, qui souleva contre Erasme le déchaînement de tous les théologiens de profession, ne lui concilia pas les réformateurs. Quand ceux-ci furent convaincus de ne pas l'avoir enrôlé dans leur camp, ils l'accablèrent d'invectives après lui avoir prodigué les prévenances adulatrices. Luther qui s'était écrié : « Quel est le coin de terre où n'a retenti le nom d'Erasme ? Qui ne reconnaît Erasme pour son maître ? » (lettre du 28 mars 1518), en vint à dire : « Erasme de Rotterdam est le plus grand scélérat qui soit jamais venu sur la terre » & à lui faire, par la même occasion, un reproche sanglant d'un présent de 200 ducats de Hongrie, qu'en 1525 il avait envoyé à la femme de Luther pour secourir le jeune & pauvre ménage. Luther en dit bien d'autres. Ses adeptes, d'ailleurs, choisirent pour attaquer Erasme avec la dernière violence le moment où celui-ci écrivait au pape Adrien VI, successeur de Léon X, pour le dissuader des persécutions : « Le mal s'est trop propagé pour être guéri par le fer ou le feu... des concessions mutuelles sont nécessaires, la foi demeurant intacte. Il faudrait, en outre, donner au monde l'espoir de voir changer certaines choses qui provoquent des plaintes légitimes... au doux nom de la liberté les cœurs respireront. »

Hutten, avant de mourir, donna le signal des attaques contre Erasme. Son pamphlet, publié à Strasbourg (juillet 1522), *Expostulatio ab Ulrico*

cum Erasmo Roterodamo, n'était rien encore auprès des libelles odieux qui devaient se multiplier à l'adresse d'un homme ambitieux d'impartialité. Cette impartialité irrita Luther avant de l'exaspérer. Seul Mélancton, parmi ces réformateurs, devait comprendre & respecter la nature de son illustre correspondant; mais aussi Mélancton était-il, malgré la sincérité de son zèle, un esprit tout enclin à la modération & à la douceur, douceur & modération dont Bossuet lui-même a plus d'une fois rendu témoignage dans son HISTOIRE DES VARIATIONS. Aussi Mélancton écrivait-il à Erasme : « Ceux dont nous admirons le génie & les travaux ne peuvent que nous être très-chers. Les dons supérieurs de votre esprit me ravissent, & ils me raviraient, quand même je résisterais à mon entraînement. Ne croyez donc pas qu'un amour excessif pour qui que ce soit me porte jamais à devenir votre ennemi. »¹

Zwingli traita Erasme avec dédain, Capiton avec malveillance; Ecolampade, chef de la Réformation à Bâle, homme fort instruit, ancien ami d'Erasme, lui resta fidèle. Luther ne cessa de « foudroyer » contre lui, comme eût dit Bossuet (*Histoire des Variations*, à propos de Gustave-Adolphe), quand il l'eut rencontré comme antagoniste. Désormais cet Erasme que l'on avait caressé si tendrement, n'est plus qu'un serpent & une vipère, un païen, un Momus, l'ennemi le plus décidé qu'ait eu Jésus-Christ, l'image fidèle & complète d'Epicure & de Lucien, un grand bouffon & un misérable. (*Propos de table*.) L'occasion qui provoqua cette

¹ Mélancton disait de lui-même : « Je suis comme Daniel parmi les lions. »

tempête d'invectives fut la publication du *Libre Arbitre* d'Erasme répondant au *Serf Arbitre* de Luther. Qu'ils fussent ou non dans la tradition de saint Paul & de saint Augustin, les réformateurs, en supprimant le libre arbitre de l'homme qu'ils soumettaient à une sorte de fanatisme, étaient sur ce point plus exclusifs, plus rétrogrades, plus hostiles à la liberté humaine que leurs plus fanatiques adversaires. Ce libre arbitre, qu'attaquent avec tant d'acharnement les écoles matérialistes du XIX^e siècle, est la pierre angulaire de l'indépendance; la doctrine opposée consacre toutes les tyrannies, en ce monde aussi bien que dans le monde invisible. En effet, à quoi bon changer l'ordre des choses, s'il est inévitable & providentiellement décrété? L'homme n'a plus qu'à s'abandonner à la passivité orientale : heureusement, par une de ces glorieuses inconséquences dont l'histoire abonde, les Protestants, comme les Grecs l'avaient fait jadis, ont réagi dans l'action contre une doctrine dont les Musulmans ont été toujours les adeptes & définitivement les victimes. Erasme ne se déclara pas moins dans cette circonstance l'interprète de la philosophie & le défenseur de la liberté.

Ces luttes théologiques, qui devinrent des guerres civiles, firent beaucoup souffrir Erasme. Le ravage des monuments, les excès mutuels & les représailles alternatives, le délaissement jeté sur les études & les lettres, tous ces maux lui apparaissaient inévitables dans une de ces sinistres faisons où le bruit des clairons étouffe la voix des Muses. Ce fut au milieu de ces angoisses qu'en 1536 il mourut à Bâle. Il succombait à une maladie articulaire. Les affres du mal ne lui ravirent ni

son enjouement ni sa bonne grâce; il resta jusqu'à sa mort le privilégié du fourire.

Telle fut la vie d'Erasme : nous avons encore à caractériser son œuvre en traits rapides.

Il y eut bien des hommes dans Erasme, & la multiplicité de ses dons attestée par la diversité de ses ouvrages a justifié l'admiration de ses contemporains. Pédagogue, humaniste, exégète, polémiste, théologien, philosophe, réformateur, au besoin, il cueillit tous les fruits, il remporta toutes les palmes. Maître & novateur en pédagogie, comme devaient le faire après lui Rabelais & Montaigne, il protesta contre le mode d'éducation alors usité dans les collèges qu'on eût pu, sans exagération, comparer à des officines de tourments. Il vit les pédants faire métier de bourreaux, les corrections corporelles, un des dogmes de cette époque, transformées en supplices arbitraires. Aux plus légères fautes, les plus rigoureux châtimens : tel était le vice de ce système que la Révolution seule devait abolir dans nos collèges, & qui n'a pas disparu dans les écoles des autres nations. Qu'en résultait-il le plus souvent ? Des abaissèmens ou des révoltes également funestes. « Est-ce par ces préludes, s'écriait-il avec raison, que l'on commence l'étude des arts libéraux ? Initiation plus digne d'un marchand d'esclaves & d'un corsaire que d'un enfant destiné au culte sacré des Muses & des Grâces. » Contre cette race de fouetteurs acharnés, l'auteur du traité *De Pueris instituendis* jeta le cri d'alarme. Si les principaux intéressés, les pères & les mères, ne l'entendirent pas alors, ce ne fut point la faute d'Erasme. Trois siècles furent nécessaires pour faire entendre que des punitions, tout au plus applicables à des enfans en bas âge

& mitigées par la bénignité des parents, devenaient forcément dégradantes & cruelles quand elles étaient laissées à la discrétion des étrangers. Quant aux méthodes d'enseignement, aussi arbitraires que compliquées, même torture pour les jeunes esprits. Dans cet enseignement, encore pénétré de la barbarie gothique, rien n'était substantiel & vivant, tout semblait mort et desséché. Le mauvais latin du moyen âge prévalut au détriment des grands auteurs qui ont donné à la langue de Rome la précision parfaite & la superbe sonorité. Et d'ailleurs, les écoles elles-mêmes, presque exclusivement confiées à des moines, étaient-elles bien organisées ? Erasme n'y voit que ténèbres & pharisaïsme ; pour bien instruire & moraliser la jeunesse, il rêve déjà ce qui, malgré des imperfections trop nombreuses, subsiste au contentement de tous les bons esprits, l'école publique, l'école de l'État. Là, du moins, on n'introduira pas dans les âmes « la bassesse, la ferveur, l'arrogance, la fausseté, les détours ». Ne croirait-on pas entendre un de nos contemporains, & n'est-ce point l'autorité d'un grave témoin dans le débat que soulèvent deux méthodes contraires & deux enseignements rivaux ? Il ferait cependant injuste de méconnaître que les premiers progrès en fait de pédagogie, instruction & éducation, sont venus d'une société monastique, la congrégation de l'Oratoire, plus libérale en son temps que l'Université ou que l'ordre des Jésuites¹. A l'éducation congréganiste de son époque, Erasme oppose un plan tout nouveau qui contient des parties vraiment modernes. Il voudrait ainsi commencer l'édu-

¹ Voir le remarquable livre de M. H. Lantoin, sur l'enseignement secondaire en France au XVII^e siècle.

cation par ce que nos contemporains appellent des « leçons de choses », en mettant sous les yeux des tendres enfants des représentations sensibles de ce qu'on leur enseigne. Langues, fables, géographie, voilà pour lui les études initiales. Il rejette plus loin la grammaire, avec quelle intelligence des aptitudes & des répugnances de l'enfant ! S'il fut moins heureux dans ses tentatives pour réformer la prononciation des langues anciennes¹, dans son traité sur la manière d'étudier où se font gliffées des erreurs, partout il a répandu des vues neuves & justes. C'est ainsi qu'il avait bien raison de vouloir restreindre à un petit nombre d'auteurs les explications dans les classes. La variété des textes d'explication, soit dans les exercices oraux, soit sous forme de versions, me semble contraire à la saine intelligence du grec & du latin. Il nous a toujours paru, dans notre expérience professorale, qu'un élève sortant du lycée avec une pleine connaissance en grec d'Homère, de Sophocle, de deux discours de Démosthène, de quelques dialogues de Platon ; & en latin d'Horace, de Virgile, du *Conciones* & des principales harangues de Cicéron, ferait beaucoup mieux muni que l'écolier fatigué par toutes les explications & versions disséminées & qui font passer sous ses yeux, comme en un kaléidoscope, tous les styles & toutes les manières. A un enseignement supérieur ralliant l'élite des jeunes gens & contraignant les recrues des professions libérales à une préparation sérieuse seraient réservés Thucydide, Aristophane, Lucrèce, Tacite. Viendraient à la fin, pour des esprits formés & aguer-

¹ Consulter à ce sujet un des appendices de *l'Hellénisme en France*, par M. Émile Egger. (Tome II, p. 450.)

ris, des excursions dans tout l'hellénisme & dans toute la latinité. Erasme eut encore raison de vouloir infuser la morale dans l'instruction; nous croyons que de nos jours on ne donne pas assez de place aux exemples, aux préceptes, à la partie gnomique de l'enseignement. C'est encore les *Sele&æ* & l'histoire ancienne bien commentés qui ont formé le plus d'honnêtes gens & d'utiles citoyens. Les bons modèles préviennent les mauvais exemples. Ne pas séparer la culture morale de l'enseignement proprement dit, fut toujours le souci des maîtres dignes de ce nom. Mais ces maîtres n'existaient pas au temps d'Erasme, & il a été glorieux pour notre pédagogue d'éveiller l'attention sur ce point & de susciter cette vocation du bien qui signalera les Rollin & les Lhomond.

Humaniste, Erasme fut « le propagateur & le vulgarisateur de la Renaissance ». Tel est le titre d'un chapitre intéressant dans l'ouvrage de M. Durand de Laur. Il fut de ceux qui allèrent droit à la scolastique & lui portèrent le coup mortel. Et, pour son compte, reprenant le flambeau qu'avaient allumé les disciples italiens de Pétrarque & de Boccace & les Grecs fugitifs, il en éclaira toutes les nations de l'Europe. Il fut l'Argyropoulos, le Chalcondyle, le Politien du Nord. Le succès de ses écrits propagea, dans toute cette région centrale & septentrionale de l'Europe, le goût, le zèle, l'émulation des Anciens. Ses *Adages* répandirent l'esprit antique; ses *Apophtegmes* dispersèrent en quelque sorte, comme une semence féconde, l'âme de l'honnête & pure antiquité. Que d'opuscules dépositaires de la douceur grecque & de la probité latine ! Mais, après ces opuscules, saluons une « œuvre », les *Colloques*, où sont traitées bien des

questions encore actuelles, encore vivantes, & pour lesquelles nous pouvons constater avec regret que les solutions érasmiennes sont encore loin d'être adoptées. Déclamations & dialogues se succédèrent pour porter au loin le génie & la fortune de la Renaissance, comme ces navires d'ivoire auxquels Henri Estienne comparait les antiques retrouvés. Les nombreuses traductions publiées par Erasme ne contribuèrent pas moins à cette propagande en faveur des études grecques¹, c'est-à-dire des études humaines. Euripide, Lucain, Plutarque, furent les favoris de son activité laborieuse : le pathétique attendrissant les cœurs, l'ironie dégageant les esprits, la morale qui raffermirait les âmes, Erasme ne pouvait choisir trois meilleurs exemplaires de l'antiquité pour cette société qui eût été toute à refaire sur un plan hellénique ou latin. Dans cette diffusion des bonnes lettres, Erasme ne s'arrêta pas. Quand il ne traduisait point ou qu'il ne composait plus, il poursuivait des manuscrits, rétablissait des textes, pressait le zèle des imprimeurs. Et que d'éditions publiées par ses soins ! Il faudrait un catalogue, là où nous ne pouvons que donner des indications caractéristiques.

Exégète, Erasme multiplie les travaux utiles sur les Écritures & les Pères. Les Écritures excitaient la défiance des gardiens de l'orthodoxie. Au moment où parut Erasme, elles étaient singulièrement délaissées. Ce n'était pas à leurs antiques sources qu'allaient puiser les disputeurs de la sco-

¹ Toutes ces questions relatives aux études grecques, comme à l'influence des lettres grecques sur notre littérature, n'ont été définitivement élucidées & traitées à fond que dans l'excellent ouvrage de M. Émile Egger, *l'Hellénisme en France*, déjà cité dans notre introduction.

laïque. « Quelle différence entre le langage des Apôtres, s'écriait Erasme, & celui des disciples de saint Thomas! » D'ailleurs, il n'était pas rare de voir, selon le témoignage d'Erasme, des jeunes bacheliers en théologie, rompus aux difficultés de la scolastique, & qui n'avaient pas encore lu les Épîtres de saint Paul ni même l'Évangile. Aussi, plus chrétien que ne l'avaient été les hommes du moyen âge, Erasme ne se laissa pas de faire connaître, au moyen de paraphrases, les textes de l'Ancien & du Nouveau Testament. Pour ces paraphrases adaptées aux Épîtres, aux Évangiles, aux Actes des Apôtres, il s'appuya sur les gloses des Pères de l'Église. Il appliqua la même méthode à un certain nombre de Psaumes. Plus importants furent ses travaux sur les Pères. Sa vie, si occupée par tant d'autres publications, suffit à éditer saint Jérôme, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, & en partie Clément d'Alexandrie & saint Athanasé. Tous ces travaux non-seulement obtinrent une grande réputation, mais encore provoquèrent chez les catholiques un certain retour vers l'Écriture & les Pères. A la suite du concile de Trente, la réforme intérieure, qui s'effectua, donna raison à la tentative d'Erasme : Bossuet, Fénelon & Fleury, par leur connaissance des Écritures, furent en quelque sorte ses disciples.

Nous pourrions encore vous montrer Erasme devancier de Fénelon & de Bossuet, en réclamant une nouvelle méthode de prédication. Cet homme d'un bon sens assuré comprit encore, le premier, qu'il fallait dans la chaire sacrée substituer la parole de l'Évangile à toutes les bizarreries pédantesques des sermonnaires qui parlaient de tout,

excepté du Christ, comme leurs confrères les scolastiques. Mais nous avons hâte de rappeler quel polémiste fut Erasme, héritier de Lucien, précurseur de Pascal. Son principal écrit en ce genre, *l'Éloge de la Folie*, vous fera sentir, je le voudrais au moins pour mon honneur d'interprète, ces traits, ces pointes, ces aiguillons d'une des ironies les plus perçantes qui se soient jamais exercées contre la sottise & l'ignorance. Mais énonçons ses titres de satirique. Le livre des *Anti-Barbares* est encore consacré à flageller la cuistrerie scolastique & l'ânerie monacale. Sous couleur de renaissance, vous l'avez vu, des pédants se glissent dans le parti des humanistes, dans le camp de l'érudition. Vite Erasme de leur décocher son opuscule du *Cicéronien* à l'adresse des imitateurs outrés de Cicéron, portant l'enthousiasme & l'idolâtrie au point où l'homme cesse, où le singe commence. Mais qu'étaient ces Cicéroniens houspillés par Erasme, si grand tumulte qu'ils aient soulevé contre le polémiste, à côté de tous ces bénéficiaires d'abus, de tous ces moines qu'Erasme entreprit de démafquer ? Erasme, en toute occasion & particulièrement en son *Manuel du Soldat chrétien*, intente au clergé de son temps le reproche de faire consister la religion en pratiques & observances plus que judaïques. C'est là que, sans répéter l'invocation des saints, il allume sa verve contre les hommages idolâtriques dont on déshait les saints, sous prétexte de les honorer. Aussi que de murmures, que de cris chez tous les pseudo-chrétiens de l'époque ! Combien de gens à qui la religion était aussi indifférente qu'inconnue, mais pour lesquels toucher aux superstitions semblait un attentat irrémissible ! Quel blasphème, quel crime ! On le

fit bien voir à Erasme. Ce livre néanmoins trouva des partisans résolus dans la savante minorité qui eût réformé le catholicisme, si la majorité confuse & bruyante eût laissé se produire ces sages améliorations. Dans cette polémique du *Manuel chrétien* & de *l'Éloge de la Folie*, Erasme fut à certains titres le précurseur de Luther, mais uniquement comme l'avaient été saint Bernard, Gerson, d'Ailly, Clémentis, grands dénonciateurs des scandales de l'Église. Il eût fait porter ses corrections de détail sur les abstinences, les jeûnes, le célibat des prêtres, les indulgences ; ses restrictions sur l'infaillibilité du pape : mais, plutôt réformateur que révolutionnaire, il dut se refuser à suivre plus loin Martin Luther. Eut-il raison ou tort de s'arrêter en chemin ? nous avons posé le problème plus haut sans nous sentir vraiment compétent pour le résoudre. Il ne s'agit pas moins que d'un changement de direction pour le genre humain : pour soutenir & mener à bout de telles hypothèses, ce n'est pas trop du fœvoir & de la force d'esprit d'un Renouvier.¹ Quoi qu'il en soit, Erasme voulut rester un novateur catholique. Voilà pour la forme : ce fut surtout un « philosophe chrétien », comme il le disait de lui-même. « *Erasme est avant tout pour lui.* » Ce sont les paroles d'Hutten dans les *Epistolæ obscurorum virorum*. Luther ne s'y est pas trompé : dans le défenseur du libre arbitre & l'apologiste des païens, dans celui qui s'écriait : « Saint Socrate ! priez pour nous », il a flairé le philosophe : sa haine a vu juste.² Erasme tenait à l'unité catholique ; au fond il était plus près des déistes du XVIII^e siècle que de

¹ Voir l'*Uchronie*, le récent & savant ouvrage de ce philosophe.

² Dans son livre des *Anti-Barbares*, Erasme disait encore : « Si certains païens ne sont pas sauvés, personne ne l'est. »

ses contemporains. Peut-être aussi ne s'en rendait-il pas bien compte ; mais son éloignement pour le luthéranisme tint surtout à l'aversion des nouveaux-venus pour la tolérance & la liberté religieuse qu'ils avaient revendiquées si justement. Goût de la liberté, instinct de la tolérance, tel est au contraire le double caractère auquel nous reconnaissons les véritables fils de cette grande & glorieuse Renaissance. Ils ont porté l'humanité dans leur cœur ; ils en ont exprimé l'âme encore confuse dans leurs écrits & dans leurs œuvres de toutes sortes. Tous se sont rencontrés dans un désir manifeste d'établir sur un terrain neutre une universelle alliance des esprits éclairés, une vaste communion des intelligences, une république européenne des arts & des lettres. Cosmopolites par la pensée, ils ont pu dire, à la manière de Sénèque : « La patrie de mon intelligence n'est ni Ephèse, ni Alexandrie, ni une secte, mais l'infinité de l'univers. » Personne n'a été plus loin qu'Erasme dans cette généreuse ambition d'étendre, de reculer le plus possible les limites du savoir, de l'art, de la sympathie : voilà pourquoi Erasme & ses plus illustres contemporains nous apparaissent naturellement tolérants & humains. La vraie bonté, plus rare que le génie même, plus durable que toute autre gloire, fut le signe de cette famille d'esprits sublimes & doux. *In hoc signo vicerunt.*

EMMANUEL DES ESSARTS.





PRÉFACE

Erasme de Rotterdam à Thomas Morus, son ami

SALUT



ES jours derniers je revenais d'Italie en Angleterre : pour ne pas consumer tout le temps où j'ai dû voyager à cheval dans des conversations étrangères aux lettres & aux Muses, j'ai mieux aimé avec moi-même quelquefois repasser dans mon esprit nos études communes ou jouir par la pensée des doctes & délicieux amis que j'ai laissés ici. Au premier rang, tu m'apparaisais, mon cher Morus : absents tous deux l'un pour l'autre je me plaisais à ton souvenir comme je m'étais complu dans nos habitudes de présence mutuelle & familière, la plus suave des douceurs que j'aie goûtée de ma vie.

Ainsi déterminé à faire quelque chose, comme ce temps ne paraît pas approprié à de sérieuses méditations, j'ai jugé bon de me divertir à l'éloge de la Folie. Quelle est la Pallas qui t'a mis cela en tête? me diras-tu. D'abord elle m'a rappelé que ton nom de famille (Morus) est aussi près du terme de Moria que tu en es loin en réalité. Nul même au jugement universel n'en est plus loin que toi. Je me disais ensuite que ce jeu d'esprit serait tout à fait de ton goût, vu que tu te délectes à des badinages de même sorte qui n'ont rien de contraire à la science, si je ne me trompe, & qui ne sont pas dépourvus de sel; je savais que dans la vie commune tu fais le personnage de Démocrite. Aussi bien, à cause de la rare perspicacité de ton esprit qui établit tant de différence entre toi et le vulgaire, de même pour l'incroyable douceur & facilité de tes mœurs, tu peux avec tous te faire « l'homme de toutes les heures » & tu y trouves ton plaisir.

Ainsi non-seulement tu accueilleras de bonne grâce cette petite déclamation comme un souvenir de ton ami, mais tu la prendras sous ton patronage comme t'étant dédiée & désormais appartenant non plus à toi mais à moi. En effet il ne manquera pas de chicaneurs pour dire calomnieusement que ce sont des plaisan-

teries trop frivoles pour ma théologie & d'autre part des jeux trop mondains pour la modestie chrétienne ; ils crieront que nous ramenons l'Ancienne Comédie & que nous rappelons Lucien en portant partout nos morsures. Cependant, pour ceux que la légèreté & le plaisant du sujet peut choquer, ils devraient songer que je ne prends pas l'initiative mais suis un exemple fréquemment mis en pratique. Voilà bien des siècles qu'Homère s'est joué dans la Batrachyomachie, Virgile dans le Moucheron & le Moretum, & Ovide à propos de la noix. Polycrate a fait le Bufiris qui devait être réfuté par Isocrate ; Glaucon a loué publiquement l'injustice, Favorinus Therfite & la fièvre quarte ; Synésius la calvitie ; Lucien la mouche parasite. Sénèque a exercé sa verve sur l'apothéose de Claude ; Plutarque sur le dialogue d'Ulysse & de Gryllus ; Lucien & Apulée sur l'âne & je ne sais qui a laissé le testament d'un porc dont témoigne saint Jérôme.

Donc, si l'on veut, que ces gens-là supposent que j'ai joué aux échecs ou, s'ils l'aiment mieux, que j'ai chevauché sur un long bâton. En effet, toute condition admettant un relâchement, il serait injuste de n'accorder aucune récréation à l'étude, surtout si la récréation mène à un travail sérieux & si de ces badi-

nages le lecteur au nez fin retire plus de profit que de matières ardues ou éclatantes. Tel orateur par exemple, dans un discours fait de pièces & de morceaux, déroule l'éloge de la rhétorique & de la philosophie; tel autre déploie le panégyrique d'un prince; un autre exhorte à la guerre contre les Turcs; tel autre prédit l'avenir; un autre enfin combine des questions sur la laine des chèvres. D'ailleurs, comme rien ne sent plus le sot badin que de traiter sur le ton du badinage un sujet sérieux, de même rien n'est plus délicat que de traiter la bagatelle de manière à ne pas trahir même l'apparence d'avoir badiné. C'est au public qu'il appartient de trancher la question : cependant, si l'amour-propre ne m'abuse pas, j'ai fait l'éloge de la Folie, mais non pas comme un fol.

Pour répondre au reproche d'esprit mordant, je soutiens que toujours on eut licence de se moquer de l'ordinaire de la vie humaine, pourvu que cette licence ne dégénérât pas en rage satirique. J'admire donc combien de notre temps les oreilles sont délicates qui ne peuvent supporter que des titres solennels. C'est ainsi que nous voyons certaines gens prendre la religion tellement à rebours qu'ils tolèrent plutôt les plus graves blasphèmes contre le Christ que les plus légères plaisan-

teries à l'endroit du Pontife & du Prince, surtout pour ce qui regarde la farine.

Mais, dites-moi, celui qui reprend le genre humain sans s'attaquer à personne nominativement, je me demande si l'on doit le traiter de satirique & s'il n'est pas plutôt un précepteur & un censeur. Autrement je tomberais moi-même sous le coup de mes satires. En outre celui qui ne laisse passer aucune catégorie d'individus, celui-là montre qu'il n'en veut à aucun homme, mais à tous les vices en général. Si quelqu'un donc se trouve offensé dans ce discours, c'est qu'il trahira une mauvaise conscience ou du moins certaines alarmes. En ce genre saint Jérôme s'est joué avec beaucoup plus de mordant & de liberté, n'épargnant pas les noms propres. Et nous qui nous abstenons d'en citer aucun, nous avons de plus tellement modéré notre style que tout lecteur intelligent doit aisément comprendre si nous avons cherché le divertissement plutôt que le plaisir de mordre. En effet, nous n'avons pas été, comme Juvénal, remuer la sentine secrète des crimes, visant à dénombrer les objets de risée plutôt que les objets d'horreur. En fin de compte, s'il y a des personnes que ces raisons ne puissent désarmer, qu'elles se souviennent que c'est un honneur d'être blâmé par la Folie & qu'en la mettant en scène,

*nous avons dû garder le ton qui lui revient.
Mais à quoi bon tous ces arguments devant un
avocat tel que toi, capable de patronner même
les causes qui ne sont pas des meilleures.
Adieu donc, éloquent Morus, & défends avec
tous tes soins ta Moria.*

A la campagne, ce 10 juin 1508.





L'ÉLOGE DE LA FOLIE

DÉCLAMATION

C'est la Folie qui parle



FE suis pour les mortels un ordinaire
fujet d'entretien & je n'ignore pas le
mauvais renom de la Folie, même
chez les plus fous. Et pourtant c'est
moi seule, moi seule, je le déclare, qui, par
une divine influence, mets en hilarité les dieux
& les hommes. En voulez-vous une preuve ?
A peine ai-je paru dans cette nombreuse réu-
nion, tout à coup sur tous les visages une
nouvelle, une infolite allégresse est venue éclat-
ter : tout à coup vous avez déridé vos fronts
& donné des marques de gaité par la bonne
grâce du rire : si bien que vous tous, tant que

vous êtes, en ma présence, m'apparaissez comme des dieux d'Homère émus d'une ivresse où le nectar se mélange au népenthès, tandis qu'avant ma venue vous restiez mornes & soucieux. On eût dit que vous reveniez de l'ancre de Trophœnius, comme il arrive dans la nature, quand le soleil vient montrer à la terre son beau visage d'or, ou quand, après l'âpreté de l'hiver, le printemps renouvelé souffle avec la douceur des zéphirs & que tout revêt une forme neuve, que tout prend de nouvelles couleurs & comme une sorte de rajeunissement : de même à ma vue votre face s'est métamorphosée. Ainsi ce qu'aillieurs des rhéteurs puissants peuvent à peine obtenir par des harangues longues & méditées, c'est-à-dire la dispersion des soucis de l'âme, je l'ai produit rien qu'à mon aspect.

Je veux bien pourtant vous dire pourquoi je me présente dans cet appareil inaccoutumé, s'il ne vous en coûte point de me prêter votre attention, non pas celle que vous donnez aux sermonnaires, mais bien aux orateurs de place publique, aux bouffons & aux charlatans, celle que jadis notre Midas a départie au dieu Pan. Il me plaît de faire auprès de vous le sophiste, non certes à la manière de ces gens qui de nos jours inculquent à l'enfance des niaiseries épineuses & lui communiquent une manie d'ériger plus que féminine. Non ! j'imiterai ces



anciens qui , pour éviter l'appellation de Sages , infâme à mon avis , ont préféré ce nom de sophistes. Leur office favori consistait à célébrer en des panégyriques les louanges des dieux & des héros. Vous entendrez donc un éloge non d'Hercule, mais de moi-même, c'est-à-dire l'éloge de la Folie.

Pour ma part je ne fais aucun cas de ces Sages qui traitent de sot & d'insolent quiconque se loue lui-même. Que ce soit acte de bizarrerie, s'ils le veulent, pourvu qu'ils nous accordent la

logique de cet acte. En effet, quoi de plus conséquent que la Folie faisant retentir ses mérites sur la trompette & se servant à elle-même de joueuse de flûte? Qui m'exprimera mieux que moi-même? Puis-je être aussi bien connue d'autrui qu'à ma propre appréciation?

Et même en cela j'agis plus modestement que ne fait la foule des grands & des sages qui, par une dépravation de l'honneur, loue à prix d'argent un rhéteur patelin ou un poète aux vaines paroles & les engage pour recevoir des louanges menfongères de sa bouche : & pourtant ces gens-là relèvent leur plumage à la façon d'un paon, dressent leurs crêtes, cependant que l'adulateur effronté compare des hommes de rien aux divinités, les propose comme des modèles parfaits de toutes les vertus, dont il fait à quel point ils sont éloignés, & de cette façon habille la corneille de plumes étrangères & travaille à blanchir la peau de l'Ethiopien, comme à transformer la mouche en éléphant. Enfin, je m'attache au proverbe vulgaire : « On fait bien de se louer soi-même, quand on n'a pas d'autre louangeur. »

Cependant j'admire par moments l'ingratitude & l'indifférence des hommes à mon égard : tous m'honorent & me cultivent ; tous se ressentent volontiers de mes bienfaits. Personne pourtant, depuis que le monde est monde, ne



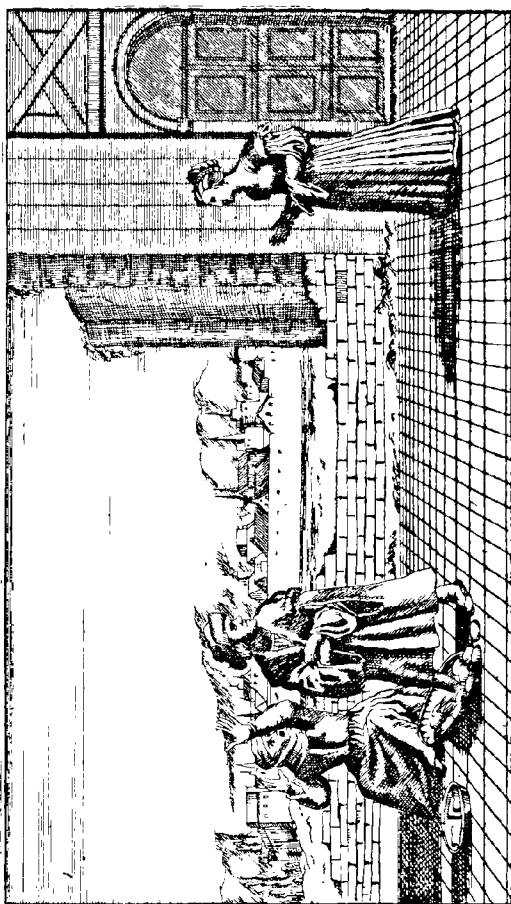
s'est offert pour célébrer les louanges de la Folie dans un hymne de reconnaissance; personne, tandis que les panégyristes n'ont manqué ni à Bufiris, ni à Phalaris, ni à la fièvre quarte, ni à la mouche, ni à la calvitie, ni à tous les fléaux qui ont trouvé des gens pour leur consacrer & leur huile & leurs veilles.

Je ferai donc réduite à faire mon propre éloge en un discours de pure improvisation & de nul travail, mais d'autant plus véridique. Car je ne voudrais pas que vous crussiez ce discours

fait pour l'ostentation de mon esprit, comme c'est l'ordinaire pour la foule des orateurs. Vous connaissez en effet ces individus qui, livrant au public une composition élaborée pendant trente ans & parfois de source étrangère, affirment cependant qu'ils n'ont mis que trois jours à l'écrire ou à la dicter, même en façon de divertissement. Pour moi mon plus grand plaisir a toujours été de dire ce qui me vient sur la langue.

Mais que personne n'attende de nous que, selon la banale méthode des rhéteurs, je me fasse connaître par une définition, encore moins par une division du sujet. Car ce ferait d'un mauvais augure ou de renfermer dans des bornes celle dont la divinité s'étend au loin ou de diviser celle dont le culte obtient le consentement de tout le genre humain. D'ailleurs à quoi servirait-il de vous peindre mon ombre & mon image dans une définition, quand vous me voyez devant vos yeux telle que je suis ?

Je suis, comme vous me voyez, cette franche donneuse de biens que les Latins appellent *Stultitia*, les Grecs *Moria*. Était-il même besoin de le dire ? mon visage, mon front ne me dénoncent-ils pas ? Si quelqu'un s'avisait de me prendre pour une Minerve ou une Sagesse, ma vue sans la moindre parole ne réfuterait-elle



pas son erreur ? Ma face n'est-elle point un miroir peu trompeur ? Chez moi nulle place pour le fard ; je n'ai pas un masque sur le front, une arrière-pensée dans le cœur ; je suis partout semblable à moi-même : si bien que mes adeptes, quand ils revendiquent pour eux l'appareil & le nom de la Sageffe, ne peuvent me diffimuler : ce sont singes sous la pourpre & ânes sous la peau du lion ; malgré tout leur soin à contrefaire, leurs oreilles proéminentes signalent en eux des Midas.

Déplaisante engeance du reste que ces personages qui, tout en étant de notre parti, devant le public rougissent tellement de notre nom qu'ils l'objectent aux autres comme un opprobre. Aussi ces gens-là, fous fièffés, qui voudraient paraître des sages & des Thalès, doivent être à bon droit traités comme des composés de sage & de fou. On a jugé même à propos dans le temps présent d'imiter les rhéteurs qui se croient des dieux, s'ils montrent deux langues ainsi que les sangsues, & regardent comme un bel exploit d'entremêler comme en une marqueterie dans leurs discours latins quelques mots de grec, même quand il n'y a pas lieu. Si donc les langues exotiques manquent à ces gens-là, des parchemins poudreux ils vont tirer quatre ou cinq mots surannés dont ils offusquent le lecteur comme de téné-



bres : de telle façon ceux qui comprennent s'applaudissent de plus en plus ; ceux qui ne comprennent rien admirent en proportion de leur entendement ; car c'est pour nous autres Fous un plaisir qui n'est pas sans charme de regarder avec ébahissement ce qui vient de loin. Si pourtant quelques personnes affectent de certaines prétentions, vous les verrez sourire, battre des mains &, comme l'âne, remuer les oreilles : ce qui est pour tous les autres un signe d'intelligence. « Et cela est comme cela. »

J'en reviens à mon sujet. Vous savez donc mon nom, hommes... De quelle épithète me servirai-je, sinon... très-fous ! Est-il un plus digne vocable dont la déesse Folie puisse désigner ses mystes ? Mais, puisque peu d'entre vous connaissent ma lignée, je vais essayer de vous l'exposer avec l'aide des Muses... Sachez d'abord que je n'ai eu pour père ni le Chaos, ni Orcus, ni Saturne, ni Japet, ni personne de cette espèce de dieux décrépits & tombant en poussière. Mon père c'est Plutus, Plutus qui, n'en déplaise à Hésiode, à Homère & à Jupiter lui-même, est le père des dieux & des hommes ; Plutus qui d'un signe, comme jadis, à son gré mêle le sacré & le profane. C'est lui qui, de façon arbitraire, dirige les guerres, les paix, les empires, les conseils, les jugements, les comices, les hymens, les pactes, les traités, les lois, les arts, les choses sérieuses & bouffonnes, le souffle me manque pour tout dire, enfin toutes les affaires publiques & privées des hommes. Sans son assistance, tout le peuple des dieux de la Fable, j'oserais même dire les grands dieux, n'existeraient pas, ou, réduits à vivre à leurs dépens, ils feraient triste chère. Bref, ce Plutus est si redoutable dans son courroux que Pallas même n'en saurait mettre à l'abri. Quiconque au contraire le trouve propice pourrait envoyer promener Jupiter & sa foudre.

C'est d'un tel père que je me glorifie d'être née. Or ce père m'engendra, non de son cerveau comme la déplaisante & farouche Pallas, mais avec la nymphe Démence, la plus riante de toutes & la plus enjouée, & ils me mirent au monde non dans une mauffade union, comme ce boîteux artisan, mais, ce qui est autrement doux, dans « les mélanges de l'amour », selon l'expression d'Homère. Ne vous y trompez pas, celui qui m'a engendrée n'était pas ce Plutus d'Aristophane déjà penché vers la tombe, atteint déjà de cécité, mais le Plutus de jadis, encore en son entier, fervent de jeunesse, & non de jeunesse seulement, mais bien plus encore du nectar que par hasard il avait, dans le banquet des dieux, amplement humé par larges rasades.

Me demandez-vous mon lieu natal ? Quoique ce détail de l'endroit où l'on a poussé les premiers vagissements me semble aujourd'hui compter pour un titre de noblesse, je ne suis venue au monde ni dans l'errante Délos, ni sur la mer onduleuse, ni dans les creuses cavernes, mais dans les îles Fortunées^x, où tout vient sans science & sans culture. Là plus de travail, plus de vieillesse, plus de labeur : nulle part dans les champs d'asphodèle, de mauve, de scille, de lupins, de fèves ou de toute autre espèce de pauvretés semblables ; mais de tous côtés au plaisir des yeux, au loisir des narines, se jouent



le moly, la panacée, le népentès, la marjolaine, l'ambrosie, le lotos, la rose, la violette, l'hyacinthe, les jardins d'Adonis.

Aussi, naissant parmi ces délices, je n'ai nullement commencé la vie par les pleurs, mais par un doux sourire à l'adresse de ma mère. Je n'envie donc pas au souverain, fils de Chronos, sa chèvre nourrice, quand deux nymphes des plus aimables m'ont elles-mêmes nourri de leurs mamelles : Méthé, fille de Bacchus; Apœdia, fille de Pan. Vous les voyez ici dans le cortège

de mes compagnes & fuivantes. Si vous voulez connaître leurs noms, vous n'entendrez que des mots grecs.

Celle-ci, dont vous remarquez les hauts sourcils, c'est Philautia (l'Amour de foi); celle-là, dont vous distinguez les yeux éclatants & les mains toujours en demeure d'applaudir, s'appelle Kolakia (la Flatterie). Cette autre à demi affoupie comme une dormeuse, c'est Léthé qu'elle se nomme (Oubli); celle-là, qui s'appuie sur les deux coudes avec les mains enlacées l'une dans l'autre, c'est Misoïonia (Haine du travail); une autre, guirlandée de roses & toute imbuë de parfums, c'est Hédoné (la Volupté); celle-là, aux yeux vagabonds & toujours en mouvement, c'est Anoiia (l'Égarement); enfin, celle dont la peau est si luisante & le corps si bien à point, c'est Trufé (la Délicatesse de la chair). Vous voyez, mêlées à ces nymphes, deux divinités dont l'une est Comus & l'autre le Sommeil léthargique.

Avec tous ces serviteurs & auxiliaires, je régis mon empire, moi qui commande aux monarques eux-mêmes. Vous savez maintenant ma naissance, mon éducation, ma suite ou mon cortège. Et pour que je ne paraisse pas usurper sans droit le nom de déesse, ouvrez vos oreilles pour apprendre de combien de commodités j'enrichis à la fois les hommes & les dieux, & comme

ma divine puissance jouit d'une vaste étendue. En effet, si l'on a pu écrire à propos : « C'est être dieu que de faire du bien aux mortels » ; si l'on a reconnu un droit à être admis dans le sénat des dieux à tous ceux qui ont découvert le vin, le blé ou tel autre avantage pour les hommes, pourquoi ne passerais-je pas pour l'*alpha* de tous les dieux, moi qui prodigue à tous tous les biens ?

Et d'abord lequel de ces biens peut être plus doux, plus précieux que la vie ? N'est-ce pas à moi qu'il en faut attribuer le point de départ ? En effet, ce n'est point la pique de Pallas, douée de la force paternelle, ni l'égide de Jupiter assembleur de nuages, qui influent sur la propagation humaine. Or, le père lui-même des dieux, le souverain des hommes, qui d'un signe fait trembler tout l'Olympe, ne fait-on pas qu'il dépose son foudre à trois pointes & quitte cette face de Titan avec laquelle il effraie à son gré tous les dieux, & qu'à la manière des histrions il prend un masque étranger, s'il veut faire ce qu'il fait souvent, c'est-à-dire l'amour ?

Voyez les stoïciens, ils s'estiment voisins des dieux. Mais donnez-moi un de ces philosophes, fût-il trois, quatre mille fois stoïcien ; cependant s'il ne renonce point à sa barbe, insigne de la sagesse, qui pourtant lui est commun avec les boucs, il lui faudra quelquefois abaïffer



son grave fourcil, déridier son front, écartier les préceptes d'airain, faire à propos le fol & le folâtre. En un mot, tout sage qu'il est, s'il veut devenir père, il devra m'appeler à la rescousse.

Et pourquoi ne vous parlerais-je pas franchement à ma manière? Est-ce la tête, la face, la poitrine, les mains, les oreilles, ces nobles parties du corps humain qui ont la faculté d'engendrer les dieux & les hommes? Je ne le crois pas; mais c'est bien une partie du corps si folle, si ridicule qu'on ne peut la nommer sans rire,

& qui est la propagatrice du genre humain, la fontaine sacrée où tout va puiser la vie beaucoup plus que dans le quaternaire des pythagoriciens.*

Or ça, quel homme voudrait prêter sa bouche au mors du mariage, si, comme les fages ont accoutumé de le faire, il se fait d'abord les inconvénients de ce genre de vie? Quelle femme admettrait un époux, si elle savait ou soupçonnerait les périls de l'enfantement & les soucis de l'éducation? Donc, si vous devez la vie au mariage, vous devez le mariage à l'Anoia (Égarrement) qui vient à ma suite. Vous comprenez donc votre dette envers moi. Et celle qui a fait l'expérience de l'hymen reviendrait-elle à la charge, si la nymphe Léthé (Oubli), n'était là pour l'y assister. Vénus elle-même, en dépit de Lucrèce, n'oserait nier que sans notre divin secours toute sa force tomberait sans action & sans résultat.

C'est donc de nos jeux pleins d'ivresse & de bouffonnerie que proviennent ces philosophes aux sourcils froncés à qui ont succédé ceux que le vulgaire appelle moines, & les rois chargés de pourpre, & les pieux ecclésiastiques, & les pontifes trois fois saints. Vient ensuite toute cette foule de dieux de la poésie tellement fréquents que leur nombre est à peine contenu dans l'Olympe, si spacieux qu'il soit. Mais c'est

peu que la pépinière & la source de la vie soient en moi, si je ne démontre que tous les avantages relèvent de ma dépendance.

En effet, qu'est-ce que la vie, si vous en retirez la volupté? Vous m'approuvez... Je le savais bien. Aucun de vous n'est ni assez Sage ni assez Fou à sa manière pour ne pas adopter cette maxime! Les stoïciens eux-mêmes ne déprisent pas la volupté, bien qu'ils la dissimulent avec soin & la déchirent de mille invectives devant la foule, sans doute pour en dégoûter les autres & en jouir plus à leur saoul. Qu'ils me disent donc, par Jupiter! quelle est la partie de la vie exempte de tristesse, de désagréments, de disgrâces, d'amertumes, de dégoûts, si l'on n'y infinue le plaisir, cet assaisonnement de la Folie.

Je puis en prendre à témoin Sophocle qu'on ne saurait assez louer & dont il reste un bel éloge sur notre compte : « A ne rien penser consiste le bonheur de la vie. » Cependant, reprenons tout cela en détail.

D'abord ignore-t-on que le premier âge de la vie est de beaucoup le plus riant & le plus agréable? Autrement qu'y aurait-il chez les enfants pour les couvrir ainsi de baisers & d'embrassements, & les réchauffer de soins, & pour que nos ennemis mêmes leur portent secours, si ce n'est une attrayante Folie, charme que la sage nature a su imprimer chez les nouveau-nés



afin qu'en payant les autres du plaisir qu'ils donnent ils pussent adoucir les peines de ceux qui les élèvent & mériter par leurs carettes les faveurs de ceux qui les protègent ? Ensuite l'adolescence, qui succède au premier âge, comme elle obtient de bonnes grâces ! Comme on la protège sincèrement, avec quel zèle on la pousse, comme on lui tend des mains officieuses & auxiliaires ! Mais d'où vient ce crédit de la jeunesse, si ce n'est de moi ? Qui lui donne ce privilège d'être enjouée & si peu déplaisante ? Ou

je suis une menteuse, ou bientôt, quand les adolescents ayant grandi sont amenés par l'enseignement & la pratique à une sagesse virile, tout à coup l'on voit se déflorer leur beauté physique, leur allégresse s'allanguir, se refroidir leur esprit, s'amollir leur vigueur.

Plus l'homme s'éloigne de moi, moins il jouit de la vie, jusqu'à ce que vienne la fâcheuse vieillesse, qui n'est pas seulement odieuse aux autres mais à elle-même. Cette vieillesse ne deviendrait tolérable à aucun des mortels si, dans ma compassion pour tant de misères, je ne tendais la main, &, comme les dieux ont coutume de secourir les mourants par quelque métamorphose, je ne rappelais, autant qu'il m'est permis, à l'état de l'enfance ceux qui sont près de la tombe. Aussi le vulgaire n'a-t-il pas tort d'appeler cet âge « la seconde enfance ». Comment puis-je produire ces transformations ? je ne le cacherai pas. C'est à la source de notre Léthé (car il prend naissance dans les îles Fortunées & coule seulement aux Enfers comme un petit ruisseau) que je les amène, pour qu'ils boivent de cette eau dont la vertu dissipe les soucis & fait repousser la jeunesse. « Mais, dira-t-on, ces gens sont en délire, en pure extravagance ! » D'abord n'est-ce pas rajeunir ? Être enfant, n'est-ce point dire & faire des sottises ? N'est-ce point ce qui nous plaît le plus à cet âge, l'absence de raison ?

Qui ne haïrait point comme un petit prodige l'enfant raisonnant comme un homme ? Je m'autorise du proverbe : « Je hais un enfant d'une précoce sagesse ! » Voudrait-on avoir un commerce ou même des relations avec un vieillard qui joindrait à une telle expérience des choses une égale force d'esprit & une semblable vigueur de jugement ? C'est pourquoi mes bienfaits font radoter le vieillard.

Grâce à moi, cependant, ce radoteur est préservé de tous ces misérables fous qui tourmentent son voisin le Sage. D'abord, c'est un convive aimable. Il ne sent pas l'ennui de la vie que tolère à peine un âge plus robuste. Quelquefois il revient avec le vieillard de Plaute aux trois fameuses lettres : A M O ; bien malheureux alors s'il était sage, tandis qu'heureux par mes dons, agréable parfois à ses amis, il ne manque pas de charme, même dans un festin. C'est ainsi que dans Homère le vieux Nestor parle plus doux que miel, tandis qu'Achille est tout amer-tume & que chez le même poète les vieillards, assis sur les murs d'Ilion, font entendre une voix « douce comme le lis ». D'après ce raisonnement, les vieillards sont plus heureux que l'enfance : l'enfance est heureuse, mais elle n'a pas le plus grand plaisir de la vie, à savoir de bavarder. Ajoutez que les vieillards se plaisent avec les enfants & de même les enfants avec les

vieillards. Les dieux ainsi rapprochent les semblables.

Que de rapports entre ces deux âges, si ce n'est que le vieillard a des rides & compte un plus grand nombre de jours de naissance ! D'ailleurs la blancheur des cheveux, la bouche édentée, le corps voûté, le goût du lait, l'égarément, le bavardage, la sottise, l'oubli, l'indiscrétion, presque tous ces traits se retrouvent pareillement dans ces deux âges. Plus les hommes avancent dans la vieillesse, plus ils reviennent aux allures de l'enfance jusqu'à ce que, comme les enfants, ils sortent du monde sans regretter la vie & sans craindre la mort.

Et maintenant, que l'on me juge & que l'on compare ces bons offices avec les métamorphoses opérées par les dieux. Je n'ai point à rappeler ce qu'ils font dans leur colère, mais pour peu qu'ils soient propices, ils transforment les hommes en arbres, en oiseaux, en cigales ou même en serpents ; comme si ce n'était pas la même chose que de mourir. Pour moi, je restitué ces mêmes hommes à la partie la meilleure & la plus heureuse de leur vie ; si les mortels s'abstenaient de tout commerce avec la sagesse, s'ils passaient toute leur existence avec moi, il n'y aurait pas de vieillesse, mais la jouissance bienheureuse d'une jeunesse perpétuelle.

Ne voyez-vous pas que ces hommes moroses



enfoncés dans les études philosophiques ou dans les affaires sérieuses & ardues, ont la plupart du temps vieilli avant d'être jeunes, & en effet les fous, l'affiduité & l'âpreté des pensées qu'ils agitent épuisent leur esprit & tarissent peu à peu le fuc de la vie. Au contraire, mes Fous sont bien gras, bien luisants, bien nourris comme des porcs d'Acarmanie : ils ne seraient exposés à aucune des incommodités de la vieillesse s'ils ne participaient à la contagion des sages, tellement rien dans la vie humaine ne jouit du bonheur

complet. Ajoutez le témoignage, qui n'est pas méprisable, d'un proverbe renommé d'après lequel la Folie est la seule chose qui puisse retarder la fuite de la jeunesse & reléguer au loin la méchante vieillesse. Ce n'est donc pas au hasard qu'en langage populaire on dit des Brabançons que si l'âge apporte la prudence chez les autres hommes, plus ceux-ci approchent de la vieillesse, plus ils font de folies : aucune autre nation, pour l'usage commun de la vie, n'est plus aimable & ne sent moins la tristesse de la sénilité. C'est ainsi que, du reste, se comportent mes Hollandais qui leur touchent de près par le voisinage du pays comme par l'affinité des mœurs. Pourquoi ne les dirais-je pas miens ? Ils me cultivent avec assez de zèle pour qu'on leur ait donné un surnom qui vient de moi, surnom dont ils ne rougissent pas, car ils s'en vantent, au contraire.

Que maintenant les impertinents aillent évoquer les Médées, les Circés, les Vénus, les Aurores & cette fontaine qu'ils cherchent je ne fais où pour rendre la jeunesse, quand seule je possède & pratique ce pouvoir. En effet je dispose de ce fuc merveilleux avec lequel la fille de Memnon prolongea la jeunesse de Tithon. Je suis cette Vénus dont la faveur fit rajeunir Phaon, pour qu'il pût être aimé de Sapho. J'ai des herbes & des enchantements, une fontaine qui non-seulement rappelle l'adolescence écoulée,



mais qui la perpétue. Si vous souscrivez à cette sentence que rien n'est préférable à l'adolescence, rien plus détestable que la vieillesse, vous comprendrez votre dette envers moi qui préserve un tel bien à l'exclusion d'un tel mal. Mais que parlé-je encore des mortels? Passez le ciel en revue, & je veux bien qu'on me fasse un opprobre de mon nom si l'on trouve un seul dieu aimable & digne d'estime qui ne se recommande de sa divinité. Pourquoi chez Bacchus cet air content de jeunesse, cette belle chevelure, si ce

n'est que toujours folâtre & entre deux vins, il passe sa vie dans les banquets, les danses, les chœurs, les jeux, sans avoir jamais la moindre relation avec Pallas ? Enfin il est tellement loin de prétendre à la sagesse qu'il se réjouit d'être honoré par des bouffonneries & des jeux. Et il ne s'offense pas du proverbe qui lui attribue le surnom de fou, c'est-à-dire « plus fou que Morychos ». Aussi lui a-t-on donné le surnom de Morychos, parce qu'assis devant les portes du temple il consentait à se laisser barbouiller de vin doux & de jeunes figues par la folâtrerie des laboureurs. Mais alors quels traits de satire la vieille Comédie n'a-t-elle pas jetés contre ce dieu : « O le badin ! » s'écrie-t-elle, « Bien digne de naître de la cuisse de Sémélé. » Or qui n'aimerait mieux être ce fou, ce badin toujours enjoué, toujours jeune, suggérant toujours tous les jeux & les plaisirs que Jupiter à la pensée subtile, ou ce vieux Pan qui partout propage de fausses terreurs, ou ce Vulcain couvert de flammèches & toujours enluminé des travaux de ses forges, ou même cette Pallas terrible par sa gorgone & sa lance & qui toujours regarde de travers ? Pourquoi Cupidon reste-t-il toujours enfant, si ce n'est qu'il se montre plaissant & ne fait ou ne songe rien de sage ? Pourquoi Vénus, belle comme l'or, a-t-elle toujours la face printanière ? C'est sans doute qu'elle m'est parente.



D'où elle emprunte sur son visage cette teinte de mon père Plutus; & c'est bien pourquoi dans Homère elle est appelée l'Aphrodite d'or. Ensuite elle rit toujours, si nous en croyons les poètes ou les statuaires, leurs émules. Quelle divinité a été plus religieusement honorée par les Romains que Flore, mère des Voluptés ?

Que d'autre part on passe aux divinités sérieuses, & qu'on cherche leur manière de vivre, dans Homère & dans les autres poètes, on n'y trouvera que pure folie. Que sert-il de rappeler les actions des autres quand vous connaissez les amours & les jeux de Jupiter, le dieu de la foudre; quand cette sévère Diane, oubliant son père, ne fait que chasser, affolée pour Endymion ? Je voudrais que leurs hauts faits leur fussent rappelés par Momus qui jadis avait coutume de les traiter de la sorte. Mais, irrités récemment, ils l'ont précipité sur la terre avec Até, sous prétexte que son importune sagesse gênait leur félicité. Aucun mortel ne donne l'hospitalité à ce pauvre proscrit. A plus forte raison n'est-il pas admis chez les princes; où pourtant ma suivante Até tient la première place. Mais elle ne s'accorde pas plus avec Momus que le loup avec l'agneau.

Donc, en son absence, les dieux s'adonnent au plaisir avec plus de licence & de douceur, « menant la vie facile », comme dit Homère,

fans aucuns cenfeurs. A quels jeux fe livre ce Priape en bois de figuier? Combien Mercure ne donne-t-il pas la comédie par fes larcins & fes prestiges? Vulcain lui-même a fait le plaifant à la table divine, &, tantôt par fa démarche de boiteux, tantôt par fes quolibets, tantôt par fes bouffonneries, il déride les auguftes buveurs. Puis vient Silène, ce vieillard amoureux qui danfe la cordace avec les Polyphèmes ou avec les Nymphes toutes nues. Vient les Satyres demi-boucs jouant leurs atellanés, & Pan, avec fa chanfon fans art, excite le rire univerfel; chanfon où les dieux fe plaifent plus qu'au chant des Mufes, quand le nectar les a mis en belle humeur. Mais je rappelle ce que les dieux peuvent faire après leur banquet, allumés par le vin. Si folle que je fois, je ne faurais m'abftenir d'en rire. Mais il vaut mieux fe rappeler Harpocrate, de peur qu'un dieu corycien ne nous entende raconter ce que Momus n'a pu dire impunément.

Cependant il eft temps de quitter le ciel, felon l'exemple homérique, pour descendre fur la terre, où nous ne voyons ni gaîté, ni bonheur fans mon intervention. Remarquez d'abord avec quelle prévoyance la nature, mère & ouvrière du genre humain, a pourvu à ne jamais laiffer manquer le condiment de la folie. Admettons les définitions des Stoïciens, à favoir que

la sagesse consiste à se laisser guider par la raison; la folie, au contraire, à se laisser emporter au gré de ses passions. Pour que la vie humaine ne fût pas chagrine & morose, Jupiter a donné plus de passion que de raison, comme si l'on comparait la demi-once à l'as. De plus, il a relégué la raison dans un petit coin de la tête & a abandonné tout le corps aux passions. En effet, il a opposé à la raison unique comme deux tyrans des plus violents : la colère, qui occupe la forteresse des entrailles & la source de la vie, le cœur, la concupiscence qui étend au loin son empire jusque sur la première jeunesse. Contre ces deux tyrans que vaut la raison? on le voit par la conduite commune des hommes; elle prescrit ce qui est permis & dicte jusqu'à s'enrouer les formules de l'honnête; mais ceux-ci résistent contre cette souveraine jusqu'à ce que fatiguée elle cède d'elle-même & livre les mains à la Folie.

D'ailleurs, comme l'homme est né pour l'administration des affaires & qu'il fallait augmenter sa petite portion de raison, Jupiter me consulta sur ce point comme sur tout le reste. Or, j'ai donné un conseil digne de moi : c'est de lui adjoindre la femme, ce sot & impertinent animal, mais amusant & gracieux, qui, dans la communauté domestique, adoucit & égaie par sa folie la tristesse de l'esprit viril.

Quand Platon a semblé douter s'il placerait les femmes parmi les animaux raisonnables ou les brutes, il n'a voulu qu'indiquer l'infrangeable folie de ce sexe. Si, par hasard, une femme voulait passer pour sage, elle ne ferait rien que se rendre deux fois folle : comme si l'on voulait oindre un bœuf à la façon d'un athlète, cela en dépit de Minerve, ainsi que l'on dit proverbialement. Quiconque va contre la nature emploie le fard de la vertu & détourne ses penchans, double ses vices ; de même que le singe reste toujours singe, même vêtu de pourpre, de même la femme est toujours femme, c'est-à-dire folle, quelque masque qu'elle revête.

Je ne crois pas l'espèce féminine assez irritable pour m'en vouloir de lui attribuer la folie, moi qui suis femme & folle. En effet, si elles estiment les choses sagement, elles devront favoriser le gré à la folie de les avoir rendues plus heureuses que les hommes. D'abord ne me doivent-elles pas l'agrément de cette beauté qu'elles préfèrent à bon droit à toute chose & dont l'attrait leur assure la tyrannie même sur les tyrans. En effet, d'où vient chez l'homme la hideur du visage, la peau velue, la forêt de barbe, la sénilité, si ce n'est du vice de la sagesse ? Chez la femme au contraire, les joues sont toujours unies, la voix toujours grêle, la peau toujours délicate. Leur vie semble une



perpétuelle imitation de l'adolescence. Enfin, que désirent-elles sinon de plaire aux autres ? n'est-ce pas là que tendent à la fois & la parure, & le fard, & les bains, & les frifures, & les essences, & les parfums, & cet art de peindre & de façonner le visage, les yeux, la peau ? D'ailleurs, d'où vient l'ascendant des femmes sur les hommes, sinon de la folie ? Que n'accordent-ils pas aux femmes en vue de la volupté ? & quel autre attrait ont les femmes, sinon la folie ? On ne saurait le nier quand on songe à

toutes les niaïseries qu'un homme débite avec une femme, à toutes les sottises qu'il fait, chaque fois qu'il veut se donner le plaisir amoureux.

Vous savez d'où vient le plus grand charme de la vie. Mais vous avez certains gens, des vieillards surtout, plus biberons que galants, qui mettent dans la bouteille la volupté souveraine : or je ne fais si l'on peut faire un bon repas sans femmes. Il est sûr au moins que sans le condiment de la folie, aucun repas n'est bon. Aussi bien, quand aucun des convives n'est fou réellement ou ne fait pas semblant de l'être, on va chercher un plaisant à gages, un bouffon parasite qui, par des plaisanteries dérisoires, fecoue le silence & l'ennui de la table.

En effet, à quoi bon charger son ventre de tant de friandises, de délicatesses, de gourmandises, si les yeux également, les oreilles, & tout l'esprit ne se repaissent de jeux, de rires, d'agréments? Or, je suis l'unique architecte des dragées. Voilà pourquoi j'ai inventé tous ces agréments des festins, le tirage au fort du roi, le jeu de dés, l'échange des coupes, les fantés à la ronde, les chansons avec une branche de myrte, la danse, les postures! Ce ne sont pas les sept Sages de la Grèce, mais nous qui avons inventé tout cela pour le plus grand bien du genre humain. Or, la nature de tous ces plaisirs est telle que plus ils contiennent de folie, plus

ils font utiles à la vie des mortels. Si cette vie est triste, elle ne mérite même pas le nom de vic. Or elle est triste nécessairement si l'on n'y mêle les divertissements à l'ennui qui en est inséparable.

Il se trouvera peut-être des individus qui, méprisant ce genre de plaisir, se contenteront de l'intimité & de la familiarité de leurs amis, mettant le souverain bien dans l'amitié & la déclarant plus indispensable que l'air, l'eau elle-même, au moins tellement délicieuse qu'en la supprimant on supprimerait le soleil, ou tellement noble que les philosophes ne craignent pas de la compter au nombre des principaux biens. Mais ne pourrais-je démontrer que je suis la poupe & la proue d'un tel bien : je le démontrerais, non à l'aide de crocodiles ou de forites, ou de sophismes cornus ou d'arguties de même genre, mais avec un gros bon sens & en faisant toucher les choses du doigt.

Voyez plutôt : dissimuler, s'abuser, s'aveugler, s'affoler sur les défauts de ses amis, aimer des défauts même comme des vertus & les admirer, n'est-ce pas bien près de la folie? Quand un homme embrasse avec délices une tache sur le visage de sa maîtresse, quand un autre se plaît au polype d'Agna, qu'un père prétend que son fils a les yeux un peu louches quand il les a de travers, qu'est-ce sinon pure folie? Confessez

donc à haute voix que c'est folie pure. Je dirai, moi, que la folie seule forme & entretient les liaisons amicales.

Or, je ne parle ici que des mortels dont pas un ne naît sans défauts. L'homme le meilleur est celui qui en a le moins. Car, parmi ces fages qui se croient des dieux, ou le lien d'amitié ne se forme pas, ou cette amitié n'est qu'une union chagrine & boudeuse qui ne se contracte encore qu'avec bien peu de gens. En effet, je me ferais scrupule de dire qu'ils n'aiment personne, vu que si la plupart des hommes sont infensés, il n'y en a aucun qui ne délire de cent façons. Entre semblables se forment donc des liens étroits.

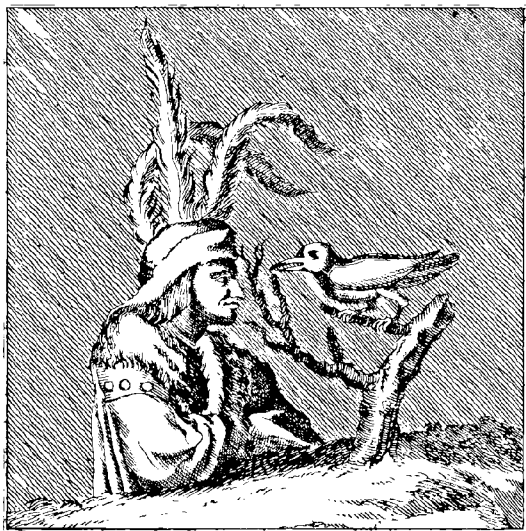
C'est pourquoi si jamais entre ces gens austères se forme un lien de bienveillance, il n'est ni durable ni solide : car ils sont moroses & trop peu clairvoyants, habitués à percer les défauts de leurs amis, comme l'aigle ou le serpent d'Épidaure. Pour leurs propres vices, ils sont chaffieux & ne voient pas la besace sur leur dos. Ainsi la nature des hommes est telle qu'on ne trouve aucun esprit qui ne soit asservi à de grands défauts. Ajoutez une telle différence entre les goûts & les penchants, tant de faux pas, tant d'erreurs, tant de hasards. C'est bien pourquoi entre tous ces argus les douceurs de l'amitié ne subsisteront pas une heure si l'on

n'y joint ce que les Grecs appellent le renfort. Appelez-le folie ou facilité de mœurs.

Qu'est-ce donc ? Ce Cupidon, cet auteur, ce père de toute tendresse n'est-il pas aveuglé d'un bandeau ? De même qu'il fait prendre la laidure pour la beauté, ne fait-il pas que chacun trouve beau ce qui lui est cher ? que le vieillard chérit sa vieille comme le mignon chérit sa mignonne. Cela se fait partout, & l'on s'en moque, & pourtant ce ridicule est un des plus grands nœuds & des plus grands liens de la société.

Ce que nous avons dit de l'amitié, on peut le penser bien plus du mariage qui n'est pas moins qu'un engagement pour toute la vie. Dieux immortels ! combien n'arriverait-il pas de séparations ou de maux encore pires si l'union de l'homme & de la femme n'était soutenue & fomentée par la flatterie, le divertissement, la complaisance, l'erreur, la dissimulation, tous gens de mon cortège & de ma fuite.

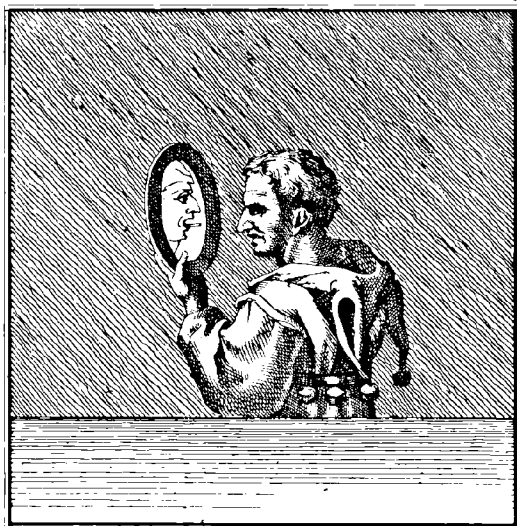
Ah ! qu'il se ferait peu de mariages si le fiancé avait la prudence de s'informer des jeux auxquels a joué bien avant nous cette petite vierge si renchérie, si pudique. Encore moins de mariages subsisteraient si les maris, par négligence ou par stupidité, n'ignoraient la vie de leurs épouses. On traite cela de folie à bon droit, mais c'est bien cette même folie par laquelle la femme



plaît au mari, le mari plaît à la femme, la maison est tranquille & l'union se maintient. Riez d'un cocú, traitez-le de coucou; appelez-le des noms que vous voudrez, pendant ce temps-là il boit avec ses lèvres les larmes de sa chère adultère. Il est bien plus heureux dans son erreur que s'il se consumait de jalousie, que s'il allait partout faire des tragédies? En somme aucune société, aucune union ne sauraient être agréables sans moi, si bien que le peuple ne supporterait pas son prince, ni le maître son

esclave, ni la servante son maître, ni le précepteur son disciple, ni l'ami son ami, ni la femme son mari, ni le propriétaire son fermier, s'ils ne se trompaient mutuellement, s'ils ne se flattaient, ne fermaient les yeux, ne se frottaient réciproquement d'un miel de folie. Je fais que tout ce que je vous ai dit doit vous paraître importun ; mais vous entendrez bien d'autres choses.

Dites-moi, un homme qui se hait lui-même peut-il aimer quelqu'un ? un homme en désaccord avec lui-même sera-t-il d'accord avec autrui ? Donnera-t-on de la joie quand soi-même on est accablé de chagrins ? Nul ne le prétendrait sans être plus fou que la folie. Donc, en dehors de moi, personne ne pourra supporter autrui, si bien que chaque homme se fera mal au cœur, se trouvera sordide, fera dégoûté de lui-même. Voilà pourquoi la nature, plus marâtre que mère, a donné cette malheureuse tendance aux mortels d'être mécontents de soi & d'admirer les avantages d'autrui. D'où vient que les dons, les élégances, les charmes de la vie se gâtent & se réduisent à rien ? A quoi servira la beauté, ce que les immortels peuvent départir de plus précieux, si l'atteinte d'une mauvaise odeur la flétrit ? A quoi bon la jeunesse, si elle est corrompue par le sérieux d'une sénile mélancolie ? En effet, dans toutes les fonctions de la vie, que ferez-vous soit à part, soit avec les autres (car



c'est le principe non-seulement de l'art, mais de l'action de mettre la bonne grâce dans tous nos actes), si vous n'avez à votre droite Philautia, ma bonne parente, tellement elle prend mes intérêts.

Ainsi, quoi de plus fou que d'être charmé de vous-même, de vous admirer ? & pourtant, si vous vous déplaîsez, vous ne ferez rien d'agréable ni de sympathique, ni de bienséant. Otez ce condiment de la vie, & l'orateur se refroidira dans son action, le musicien languira dans sa

cadence, l'histrion fera sifflé au milieu de ses gestes, le poète avec les muses excitera la risée, le peintre n'obtiendra que des mépris, le médecin mourra de faim avec ses remèdes. Ainsi de Nérée vous deviendrez Thersite; de Phaon, Nestor; de Minerve, cochon; d'éloquent, stupide; d'élégant, rustre.

Tant il est nécessaire que chacun se cajole & commence par se flatter lui-même avant de se recommander aux autres. Enfin, comme c'est une grande partie du bonheur de vouloir rester ce que l'on est, ma chère Philautia obtient ce résultat que personne ne regrette sa figure, son esprit, sa famille, son poste, sa doctrine, son pays, si bien que l'Irlandais ne voudrait point permuter avec l'Italien, ni le Thrace avec l'Athénien, ni le Scythe avec l'habitant des îles Fortunées. Admirable délicatesse de la nature qui dans une diversité infinie a su égaler toutes choses. Car là où elle a été parcimonieuse de ses dons, elle a prodigué l'amour-propre. Que dis-je bien follement! l'amour-propre est le plus grand des dons.

Mais, pour vous montrer que ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes vient de moi, j'affirme qu'on n'a trouvé que sous mes auspices toutes les belles inventions : la guerre n'est-elle pas la source & la moisson des exploits les plus renommés! Or, quoi de plus fou que d'engager

une lutte pour je ne fais quelles causes! lutte dans laquelle les deux partis ont plus de désagréments que d'avantages, car pour ceux qui tombent, comme pour les Mégariens, on n'en tient pas compte. Lorsque des deux parts les troupes bardées de fer sont rangées & que le chant rauque du clairon se fait entendre, que viendraient faire ces sages qui, épuisés dans leurs études, ont à peine le souffle & sont refroidis & glacés! ce qu'il faut alors, ce sont des gens solides & bien bâtis, qui ont beaucoup d'audace & fort peu d'intelligence. A moins qu'on n'aime mieux un soldat tel que Démosthène qui, suivant le conseil d'Archiloque, à peine à la vue de l'ennemi, jeta son bouclier & s'enfuit, aussi lâche guerrier qu'excellent orateur.

On me dira que la prudence compte pour beaucoup à la guerre. J'en conviens, mais c'est une prudence toute militaire & qui n'a rien de philosophique : aussi bien les plus grands exploits se font avec des parasites, des ruffians, des voleurs, des bravi, des payfans, des balourds, des banqueroutiers, avec la lie du genre humain & non pas à l'aide de philosophes dont la lampe est toujours allumée. Qu'ils soient inutiles pour tous les usages de la vie, l'exemple de Socrate le démontre : l'oracle d'Apollon l'avait déclaré le sage unique, mais fort peu sagement; car lorsqu'il entreprit quelque office public, il fut

obligé de se retirer à la risée générale. Et pourtant en cela même il n'était pas tout à fait sot, car il refusa le surnom de Sage en l'attribuant seulement à la divinité; car il estimait que le Sage doit se tenir à l'écart du gouvernement; il eût dû même ajouter que celui qui veut passer pour homme doit s'abstenir de toute sagesse. Enfin, qui le fit excuser? Qui l'amena à boire la ciguë? La Sageffe, toujours la Sageffe. Car pendant qu'il philosophe sur les nuages & les idées, tandis qu'il mesure les pieds des puces & admire le bourdonnement des moucheron, il n'apprend pas ce qui a trait à la vie journalière. Voici Platon, son disciple, qui veut venir au secours du maître en péril! Bel avocat qui déconcerté par le bruit de la foule peut à peine prononcer une moitié de période. Que dirai-je de Théophraste? à peine eut-il paru dans l'assemblée, il reste muet comme à la vue d'un loup. Comment à la guerre eût-il encouragé les soldats? Isocrate, à cause d'une timidité de même genre, ne put jamais ouvrir la bouche en public. Cicéron, ce père de l'éloquence romaine, commençait toujours ses harangues avec une sorte de trépidation & de bégaiement enfantin. Fabius, il est vrai, interprète cette défaillance comme la marque d'un orateur sensé qui comprend le péril de la parole; mais n'est-ce pas un aveu que la Sageffe est contraire aux

affaires publiques? Que feront alors, quand il s'agira d'en venir aux armes, ces gens qui sont pâmés de peur, s'il leur faut combattre avec la simple parole?

Et qu'après cela l'on vienne nous redire pompeusement cette fameuse sentence de Platon : « Les républiques seraient heureuses si les philosophes gouvernaient, ou si les gouvernants étaient philosophes. » Bien au contraire : consultez les historiens, vous trouverez que jamais les républiques n'ont subi de princes plus dangereux que ceux qui d'aventure s'adonnaient à la philosophie ou aux lettres; les deux Catons suffiraient à le prouver : l'un, par ses délations insensées, vint troubler la tranquillité de Rome; l'autre détruisit de fond en comble la liberté du peuple romain pour la vouloir défendre trop fagement. Ajoutez les Brutus, les Cassius, les Gracques, & même ce fameux Cicéron qui ne fut pas moins pernicieux à la république romaine que Démosthène à celle des Athéniens. Voyez Marcus-Antoninus : Je vous accorde qu'il ait été bon empereur, & je pourrais le retirer encore, vu que sa qualité de grand philosophe le rendit déplaisant & odieux à ses concitoyens; néanmoins je concède qu'il ait été bon prince; il n'en fut pas moins plus funeste à la république en lui laissant un fils tel que le sien, qu'il ne lui avait été salutaire par son administration. D'ailleurs,



cette espèce d'hommes qui s'adonnent à la sagesse font d'ordinaire malheureux en toute chose, & surtout dans la propagation de l'espèce, sans doute par un soin prévoyant de la nature qui empêche ce mal de la Sagesse de se répandre davantage chez les mortels. C'est pourquoi Cicéron n'eut qu'un fils indigne de lui, & les enfants du sage Socrate furent plus ressemblants à leur mère qu'à leur père, c'est-à-dire qu'ils étaient fots.

On supporterait encore ces philosophes s'ils

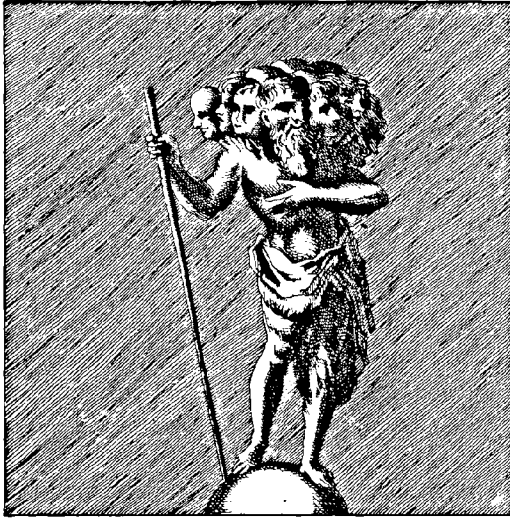
étaient seulement pour les offices publics des ânes devant une lyre; mais pour toute fonction de la vie, ils ne valent guère mieux. Invitez un sage à un festin : par son silence morose ou ses questions importunes il mettra le trouble dans la compagnie. Admettez-le dans un chœur : on dirait la danse d'un chamcau. Traînez-le aux jeux publics : sa mine seule gênera le plaisir des spectateurs, & ce sage Caton^{*} sera contraint de quitter le théâtre pour ne pouvoir renoncer à son sourcil refrogné. Intervient-il dans une conversation ? C'est comme le loup de la Fable. Faut-il acheter, faire un contrat, en un mot, accomplir un de ces actes sans lesquels la vie quotidienne ne peut se passer, vous diriez que ce sage est une fouche & non pas un homme : tellement il ne peut être bon à rien, ni pour sa patrie, ni pour les siens, sans doute parce qu'il est inhabile aux usages communs & qu'il est directement opposé à l'opinion vulgaire & aux façons de vivre de tout le monde. En conséquence, il s'attire une haine universelle par sa différence si prononcée de sentiments & de manières.

En effet, parmi les mortels où ne se trouve la Folie, ce sont des fous qui agissent avec des fous. Si un seul homme veut y faire résistance, je lui conseillerai d'imiter Timon & d'émigrer dans quelque désert pour y être seul à jouir de sa sagesse. Mais, pour revenir à ce que j'avais établi,



quelle force a pu réunir en corps de cité les hommes primitifs si farouches & de pierre & de chêne, si ce n'est la flatterie? En effet, la lyre d'Amphion & d'Orphée ne signifie pas autre chose. Qu'est-ce qui a fait rentrer dans l'harmonie civique la plèbe romaine, qui se portait déjà aux dernières entreprises? Est-ce une harangue philosophique? Pas du tout. Non, c'est un apologue plaifant & puéril sur le ventre & les autres parties du corps. Le même succès s'attacha au discours de Thémistocle sur le renard & le hérisson. Quel discours de sage aurait produit l'effet de la biche inventée par Sertorius, de la ruse drôlatique des queues de cheval ou des deux chiens du législateur de Sparte? Et je ne dis rien de Minos & de Numa, qui, tous les deux par leurs inventions fabuleuses gouvernèrent la sottise de la multitude. Ce sont de pareilles fadaïses qui mettent en mouvement cette grande & grosse bête, le peuple.

Et d'ailleurs, quelle ville a jamais reçu les lois d'un Platon ou d'un Aristote, ou les préceptes d'un Socrate? Quelle idée a persuadé aux Déciius de se vouer aux dieux mânes? Quel attrait a précipité Curtius dans l'abîme si ce n'est une vaine gloire, douce sirène, mais à coup sûr condamnée par nos sages? Quoi de plus sot, à leur dire, que de voir un candidat suppliant flatter le peuple, acheter sa faveur par des discri-



butions, rechercher les applaudissements de tant d'imbéciles, se complaire à des acclamations, se faire porter en triomphe comme une image en spectacle au peuple, se guinder dans le Forum sous les dehors d'une statue d'airain? Ajoutez les titres, les surnoms, ajoutez les honneurs divins prostitués à cette petite créature humaine; ajoutez dans les cérémonies publiques l'apothéose décernée même aux plus infâmes tyrans. Ce sont pures folies, à la dérision desquelles ne suffirait pas un seul Démocrite. Qui peut le

nier? De cette source font nés les exploits des héros que tant d'hommes éloquents ont élevés jusqu'au ciel. C'est cette folie qui fait naître les villes; c'est elle qui fait subsister les empires, la magistrature, la religion, les conseils, les tribunaux : la vie humaine, je ne crains pas de le dire, n'est qu'un jeu de la folie. Il en est de même des beaux-arts. Qu'est-ce qui a porté les hommes à imaginer tant de belles inventions pour les laisser à leurs descendants, si ce n'est la soif de la gloire? Ces hommes vraiment fous ont cru que toutes ces veilles, toutes ces sueurs étaient le digne prix de la gloire, qui n'est au fond que la plus grande des chimères. Mais, pendant ce temps, c'est à la Folie que vous devez toutes les douceurs de la vie, & ce qu'il y a de plus doux au monde, la jouissance de la sottise d'autrui.

Après avoir donc revendiqué à mon honneur la vaillance & l'activité d'esprit, que dirait-on si je revendiquais la prudence? C'est mêler l'eau & le feu, me répondra-t-on. Eh bien, je crois que je réussirais dans cette prétention si vous m'accordez comme auparavant la complaisance de vos oreilles.

Si la prudence consiste dans l'usage des choses, à qui revient l'honneur de ce surnom, au Sage qui n'entreprend rien en partie par vergogne, en partie par timidité, ou bien au sot qui n'est

jamais détourné de rien par la vergogne qu'il ne connaît pas, ou par le péril qu'il ne fait point peser ? Le Sage se confine dans les livres des anciens, & il va chercher de pures arguties de mots. Le Fou en essayant, en affrontant tous les dangers, acquiert, si je ne me trompe, la vraie prudence. Homère, quoique aveugle, semble avoir vu tout cela quand il dit : « Le Fou a bien l'expérience du fait accompli. » En effet, deux choses empêchent principalement l'homme de bien connaître les faits, la honte qui obscurcit l'esprit de fumée & la crainte qui, en montrant le péril, détourne de l'action. La Folie délivre de ces scrupules. Peu de gens comprennent à combien de profits mènent l'absence de pudeur & l'audace effrénée. S'ils aiment mieux cette prudence qui se fonde sur la saine appréciation des choses, voyez, je vous prie, comme en sont éloignés ceux qui se vantent de la posséder.

Et d'abord on fait que toutes les choses humaines, comme les Silènes d'Alcibiade, ont deux visages opposés : à l'extérieur mortel, hideux, misérable, infâme, ignorant, débile, ignoble, morose, hostile, ennemi, nuisible ; à l'intérieur, tout le contraire ; ce dont vous vous apercevrez en ouvrant le Silène. Vous semble-t-il que je parle trop facilement, j'aurai recours, pour m'expliquer, à une Minerve de plus franche allure.

Pour tout le monde un monarque est riche & puissant. Mais supposez qu'il ne possède aucun des biens de l'esprit, & que rien ne le contente, il sera pauvre entre les pauvres. S'il se laisse entraîner par les vices, il devient un vil esclave. Sur toute chose on peut philosopher de la même façon. Mais cet exemple me suffit. A quoi cela mène-t-il ? dira-t-on. Attendez. Si quelqu'un se jetait sur un comédien en scène pour lui arracher son masque & montrer son visage réel aux spectateurs, ne troublerait-il pas toute l'économie de la pièce, & ne serait-il pas digne d'être chassé du théâtre à coups de pierres comme un furieux ? Cependant la chute des masques ferait voir un spectacle nouveau : la femme se trouverait être un homme, l'éphèbe un vieillard, le roi un Dama, le dieu un homme de rien. Vouloir détromper les spectateurs, c'est bouleverser toute la représentation ; les spectateurs se plaignent à ce fard, à ces impostures.

Qu'est-ce d'ailleurs que la vie humaine ? une comédie dans laquelle chacun joue son rôle sous un masque étranger jusqu'à ce que le chorège les retire de la scène. Ce chorège fait souvent paraître le même acteur en différents équipages : celui qui naguère avait représenté un roi chargé de pourpre fait maintenant un esclave en haillons. Fictions sans doute, mais cette comédie ne se joue pas autrement.

Supposez un Sage tombé du Ciel, apparaissant & se mettant à crier : « Cet être que vous vénerez comme dieu & votre seigneur n'est pas un homme ; comme les bêtes , il est guidé par ses passions. C'est un esclave de dernier ordre qui fert de nombreux maîtres & de bien vilains. » Supposez encore que ce Sage conseille le rire à celui qui pleure la mort de son père en lui disant que ce père a seulement cessé de mourir, la vie n'étant qu'une mort continuelle. Admettez qu'il se fâche contre tel autre glorieux de sa généalogie, & qu'il l'appelle roturier, bâtard, sous le prétexte qu'il s'est éloigné de la vertu, source unique de la noblesse. Imaginez enfin qu'il parle à tout le monde sur le même ton : Qu'arrivera-t-il ? C'est que chez tout le monde il passera pour fou furieux. De même que rien n'est plus sot qu'une sagesse à contre-temps, rien aussi n'est plus imprudent qu'une prudence au rebours. Celui-là est dans un grand travers qui ne s'accommode pas au temps présent, & ne veut pas paraître sur le Forum, & ne se ressouvient pas au moins de cette loi des banquets : « Bois ou va-t-en » & qui demande que la comédie ne soit plus comédie. Au contraire, il est de la vraie prudence, puisque vous êtes homme tout comme les autres, de ne pas vouloir vous relever au-dessus de la condition humaine, mais de dissimuler avec la multitude ou de consentir à



vous tromper avec vos semblables. N'est-ce pas de la folie ? dira-t-on. Pourquoi pas ? à la condition qu'on y voie l'intention de faire son personnage dans la comédie du monde.

Au reste, dieux immortels, dois-je parler, dois-je me taire ? Mais pourquoi me taire ? Ce que je veux dire est plus vrai que la vérité. Il conviendrait sans doute en pareil objet de faire descendre de l'Hélicon les Muses que souvent les poètes invoquent pour de minces bagatelles. Venez donc pour un moment, filles de Jupiter.

Je veux montrer que cette fameuse Sageffe, qu'on appelle la citadelle du bonheur, n'est abordable que fous les aufpices de la Folie!

Je foutiens d'abord que toutes les paffions fe rapportent à la Folie; ne diftingue-t-on pas le fou du fage à ce que l'un eft guidé par la paffion, l'autre par la raifon : voilà pourquoi les Stoïciens écartent du fage toutes les paffions comme des maladies. Cependant ces paffions fervent de pédagogues à ceux qui veulent entrer hâtivement dans le port de la Sageffe; ce font pour tous les offices de la vertu comme autant d'aiguillons & de ftimulants qui excitent à faire le bien. Et pourtant nous trouvons ici la proteftation de ce fiéffé stoïcien Sénèque qui retranche abfolument toute paffion au fage. Mais de cette façon il ne laiffe même pas fubfifter l'homme dont il nous fabrique comme un dieu de nouvelle efpèce qui n'a jamais existé, qui jamais n'exiftera. A parler clair, c'est un homme de marbre qu'il a érigé fous vos yeux, ftupide & dépourvu de tout fens humain. En conféquence, que ces stoïciens jouiffent de leur fage & l'aiment fans rival, & demeurent avec lui foit dans la cité de Platon, ou, s'ils le préfèrent, dans la région des idées, ou bien encore dans les jardins de Tantale. Tout autre fe dépêcherait de fuir un pareil homme comme un monftre, comme un fpeêtre; il le prendrait en horreur comme fourd

à tous les sentiments de la nature, comme insensible à toutes les passions, à la pitié comme à l'amour, aussi bien qu'une pierre rigide ou qu'un rocher de Paros, incapable de rien laisser échapper, de faire le moindre écart de sa route, lynx^x vraiment formé pour tout pénétrer, tout tirer au cordeau, toujours implacable, content uniquement de soi-même, le seul riche, le seul bien portant, le seul roi, le seul libre, se croyant l'être unique en toute chose, mais ne l'étant qu'à son propre jugement. Pour des amis, il s'en soucie peu; lui-même n'est l'ami de personne, il n'hésite même pas à traiter de haut les dieux & à condamner, à tourner en dérision comme pure folie, tout ce qui se fait en ce monde. Voilà pourtant l'animal qu'on nous donne pour le type du sage accompli. Et je vous le demande, si la chose se décidait au vote, quelle cité voudrait d'un magistrat de cette sorte, [quelle armée d'un tel général? quelle femme d'un mari de cette espèce? quel maître de maison d'un pareil convive? quel esclave d'un maître ainsi conformé? Mais qui ne préférerait le premier venu tiré de la plèbe la plus abjecte qui, étant fou, saurait ou commander ou obéir à des fous, qui fût du goût de ses semblables, c'est-à-dire de la plupart des hommes, doux & honnête envers sa femme, agréable à ses amis, beau convive, commensal accommodant,

enfin ne regardant rien d'humain comme lui devant être étranger ? Mais j'en ai assez de ce misérable sage. Passons donc aux autres avantages de la vie.

Si l'on regardait le genre humain comme d'un observatoire, ainsi que Jupiter le fait, ce dit-on, à combien de calamités trouvera-t-on la vie des hommes exposée & sujette ? Que de misères, que d'ordures dès la naissance ! que de peines dans leur éducation ! que de mauvais traitements attachés à l'enfance ! que de travaux pour la jeunesse ! que de chagrins pour la vieillesse ! quelle dure nécessité dans la mort ! enfin, pendant toute la vie, que de maladies les attaquent & que d'accidents les menacent ! & que d'incommodités pèsent sur eux ! rien qui ne soit mêlé de fiel. Je ne dénombrerai même pas les maux que l'homme cause à l'homme, & qui font la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, les tourments, les embûches, la trahison, les outrages, les procès, les perfidies. Ce serait vouloir compter le fable. Par quels crimes les hommes ont-ils mérité toutes ces disgrâces, quel divin courroux les a fait naître dans cet abîme de misères ? ce n'est pas à moi de vous le dire pour le moment. Mais, pour qui voudra examiner ce problème, certes, les filles milésiennes ne seront pas à blâmer, encore que leur exemple soit bien douloureux.

Mais quels hommes ont avancé leur mort par dégoût de la vie ? N'étaient-ce pas les voisins de la Sagesse ? Pour ne rien dire des Diogène, des Xénocrate, des Caton, des Cassius, des Brutus, ce fameux Chiron, qui pouvait être immortel, de son propre mouvement défira la mort. Vous voyez d'ici quelle serait la durée du genre humain si la Sagesse se propageait ; bientôt on aurait besoin d'une autre argile, d'un autre Prométhée. Mais je viens entretenir les hommes dans l'ignorance, dans l'insouciance, parfois dans l'oubli des maux, d'autres fois dans l'espérance des biens ; je mêle aux voluptés quelque peu de mon miel, & j'allège ainsi leurs misères. Aussi ne se complaisent-ils pas à quitter la vie, même quand la trame des Parques est terminée & que la vie les abandonne ; moins ils ont sujet de rester en ce monde, plus ils s'attachent à la vie ; tant s'en faut que le dégoût de l'existence les atteigne. C'est bien à moi que l'on doit de voir des vieillards âgés comme Nestor^f & qui n'ont même plus apparence humaine, bégayant, radotant, édentés, chenus, chauves, ou, pour les décrire dans le style d'Aristophane, fordides, courbés, rugueux, glabres, la bouche vide, le menton défaillant, & qui pourtant font encore leurs délices de la vie, & qui jouent aux jeunes gens, au point l'un de teindre sa blanche chevelure, l'autre de dissimuler sa calvitie sous une



perruque, cet autre d'ufer de dents prises peut-être à quelque pourceau, ce dernier de mourir d'amour pour une jeune fille & de dépasser les jeunes gens par ses galantes inepties. Et l'on voit ces vieilles caboches, ces vieilles ruines prendre une jouvencelle pour femme, sans dot & destinée à faire le plaisir des autres, & cela si fréquemment qu'on en fait presque un sujet de louanges. Mais voici un spectacle plus divertissant. Remarquez ces vieilles femmes à demi-mortes de décrépitude, tellement cadavéreuses

qu'elles semblent revenir des enfers, & qui pourtant ont toujours à la bouche ces mots : « la lumière est bonne », & qui font encore de vraies chèvres, & qui font les chèvres, comme disent les Grecs, & prennent à gages un Phaon quelconque. Les voyez-vous plâtrer leur visage de fard, ne jamais quitter leur miroir, s'épiler, étaler des mamelles flétries & ridées, & par un glouffement tremblotant solliciter un désir qui languit, & boire à fréquentes reprises, & se mêler aux chœurs des jeunes filles & écrire des lettres d'amour. Tout le monde se moque de ces vieilles qui font très-folles en vérité; mais elles ont leur propre approbation, & plongées dans les délices, tout imprégnées de miel, elles font heureuses par mes bienfaits.

Or, je demande à ceux qui les tournent en risée s'il ne vaut pas mieux être fou & vivre dans les délices que d'aller chercher une poutre pour se pendre. Cependant cette infamie que le vulgaire attache aux amours séniles cause peu de souci à mes Fous qui ne sentent pas ce mal, ou qui, s'ils le sentent, n'en tiennent pas compte. Qu'un rocher tombe sur la tête, voilà ce qui s'appelle un mal; mais la honte, l'infamie, les opprobres, les malédictions, tout cela ne blesse qu'autant qu'on en souffre. Là où il n'y a pas ressentiment, le mal n'existe point. Qu'importe si tout le public vous siffle, pourvu



que vous vous applaudissiez. Et c'est à la Folie que l'on doit ce résultat. Mais je crois entendre se récrier les philosophes : c'est misère, disent-ils, que d'appartenir à la Folie, en proie à l'erreur, à la déception, à l'ignorance; point du tout, c'est être homme. Je ne vois donc pas pourquoi vous traitez mes Fous de misérables! N'êtes-vous pas nés, formés, élevés comme eux? Croyez-moi, c'est le fort commun de l'espèce.

Il n'y a rien de misérable quand on reste dans son état naturel, à moins que vous ne

vouliez plaindre l'homme de ne pouvoir voler comme les oiseaux, marcher à quatre pattes avec les autres animaux, être orné de cornes comme les taureaux. Aussi bien déclarerez-vous malheureux un beau cheval parce qu'il n'aura pas appris la grammaire & ne mangera point de gâteaux, malheureux un taureau parce qu'il est impropre à la palestre. Ainsi, comme un cheval ignorant de la grammaire n'est pas malheureux, de même le fou n'est point malheureux non plus, vu que la Folie lui est naturelle. Mais ces disputeurs me poursuivent. L'homme, disent-ils, a le privilège de connaître les sciences & les arts, & il s'en fert pour suppléer par son esprit au défaut de la nature. Comme s'il était vraisemblable que la nature qui a veillé avec tant de sollicitude sur le moindre moucheron, sur les herbes & sur les fleurs, se soit endormie pour l'homme seul, comme s'il avait besoin de ces arts que Theut, mauvais génie du genre humain, inventa pour sa plus grande perte; arts qui sont bien loin de contribuer à sa félicité, car ils lui sont vraiment nuisibles, & c'est le seul bénéfice de leur invention, comme le dit à ce sujet dans Platon ce roi si sagace.

Les arts sont entrés dans le monde avec les autres fléaux de la vie humaine, trouvés par ces auteurs d'où proviennent tous les maux : je veux dire les démons qui ont tiré leur nom de

la science même. A l'abri de tout cela, dans l'âge d'or, vivait une race simple qui ne connaissait pas les arts & que guidait le seul instinct de la nature. En effet, qu'était-il besoin de grammaire, quand tous avaient la même langue, & qu'on ne parlait que pour se faire comprendre ? Quel besoin de la dialectique quand il n'y avait aucune dispute entre gens qui s'entendaient ? Quel besoin de la rhétorique, quand personne ne cherchait d'affaire aux autres ? A quoi bon la science des lois quand les mauvaises mœurs étaient inconnues, qui sans aucun doute ont donné naissance aux bonnes lois ? D'ailleurs, ces mortels primitifs étaient trop religieux pour vouloir scruter avec une curiosité sacrilège les arcanes de la nature, la mesure des astres, leurs mouvements, leurs effets, les causes mystérieuses des choses ; ils croyaient qu'il n'était pas permis à l'homme de vouloir dépasser sa condition par la science. Quant à la démence de rechercher ce qui est au delà du Ciel, elle ne leur venait même pas à l'esprit.

Cependant l'innocence de l'âge d'or déclinant peu à peu, d'abord de mauvais génies inventèrent les arts, mais encore en petit nombre & admis par peu de gens. Mille autres furent plus tard trouvés par la superstition des Chaldéens & par l'oisive légèreté des Grecs, véritables supplices pour les esprits, à tel point qu'une



feule grammaire fuffit abondamment pour l'éternel tourment d'une vie entière. Pourtant, parmi tous ces objets d'étude, les plus appréciés font ceux qui fe rapprochent le plus du fens commun, c'est-à-dire de la Folie. Les théologiens crient famine, les phyficiens meurent de froid, les afirologues font tournés en dérifion, on méprife les dialecticiens. Exceptons le médecin qui, à lui feul, en fait autant que les autres. Et encore dans cette profefion, plus un homme eft ignorant, hardi, téméraire, plus il eft eftimé

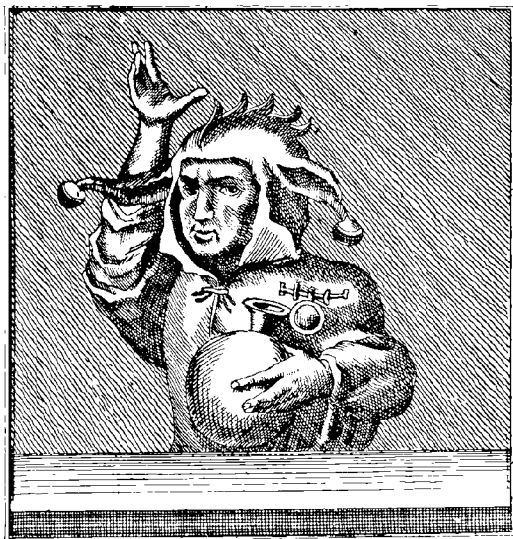
des grands au beau collier. Cependant qu'est-ce que la médecine, surtout comme on l'exerce aujourd'hui, sinon une dépendance de la flatterie, non moins assurément que la rhétorique.

Après les médecins viennent les légistes, & je ne fais s'ils ne devraient pas marcher en premier : car sans avoir à me prononcer moi-même, leur profession est moquée de tous les philosophes comme si c'était la science des ânes. Et pourtant ce sont ces ânes dont l'arbitrage décide les plus grandes & les plus petites affaires. Ce sont eux qui accroissent les propriétés territoriales, tandis que le théologien, ayant retourné la divinité dans tous les sens, est réduit à manger des lupins & à faire aux punaises & à la vermine une guerre assidue.

Bienheureux donc les arts qui ont plus de rapport avec la Folie ! Heureux encore plus ceux qui ont jugé à propos de s'abstenir de tout commerce avec les sciences & de suivre uniquement pour guide la nature qui n'est défectueuse en rien, à moins que nous ne voulions franchir l'enceinte de la destinée humaine. La nature hait le fard, & tout ce qu'elle produit sans artifice vient le plus heureusement. Ne voyez-vous pas, que parmi toutes les espèces d'animaux, celles-là sont les plus heureuses qui vivent sans être soumises à aucune discipline, sans avoir d'autre maître que la nature ? Qu'y a-t-il de plus

heureux ou de plus admirable que les abeilles ? Elles ne possèdent même pas tous les sens du corps. L'architecture a-t-elle rien trouvé d'analogue à leur art de construire ? Et quel philosophe a jamais établi une république aussi bien ordonnée ? Le cheval, au contraire, participant des sens de l'homme & vivant dans sa société, le cheval prend aussi sa part des misères humaines. En effet, sensible à la honte d'être vaincu dans une bataille, il bat des flancs & cherche le triomphe ; il est frappé & avec son cavalier mord la poussière. Je ne rappellerai pas les mors les plus raides, les éperons pointus, la prison de l'écurie, les fouets, les bâtons, les liens, le cavalier, en un mot toute cette tragédie de la servitude à laquelle il s'est spontanément soumis, voulant imiter les grands personnages & se venger plus sûrement de son ennemi. [★] Combien préférable l'existence des mouches & des petits oiseaux qui vivent facilement d'après l'instinct de la nature, autant que le permettent les embûches des hommes. Si jamais enfermés en cage les oiseaux s'habituent au langage humain, on ne saurait croire combien ils perdent de leurs dons matériels : tellement ce qui provient de la nature est supérieur de toute façon à ce que l'art est venu farder.

Ainsi je ne louerai jamais assez ce Pythagore [★] métamorphosé en coq : à lui seul il avait été



toutes choses, philosophe, homme, femme, roi, simple particulier, poisson, cheval, grenouille, je crois même éponge, & pourtant il déclara l'homme le plus malheureux des animaux; sans doute parce que tous les autres êtres se contentaient de leurs limites naturelles, tandis que l'homme seul essayait de franchir les bornes de sa condition. D'ailleurs, entre les hommes il préférerait de beaucoup les simples aux doctes & aux grands. Et ce fameux Gryllus ne fut-il pas plus sage qu'Ulysse fertile en ruses quand il

aima mieux grogner dans une auge que de retourner avec son chef s'exposer à tant de misères ? Homère me paraît dans le même esprit : en effet, cet inventeur des fables qui appelle tous les hommes misérables ou malheureux, souvent désigne du terme d'infortuné son Ulysse dont il a fait le modèle du Sage ! Jamais il ne nomme ainsi Pâris ou bien Ajax, ou même Achille. Et pourquoi ? C'est que ce subtil artisan de ruses ne faisait rien sans le conseil de Pallas, & qu'il était trop sage, trop éloigné de l'inspiration de la nature ?

Ainsi parmi les mortels, les plus loin du bonheur sont ceux qui s'adonnent à la sagesse, doublement Fous, d'abord parce qu'ils sont hommes & qu'ils oublient pourtant leur condition, en imitant la vie des dieux, & qu'à l'exemple des géants ils font la guerre à la nature avec les machines de la Science. Aussi les moins misérables, à mon avis, sont bien ceux qui se rapprochent le plus de l'intelligence des bêtes & de leur folie, & qui ne font rien au delà de l'homme. Faisons-en l'expérience non avec le raisonnement des stoïciens^x, mais à l'aide d'un exemple quelconque. Par les dieux immortels ! est-il rien de plus heureux que ces hommes ordinairement appelés fous, infensés, fats, insipides, beaux furnoms à mon avis ? Je dirai une chose, à première vue ridicule & absurde, mais cependant

vraie entre toutes ; d'abord les Fous sont exempts de la crainte de la mort , ce qui n'est point un mal médiocre, ils sont exempts aussi des tortures de la conscience; ils ne sont pas effrayés par les contes de revenants; ils ne redoutent point les spectres & les lémures; ils ne sont point tourmentés par la crainte des maux imminents; ils ne sont point tenus en suspens par l'espérance des biens futurs. En somme, ils ne sont pas déchirés par les mille soucis auxquels cette vie est en proie. Ils ne connaissent ni la honte, ni la crainte, ni l'intrigue, ni l'envie, ni l'amour. Enfin, ils se rapprochent encore plus de la stupidité des brutes, ils ne péchent même pas, d'après l'autorité des théologiens. Je voudrais te voir peser, ô sage insensé, tous les soucis qui nuit & jour déchirent ton esprit; mets en un seul tas tous les désagrémens de ta vie, & alors seulement tu comprendras à combien de maux j'ai soustrait ma clientèle. Ajoute que les Fous non-seulement sont toujours à se réjouir, à jouer, à chanter, à rire; de quelque côté qu'ils se tournent, ils apportent avec eux la volupté, le badinage, le jeu, le rire, comme si l'indulgence des dieux leur avait donné la mission d'égayer la tristesse de la vie humaine. Il en résulte que, si les hommes ont les uns pour les autres des sentimens bien divers, quand il s'agit des Fous, ils les reconnaissent tous également pour leur

appartenir, ils les recherchent, ils les cultivent, ils les embrassent, ils les secourent en cas d'accident; bref, ils leur permettent de tout dire, de tout faire. Personne ne cherche à leur nuire, si bien que les bêtes fauves elles-mêmes s'abstiennent de leur porter atteinte, comme par un sentiment naturel de l'innocence. Ils sont en effet sacrés aux dieux, à moi surtout, & c'est bien pour cela qu'on leur rend un légitime honneur.

Ne voyez-vous pas mes Fous être chers aux plus grands rois, de telle façon que certains princes ne peuvent sans eux ni prendre leurs repas, ni marcher, ni même vivre une heure? Ils ne sont pas longtemps à préférer leurs foififant infipides à ces Sages moroses auxquels ils accordent pourtant une part de leurs faveurs. D'où cette préférence? la chose ne me paraît ni obscure, ni étonnante: ces Sages, en effet, ne présentent rien que de triste aux regards des princes, &, forts de leur doctrine, ils ne craignent pas d'égratigner ces tendres oreilles des grands avec une vérité mordante; les Fous, au contraire, donnent aux rois les seules choses qu'ils désirent, les jeux, les ris, les faillies, les transports d'hilarité. Notez, en passant, ce privilège des bouffons, privilège qui n'est pas à dédaigner, d'être les seuls à user de franchise & à pouvoir dire le vrai. Or, quoi de plus esti-



mable que le vrai ? Bien qu'un proverbe d'Alcibiade, dans Platon, attribue la vérité au vin, cependant toute cette gloire m'est due particulièrement, même au témoignage d'Euripide, dont il nous reste ce célèbre dicton : « Ce fou dit des choses folles ! » Tout ce que le Fou peut avoir dans le cœur, il l'exprime sur le visage & il le découvre par ses paroles. Mais les Sages ont deux langues, au sentiment du même Euripide : l'une dit le vrai, l'autre ne dit que les choses qu'ils jugent convenables & opportunes. C'est

leur office de tourner le noir en blanc, & avec la même bouche de souffler le chaud & le froid, & d'avoir une pensée dans le cœur, une autre sur les lèvres.

Aussi bien, au sein d'un si grand bonheur, que ces princes me paraissent malheureux ! Ils ne savent d'où entendre la vérité ; ils sont forcés d'avoir des flatteurs pour amis. Mais me dirait-on, les oreilles princières abhorrent la vérité, & c'est pour cette cause qu'ils fuient les sages, dans la crainte de trouver un homme trop indépendant qui leur dise le vrai plutôt que l'agréable. Les choses sont pourtant ainsi : la vérité est odieuse aux rois. Mais aussi c'est bien l'habitude & l'honneur de mes Fous de faire entendre aux princes non-seulement la vérité, mais les paroles les plus offensantes, au grand plaisir de ces derniers. Si bien que les mêmes paroles, qui, partant de la bouche d'un philosophe, seraient un crime capital, venant d'un bouffon engendrent un incroyable plaisir. C'est que la vérité a le don de charmer, quand il ne s'y mêle rien qui blesse. Mais ce don n'est accordé par les dieux qu'aux seuls Fous. C'est pour les mêmes causes que les femmes se plaignent particulièrement avec cette espèce d'hommes, vu qu'ils sont de nature très-enclins aux bagatelles & au plaisir aimable. Aussi tout ce qu'elles font avec de pareilles gens, fût-ce même un peu trop



féricieux, elles l'interprètent comme passe-temps, comme badinage; car ce sexe est fort ingénieux, surtout pour couvrir ses petites escapades.

Ainsi, pour revenir au bonheur des Fous, c'est avec beaucoup d'agrément qu'ils passent leur vie, sans crainte de la mort, sans même la sentir; ils vont d'ici tout droit aux champs Elysiens pour y divertir par leurs gentilleses le loisir des âmes pieuses. Et maintenant comparons la destinée de n'importe quel sage avec le sort de ce bouffon. Imaginez un modèle de

fageffe à lui oppofer, un homme qui a paffé dans l'étude approfondie toute fon enfance, toute fon adolefcence, & qui a perdu la meilleure partie de fon existence dans les veilles, les foucis, les labeurs, & qui, dans tout le refte de fa vie, n'a pas même goûté à la coupe de la volupté, toujours économe, pauvre, trifte, farouche, inique & dur pour lui-même, fâcheux & odieux aux autres, accablé de pâleur, de maigreur, d'infirmités, de chaffies, vieux & chauve bien avant le temps, & mort avant d'avoir quitté la vie. En effet, qu'importe l'époque de la mort pour cet homme qui n'a jamais vécu? Vous avez là un beau type du Sage.

Mais voici les grenouilles du portique toutes à glapir après moi. Rien de plus malheureux que la fureur, fi on les écoutait. Une infigne folie ferait voisine de la fureur ou la fureur elle-même. Qu'est-ce en effet d'être furieux finon d'avoir l'efprit de travers? Mais ce font ces floïciens qui mettent tout de travers. Détruifons leur fyllogifme avec l'aide des Mufes. Socrate nous apprend, par l'intermédiaire de Platon, qu'on diftinguait autrefois deux Vénus & deux Cupidons; de même il convenait à ces dialecticiens de diftinguer la fureur de la fureur s'ils voulaient paffer eux-mêmes pour des gens fenfés. En effet, toute fureur n'est pas malheureufe; autrement Horace n'aurait pas dit :

« Quelle est cette aimable fureur qui se joue de moi ? » Platon n'eût pas compté parmi les premiers biens de la vie la fureur des poètes, des devins & des amants, & la Sibylle n'eût pas qualifié de furieux les travaux d'Énée. C'est qu'il y a deux genres de fureur : l'une qui vient des enfers & que nous envoient les terribles vengereffes, toutes les fois que déchaînant leurs serpents, elles lancent dans le cœur de l'homme ou l'ardeur guerrière, ou la soif infatiable de l'or, ou une passion déshonorante & coupable, ou le parricide, ou l'inceste, ou le sacrilège, ou toute autre peste du même genre, ou qu'avec leurs torches elles poursuivent l'esprit criminel & tourmenté par le remords.

Mais il est une toute autre fureur qui vient de moi, & que les hommes devraient avant tout fouhaïter. Elle se produit toutes les fois qu'une douce erreur de l'esprit nous délivre de soins anxieux & nous enchante de nombreuses voluptés. Aussi bien dans une de ses lettres à Atticus, Cicéron invoqua cette erreur de l'esprit comme le grand bienfait des dieux qui le pourrait rendre insensible à tous ses maux. Il ne pensait pas autrement, cet Argien⁴ qui poussait si loin cette aimable fureur que tous les jours il allait au théâtre, où il s'asseyait tout seul, riant, applaudissant, donnant les signes de la joie, croyant qu'on y jouait d'étonnantes tragédies

quand on n'y jouait rien du tout, & d'ailleurs dans tous les autres offices de la vie, honnête homme à la façon commune, bon ami, mari complaisant, maître indulgent pour ses esclaves, incapable de s'emporter pour un cachet rompu mal à propos. Ses parents, à force de drogues; le guérèrent de sa maladie; revenu au bon sens, il apostrophe ses amis de cette manière : « Qu'avez-vous fait ? vous m'avez tué, vous ne m'avez pas sauvé certes en m'enlevant cette voluptueuse illusion, en m'arrachant de force la délicieuse erreur de mon imagination ! » Et cet homme avait cent fois raison. Les vrais Fous, les gens à qui l'ellébore faisait le plus besoin, c'était bien ceux qui chassaient à grand renfort de potions une si heureuse, une si agréable fureur.

D'ailleurs, il est un point que je n'ai pas encore résolu : Doit-on gratifier du nom de folie toute espèce d'erreur des sens ou de l'intelligence ? Si quelqu'un ayant mauvaise vue prend un mulet pour un âne, si quelqu'un admire des vers mal faits comme une œuvre savante, il nous paraîtra vraiment fou. Si, de même, un homme est victime d'une erreur non plus des sens mais de l'intelligence, erreur continuelle & contraire à toutes les idées reçues, il paraîtra petit-cousin de la Folie : tel celui qui, en entendant un âne braire, s'imaginerait ouïr d'admirables symphonistes, ou bien un pauvre

de basse extraction qui se croirait Crépus, roi de Lydie. Mais pour ce genre de folie, si d'ordinaire il tend à la volupté, il ne cause pas un médiocre agrément à ceux qui y sont sujets, à ceux aussi qui en sont témoins, & pourtant leur folie n'est pas la même. En effet, cette sorte de délire est bien plus répandue que le vulgaire ne l'estime. Le Fou se moque du Fou; ils s'administrent un divertissement réciproque, & même il n'est pas rare de voir le plus fou des deux rire le plus franchement. Il n'en est que plus heureux, étant plus insensé, pourvu qu'il s'attache au genre de folie qui nous est propre, genre si vaste d'ailleurs que je ne fais pas si dans toute l'espèce humaine on peut trouver un homme sage à toute heure & fur qui la folie n'ait quelque prise.

Où est la nuance? Celui qui, voyant une citrouille, s'imagine voir une femme, est traité de fou, parce que cette erreur n'est pas fréquente. Mais celui qui, partageant sa femme avec le genre humain, se figure être l'époux d'une triple Pénélope, & s'applaudit de son fort, heureux de son illusion, alors personne ne l'appelle fou, sans doute parce que cette illusion n'est pas rare chez les maris. Il faut mettre dans la même catégorie ceux qui méprisent tout en dehors de la chasse & disent ressentir une incroyable volupté quand ils entendent le son

affreux des cors ou les jappements des chiens. Même quand ils sentent l'odeur des excréments de ces bêtes, ils croient flairer de la cinnamome. Et quelles délices pour eux quand ils assistent à la curée des fauves ! On laisse à la canaille les bœufs & les moutons à déchirer ; les bêtes sauvages à dépecer font morceaux de nobles. Voyez ce chasseur qui, tête nue, genoux en terre, prend un glaive destiné pour cet office, & avec des gestes déterminés, dans un ordre prescrit, tranche des membres désignés comme s'il s'agissait d'un rite. Ainsi que pour une cérémonie nouvelle & sacrée, la troupe silencieuse & attentive l'entoure en l'admirant, & pourtant elle a vu plus de mille fois ce spectacle. Celui qui a la bonne fortune de goûter à cette proie s'en tient honoré comme d'un quartier de noblesse. Aussi tous ces chasseurs, bien qu'ils tirent pour tout avantage de cette poursuite assidue des bêtes fauves, de devenir fauves eux-mêmes, se figurent mener une vie royale.

Je leur assimilerais volontiers ces bâtisseurs enragés qui sans cesse passent du rond au carré ou du carré au rond. Aucune trêve, aucune limite à leur manie, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à la dernière détresse & qu'il ne leur reste plus ni toit pour les loger ni pain pour les nourrir. Qu'ont-ils donc gagné ? sinon d'avoir passé quelques années dans les plus vives délices.



J'en rapprocherais volontiers ces alchimistes qui, toujours pleins de nouveaux secrets, ne visent qu'à confondre & mêler les espèces, & font comme à l'affût, & sur terre & sur mer, d'une quintessence chimérique. L'espoir emmiellé les capte si doucement que rien ne les rebute, travaux, dépenses, merveilleuses inventions, pour aboutir à se tromper, à se créer une aimable imposture, jusqu'au moment où, tout étant consumé, ils n'ont plus même de quoi se dresser un petit fourneau. Ils ne cessent pas pourtant de songer leurs songes flatteurs & d'exciter les autres à la poursuite des mêmes félicités. Ont-ils perdu toute espérance, il leur reste cette pensée consolatrice qu'avoir rêvé le grand est déjà une satisfaction. Ce qu'ils accusent, c'est la brièveté de la vie comme insuffisante pour la grandeur de leur entreprise.

Venons aux joueurs de profession : j'hésite quelque peu à les faire entrer dans ma confrérie. Mais pourtant le spectacle qu'ils donnent est plein de déraison & de folie, toutes les fois que nous les voyons tellement attachés à leur jeu qu'à peine ont-ils entendu le bruit des dés, ils sentent leur cœur bondir & palpiter. Ensuite, comme dans l'espérance continue de gagner ils perdent tous leurs biens, ainsi qu'en un naufrage où leur vaisseau vient se briser sur l'écueil du jeu, écueil plus formidable que Malée, & que



de ce naufrage ils se font échappés à peine & tout nus encore, ils aiment mieux frauder avec qui que ce soit qu'avec leur gagnant, pour ne pas passer pour des gens sans foi.

Et que dirai-je de ces vieillards qui presque aveugles jouent encore avec des lunettes? qu'une bonne goutte leur brise les doigts, ils loueront un remplaçant jetant pour eux les dés sur la tour. Charmant exercice, si ce n'est qu'un tel jeu a coutume de dégénérer en rage, & par là relève des Furies & non de ma dépendance.

Je ramènerais à la même farine tous ceux qui se plaisent aux inventions fabuleuses, aux prodigieux mensonges, soit pour les ouïr, soit pour les raconter, & qui ne se rassasient jamais de pareilles faussetés, telles que spectres, lémures, larves, enfers, & autres visions du même genre; plus toutes ces choses sont éloignées de la vérité, plus ils y croient avec complaisance, & en flattant leurs propres oreilles comme d'un doux chatouillement. Cependant toutes ces balivernes ne servent pas seulement à distraire leurs ennuis, elles tendent à des profits très-matériels, surtout avec l'aide & des sacrificateurs & des sermonnaires.

Autres superstitieux encore ceux qui se mettent en tête telle croyance insensée mais qui les enchante! Si par exemple ils ont pu voir une image peinte ou une statue de bois de leur saint Christophe, assez semblable à Polyphème, ils comptent bien ne point périr ce jour-là : le soldat qui invoque sainte Barbé^x avec des paroles rituelles doit revenir sain & sauf de la guerre; supplie-t-on Erasme^x de la même façon, à des jours fixes, avec des prières déterminées, on s'imagine devenir riche à courte échéance. Ils ont trouvé dans saint Georges^x un Hércule, un autre Hippolyte. Voyez-les adorer, ou peu s'en faut, le cheval du saint pieusement orné de colliers & de boutons, s'acquérir auprès de lui sans



cessé de nouveaux mérites par de petits présents, jurer par son casque, ce qui pour eux est un serment souverain. Passerai-je sous silence ces gens qui se contentent avec des fausses rémissions de leurs crimes & mesurent comme à la clepsydre les espaces du Purgatoire, la durée en siècles, en années, en mois, en jours, en heures, comme sur une table de géométrie, sans laisser aucune erreur de calcul ? Omettrai-je ceux qui, s'appuyant sur des petites marques de dévotion, des formules de prières, qu'un pieux imposteur

a inventées comme des pratiques de magie, soit par extravagance, soit par représentation, se promettent tout en ce monde, richesses, honneurs, plaisirs, satisfactions sensuelles, bonne & constante santé, longue vie, verte vieillesse, enfin séjour céleste auprès du Christ? Encore ne veulent-ils obtenir ce séjour que le plus tard possible, c'est-à-dire quand les délices de cette vie à leur grand regret & malgré leur acharnée résistance les auront quittés; car c'est alors seulement qu'ils veulent voir arriver les délices du Ciel.

Ainsi, grâce à ces indulgences, un trafiquant, un soldat, un juge n'ont qu'à jeter un denier, pris sur tant de rapines, & ils s'imagineront avoir purgé le marais de Lerné de leur vie, & ils croiront que tant de parjures, de débauches, d'ivrogneries, de rixes, de meurtres, d'impostures, de perfidies, de trahisons peuvent être rachetés, comme dans une stipulation, & tellement rachetés qu'il leur est permis de recommencer une nouvelle période de crimes. Qu'y a-t-il de plus fou, par suite de plus fortuné, que ces dévots qui se figurent, en répétant tous les jours sept versets des Psaumes, s'affurer la suprême béatitude? Et pourtant ces versets magiques, c'est un démon qui les a inventés, démon spirituel, mais plus présomptueux que fin; car il les indiqua, dit-on, à saint Bernard,



dans lequel il trouva son maître. Ce sont bien de grandes folies, de si grandes, que j'en rougis presque, & pourtant elles ont l'approbation, non pas seulement du vulgaire, mais des professeurs en religion.

Puisque nous en sommes sur ce point, chaque région n'invoque-t-elle pas son patron, son saint particulier? à chacun des bienheureux on attribue des fonctions spéciales : l'un guérit du mal de dents, l'autre assiste les femmes en couches, cet autre fait recouvrer ce qu'on a volé,

tel autre fauve du naufrage ou protège les troupeaux. De même pour tout le reste, car l'énumération en ferait trop longue. Il y a des saints dont le crédit a plus de valeur, principalement la Vierge, mère de Dieu, à qui le vulgaire attribue plus de puissance qu'à son Fils. Or, ce que demandent ces hommes aux saints, n'est-il pas aussi du ressort de la Folie ? Songez-y, parmi tant d'ex-voto dont vous voyez remplis les murs des temples & leur voûte même, a-t-on jamais vu un témoignage d'une guérison de la folie, de la métamorphose d'un insensé en sage ? L'un s'est échappé à la nage ; l'autre a survécu à la rage d'un ennemi ; tel autre, au milieu du combat, dans le fort de la mêlée, a pu s'enfuir avec autant de bonheur que de courage. Celui-ci, mis en croix, a été détaché de la potence par la faveur d'un saint ami des larrons, & a pu recommencer à soulager les gens trop surchargés de richesses. Celui-là s'est évadé après avoir rompu sa prison. Un autre, au grand courroux du médecin, est revenu de sa fièvre. L'un a trouvé dans le poison un remède & non la mort, au vif déplaisir de sa femme, qui voit sa peine & ses frais perdus ; l'autre, malgré sa voiture versée, a ramené ses chevaux sans atteinte ; celui-ci, écrasé sous des ruines, a survécu à un tel accident ; celui-là enfin, pris sur le fait par un mari, a pu s'en tirer.



Personne, vous le comprenez, ne fait d'actions de grâces pour la délivrance de la folie. Il est si doux d'être fou, que les mortels éloignent de leurs vœux toutes les autres conditions plutôt que la folie même; mais, vais-je m'aventurer sur cette mer de superstition? Non! quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer, je ne saurais dérouler toutes les espèces de la fottife, dénombrer tous les noms de la Folie: tant le christianisme est altéré par ces extravagances; néanmoins le clergé n'a pas

honte de les admettre & de les entretenir, n'ignorant pas combien les gains en sont accrus.

Cependant, si quelque sage odieux se levait & se mettait à dire : « Vous ferez une bonne fin à condition que vous commencerez par bien vivre. Vous racheterez vos péchés en ajoutant à votre pièce de monnaie la haine sincère de vos fautes, les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes &, en un mot, la conversion. Vous n'obtiendrez les faveurs de tel ou tel saint qu'en imitant sa vie. » Si ce moraliste faisait entendre un semblable langage, voyez de quel état heureux il tirerait les mortels, pour les ramener au trouble & au chagrin !

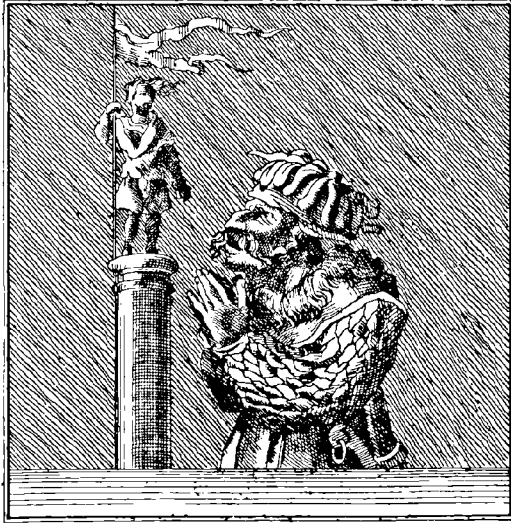
Je réclame pour la confrérie des fous ceux qui, de leur vivant, se ménagent une pompe funèbre, qui même y mettent tant de minutie qu'ils en inscrivent nominativement toutes les torches, tous les gens en noir, tous les chantres, tous les acteurs gagés du deuil qu'ils veulent à leurs funérailles, comme s'ils devaient avoir quelque satisfaction personnelle de ce spectacle, ou, après leur mort, rougir de ce qui pourrait manquer en magnificence à leur enfouissement ; ils y donnent autant de soins que s'ils avaient en qualité d'édiles à disposer des jeux publics ou un banquet. Malgré mon désir de me hâter, je ne puis cependant passer sous silence ces gens qui, ne différant en rien



du plus vil artisan, se flattent prodigieusement d'un vain titre de noblesse. L'un rapporte sa race à Enée, l'autre à Brutus, cet autre à Arthur. De toutes parts, ils montrent des images d'ancêtres peintes & sculptées. Ils comptent leurs aïeux & leurs bifaïeux, & ils rappellent des noms antiques, lorsqu'eux-mêmes ne diffèrent pas beaucoup d'une statue muette, presque inférieurs à ces images qu'ils étalent. Et pourtant, au gré de ce doux amour-propre (*Philautia*), ils mènent une vie heureuse, & les

fous ne manquent pas qui regardent ces animaux comme des dieux. Mais que parlerai-je de telle ou telle espèce d'insensés, quand partout cette Philautia propage le bonheur ? quand celui-ci, plus hideux qu'un finge, se fait à lui-même l'effet d'un Nirée ; quand cet autre, pouvant à peine tracer trois lignes avec un compas, s'imagine être un Euclide ? C'est toujours l'histoire de l'âne près de la lyre. Et voyez cet autre, il chante aussi mal que le coq & se croit pourtant un nouvel Hermogène. Mais il existe un genre beaucoup plus doux de fureur dont quelques-uns sont atteints ; il consiste à s'attribuer, comme de son propre domaine, les qualités des gens qui vous entourent. Tel, dans Sénèque, ce riche deux fois heureux qui, pour raconter une histoire quelconque, avait sous la main des esclaves chargés de lui indiquer les noms ; qui était prêt à en venir au pugilat, homme d'ailleurs tellement faible, qu'il avait à peine le souffle & se reposait sur la force des serviteurs qui remplissaient sa maison.

Faut-il ici rappeler les adeptes des arts ? ce sont les privilégiés de Philautia, à tel point que tu les verras disposés à céder sur leur patrimoine plutôt que sur leur esprit. Les comédiens surtout, les chanteurs, les orateurs, les poètes, plus ils sont malhabiles, plus ils se figurent exceller dans leur art, plus ils se vantent, plus ils



s'enflent. Et ils trouvent leurs complaisants : plus un homme est inepte, plus il a d'admirateurs ; pas de sottise qui n'ait beaucoup d'adhérents ; car la plus grande partie des hommes est vouée à la Folie. Ainsi les plus incapables sont les plus contents d'eux-mêmes & les plus admirés ; qui donc préférera le vrai mérite, lequel coûte cher puisqu'il rend fâcheux & timide & qu'il ne plaît qu'à un petit nombre d'hommes ?

La nature, je le vois bien, a comme implanté la Philautia chez tous les hommes, tous les

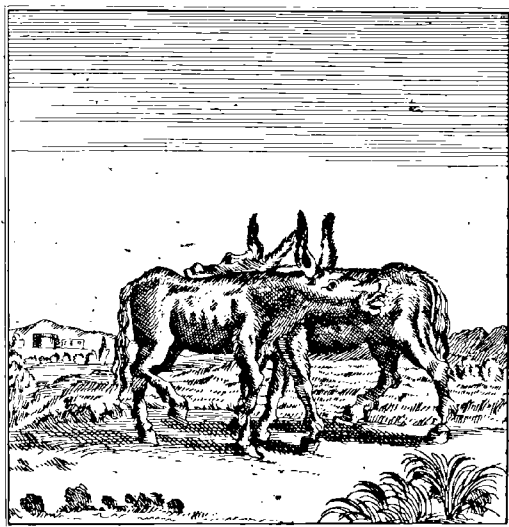
peuples, dans toutes les cités. Il en résulte que les Anglais recherchent par-dessus tout la beauté, la musique, la bonne chère; les Écossais la noblesse, la parenté royale & les arguties dialectiques; que les Français s'attribuent la civilité; les Parisiens, presque au détriment du reste, la science théologique; que les Italiens revendiquent la gloire des lettres & de l'éloquence, & que tous se payent de ce mot qu'ils font les seuls mortels à ne pas être barbares. En ce genre de satisfaction, les Romains sont les plus avancés, qui continuent avec béatitude le fong de l'ancienne Rome. Les Vénitiens s'enchantent de l'opinion qu'ils ont de leur noblesse. Les Grecs, à qui la civilisation doit son origine, se réclament des héros, leurs ancêtres. Les Turcs, ce ramas de barbares, prétendent bien à la vraie religion, & se raillent des chrétiens superstitieux. C'est avec de plus grandes délices que les Juifs s'obstinent à attendre leur Messie & tiennent avec acharnement à leur Moïse aujourd'hui même. Les Espagnols ne concèdent à personne la gloire des armes; les Germains se font honneur de leur stature & de leur science magique. Et pour m'arrêter là, vous voyez suffisamment combien la Philautia fait naître de délices chez tous les mortels.

La Complaisance (*affentatio*) est sa bonne sœur. En effet, avec Philautia, on se flatte soi-



même. Flattez un autre, & voici Kolakia qui vient à la rescouffe. Mais, dira-t-on, la Flatterie est décriée ? soit, chez ceux qui tiennent aux mots plutôt qu'aux choses. Ils imaginent que la Flatterie & la bonne foi ne peuvent exister ensemble ! or il en est tout autrement, & l'exemple des brutes suffit à le prouver. Quoi de plus flatteur que le chien ? & en même temps de plus fidèle ? quoi de plus caressant que l'écureuil apprivoisé ? en est-il moins ami de l'homme ? A moins que vous ne vouliez rapporter davantage

à la nature humaine les lions farouches, les tigres cruels, les furieux léopards. Je fais bien qu'il est une mauvaise Flatterie par laquelle les perfides, les moqueurs attirent des malheureux à leur ruine. Mais ce n'est pas ma Flatterie à moi; la mienne dérive d'un esprit bienveillant & candide; elle est bien plus voisine de la vertu que cette âpreté qu'on lui oppose, cette humeur morose & fâcheuse, hostile à l'harmonie. Ma Flatterie relève les découragés, égale les mélancoliques, stimule les paresseux, réveille les stupides, soulage les malades, adoucit les farouches, rapproche les amoureux & les retient unis. Ma Flatterie attire les enfants à l'étude des lettres, met l'hilarité chez les vieillards, instruit & enseigne les princes sous les couleurs de la louange & sans les offenser. En somme, elle rend chacun plus satisfait, plus content de lui-même, ce qui est une partie & la principale du vrai bonheur; qu'y a-t-il en effet de plus officieux que de voir les mulets se gratter mutuellement? Je ne voudrais pas dire que c'est là que réside la plus grande part de cette fameuse éloquence, & de la médecine, & de la poésie, que c'est enfin le miel & le condiment de toute la vie humaine. Mais il est malheureux d'être trompé, dira-t-on. Il est encore plus malheureux de n'être pas trompé. Ceux-là sont insensés qui mettent le bonheur de l'homme



dans les choses mêmes, tandis que ce bonheur réside dans l'opinion, car il y a une telle obscurité, une telle variété dans les choses humaines, qu'on ne peut rien savoir clairement, comme il a été fort bien dit par les gens de l'Académie, mes mignons, & certes les moins hautains des philosophes. S'il y a des choses qu'on parvienne à savoir, quel trouble dans la douceur de la vie ! Enfin, l'homme a été ainsi formé qu'il se plaît au mensonge beaucoup plus qu'à la vérité. Si l'on en voulait avoir une expérience sensible,

incontestable, allez à l'église, au sermon; le sermon est-il sérieux, tous de dormir, de bailler, d'avoir la nausée. Supposez que le crieur, pardon, je voulais dire le déclamateur, commence quelque conte de vieille femme, comme il arrive souvent; tous les auditeurs se réveillent, se relèvent, ont la bouche béante; de même s'il s'agit de quelque saint fabuleux & poétique, comme saint Georges, saint Christophe, sainte Barbe, vous trouverez une bien autre dévotion que pour fêter saint Pierre, saint Paul ou même le Christ. Mais il ne s'agit pas de cela. Dites-vous que ce bonheur imaginaire est à bon marché.

Que de peine il faut se donner pour obtenir les choses, même les moindres, telles que la grammaire, tandis qu'on prend sans effort l'opinion qui a autant & plus de relation avec le bonheur. En effet, supposez qu'un homme se nourrisse de salaisons pourries dont tout autre ne pourra supporter l'odeur, & qu'il y trouve le goût de l'ambroisie, quelle différence entre son repas & celui des Olympiens? Que cet autre ait pour femme un franc laideron qui lui paraisse une autre Vénus, n'est-ce pas comme s'il avait épousé une beauté? que cet autre possède une toile barbouillée & sale: s'il la contemple, s'il l'admire, s'il est persuadé tenir en sa possession une peinture d'Apelle ou de



Zeuxis, ne fera-t-il pas plus heureux que celui qui aura acheté gros le travail de ces grands artistes, destiné peut-être à goûter moins de plaisir dans ce spectacle.

J'ai connu un individu qui portait mon nom, lequel à sa nouvelle épouse fit présent de perles fausses, lui faisant accroire, comme il était badin & difert, que non-seulement ces perles étaient vraies & naturelles, mais encore d'un prix rare & inestimable. Je vous le demande, quelle différence y avait-il pour la jeune femme

quand elle avait autant de plaisir à repaître ses yeux & son esprit de ces morceaux de verre, quand elle conservait précieusement ces riens comme un véritable trésor? Le mari cependant évitait les frais & jouissait de l'erreur de son épouse qu'il s'était attachée aussi bien que par un présent très-coûteux. Prenons pour exemple les hôtes de la caverne de Platon : ils admirent les ombres & les simulacres, sans rien demander de plus; ils n'en font pas moins contents : en quoi diffèrent-ils du philosophe qui, en dehors de la caverne, voit la vérité? Prenez le Mycille^x de Lucien; s'il lui eût été permis de prolonger son rêve opulent, son rêve doré, aurait-il pu souhaiter une félicité plus parfaite? Pas de différence donc entre les Fous & les Sages, ou, s'il en existe une, elle est à l'avantage des Fous, d'abord parce que leur bonheur leur coûte très-peu, ne résidant qu'en la persuasion; ensuite parce qu'ils en jouissent avec beaucoup d'autres. Or il n'y a point de plaisir à jouir d'un bien sans compagnon. Qui de vous ignore, en effet, le petit nombre des Sages, si toutefois on en trouve seulement un? Après tant de siècles, les Grecs comptent sept Sages : à compter de près, je les défie d'en pouvoir trouver la moitié d'un, à peine peut-être le tiers.

Parmi les louanges de Bacchus, on peut compter en premier lieu qu'il ôte les soucis de

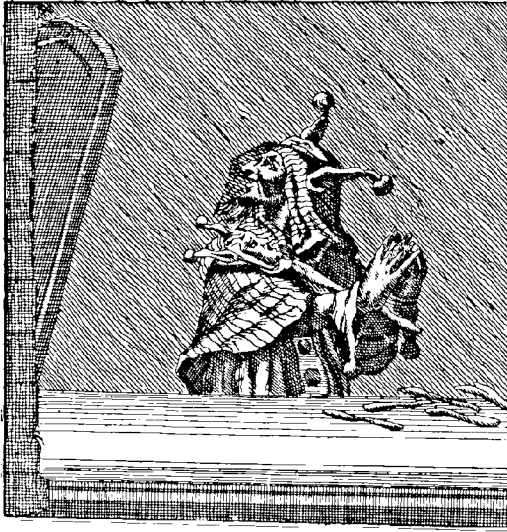
l'esprit, il est vrai, pour peu de temps; car, fitôt le vin cuvé, les peines reviennent sur leur quadrige blanc. Combien mes bienfaits sont plus complets, plus actifs! Je produis une ivresse continuelle, & je remplis le cœur de joie, de délices, d'allégresse, & cela sans effort. Je ne laisse même aucun mortel étranger à mes bienfaits, tout à l'encombre des autres divinités qui partagent leurs faveurs entre les hommes. En effet, le vin généreux & doux ne croît pas dans tous les terrains, le vin qui chasse les soucis, qui fait avec lui couler les flots d'espérance. Bien peu ont en partage le don de la beauté, le présent de Vénus; un plus petit nombre l'éloquence, cadeau de Mercure. Hercule rarement concède les richesses. Le pouvoir est encore plus rarement accordé par Jupiter. Souvent Mars ne favorise ni l'une ni l'autre des deux armées en présence. Bien des gens quittent attristés le trépied d'Apollon. Le fils de Saturne lance fréquemment la foudre; Phœbus envoie quelquefois la peste avec ses javelots. Neptune fait périr plus de mortels qu'il n'en sauve. Quant à ces Jupiters impuissants, Pluton, Até, la Peine, la Fièvre, & à d'autres divins bourreaux de cette espèce, pourquoi les rappeler? Moi seule, la Folie, j'embrasse tous les hommes dans ma large bienveillance. Je n'attends pas de vœux, je ne demande pas d'expi-



tions, si quelqu'une de mes cérémonies se trouve omise. Je ne trouble pas le ciel & la terre pour châtier quelqu'un qui, imitant tous les autres dieux, me laisserait chez moi sans m'admettre à la fumée de ses victimes. En effet, les autres dieux mettent dans tous ces détails un esprit si chagrin qu'il ferait préférable & plus sûr de les laisser là que de les adorer. On devrait les traiter comme certains hommes d'humeur difficile, irritables, querelleurs, qu'il vaut cent fois mieux avoir pour ennemis que pour familiers.

Mais, dira-t-on, personne ne sacrifie en l'honneur de la Folie, personne ne lui érige des temples. Aussi bien admirai-je plus d'une fois, je l'ai déjà dit, une ingratitude si frappante. Au reste, je n'en prends souci qu'en proportion de ma facilité naturelle, & je ne regrette même pas ces honneurs. Pourquoi rechercherais-je un morceau d'encens, un gâteau de farine, un bouc, un cochon, quand chez tous les peuples tous les mortels m'offrent un culte qui reçoit l'approbation des théologiens eux-mêmes. A moins que je n'envie à Diane ses sacrifices de victimes humaines. Je me crois très-honorée quand de toutes parts on me porte dans le cœur, on me reproduit par les mœurs, on me représente par la conduite.

Ce genre de culte n'est pas fréquent chez les chrétiens à l'endroit des saints. La foule est nombreuse des gens qui attachent une chandelle de cire aux pieds de la Vierge, & cela en plein midi, sans nul besoin. En revanche, combien peu de gens imitent ces mêmes saints dans leur vie chaste, modeste, éprise du divin? Voilà quel serait le vrai culte, le plus agréable aux habitants du ciel. D'ailleurs ai-je affaire d'un temple quand tout l'univers m'est un temple, & si je ne me trompe, le plus beau de tous. Certes les prêtres ne manquent pas, excepté là où il n'y a plus d'hommes. Je ne suis pas



d'ailleurs assez extravagante pour réclamer des images sculptées en pierre ou fardées de couleurs qui bien souvent font nuisibles à notre culte, quand ces mêmes images sont adorées comme les saints en personne par des esprits stupides & grossiers. Alors il arrive ce qui se produit pour ceux qui sont supplantés par leurs procureurs. Je considère tous les mortels comme autant de statues qui me sont érigées, vivantes images de moi, quand même ils ne le voudraient pas. Je n'ai donc rien à envier aux autres

dieux, s'ils sont honorés dans tel ou tel coin de la terre, à tel ou tel jour férié. Adorez Phœbus à Rhodes, Vénus à Cypré, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter à Olympie, Neptune à Tarente, Priape à Lampsaque, pourvu que le genre humain me fournisse assidûment un nombre bien plus étendu de victimes. J'ai l'air de mentir impudemment : voyez donc la vie des hommes & vous ferez ce qu'ils me doivent & l'estime qu'ils ont pour moi. Nous n'irons point passer en revue chaque condition, car ce ferait un trop long recensement. Contentons-nous des principales dont nous pourrons juger le reste.

Est-il nécessaire de rappeler le vulgaire, le bas peuple, pour savoir que sans controverse il est tout à moi ? En effet, il abonde en tant de formes d'extravagance, il invente tant d'absurdités quotidiennes que pour en rire mille Démocrites ne suffiraient pas. Encore ces Démocrites auraient-ils besoin d'un autre Démocrite pour rire d'eux. On ne saurait croire combien de risées, de jeux, de divertissements chaque jour tous ces petits humains suggèrent aux dieux. Les dieux, en effet, emploient les heures qui précèdent midi, les heures sobres à entendre les prières des mortels ou leurs débats querelleurs. Au reste, quand ils sont humides de nectar & qu'il ne leur plaît plus de rien faire

de sérieux, ils se réunissent au plus haut du ciel & regardent en bas la comédie des mortels. Aucun spectacle ne leur plaît davantage. Bon Dieu, quel théâtre que ce tumulte si divers des Fous ! Car bien souvent moi-même j'y assiste dans les rangs des dieux de la Fable.

Celui-ci se meurt d'amour pour une femmelette, & moins il est aimé plus il l'aime avec frénésie. Celui-là recherche une dot et non une femme. Cet autre prostitue son épouse. Ce jaloux est aux aguets comme Argus. Pour un deuil que de sottises ne dit-on pas, ne fait-on pas ? on va jusqu'à louer des histrions qui jouent la comédie de la douleur. Voyez cet homme pleurer sur la tombe de sa marâtre. Celui-ci donne à son ventre tout ce qu'il peut ramasser, sans crainte de mourir de faim après ; celui-là n'estime rien de préférable au sommeil & au loisir. Il est des gens qui, pour les affaires d'autrui, se mettent activement en campagne & qui négligent leurs propres affaires. Tel homme se croit riche en ne faisant que changer de créancier & quand il a mangé tout son bien. Tel autre, vraiment pauvre, ne conçoit pas de plus grand bonheur que d'enrichir son héritier. Celui-ci, pour un profit médiocre & incertain, s'envole sur toutes les mers, confiant sa vie aux ondes & aux vents, sa vie qu'aucune somme d'argent ne



lui rendra. Celui-là aime mieux chercher à s'enrichir par la guerre que de passer à la maison des jours paisibles. Il y a des individus qui pensent arriver très-avantageusement à la fortune en captant la succession de vieillards sans enfants. Il n'en manque pas qui poursuivent le même résultat en s'attachant à de vieilles opulentes. Les uns & les autres donnent de bons sujets de risées aux dieux spectateurs, quand ils sont trompés adroitement par ceux-là même qu'ils cherchent à séduire.

Les plus fous, les plus misérables de tous, font encore les trafiquants : rien de plus misérable en effet que leur profession & que la manière dont ils la pratiquent ; à tout propos ils mentent , se parjurent , volent , fraudent , & pourtant se regardent comme les premiers des hommes, sans doute parce qu'ils ont les mains pleines d'or. Il ne manque pas de moineillons adulateurs pour admirer ces trafiquants , les qualifier de vénérables , sans doute pour attirer à eux une portion de ces biens mal acquis. Ailleurs vous verrez de ces pythagoriciens pour qui tout est commun , à tel point qu'ils s'approprient d'une âme fereine comme leur propre patrimoine tout ce qu'ils trouvent abandonné. Certaines gens ne sont riches qu'en espérance & se créent des songes flatteurs qui leur suffisent pour leur félicité. Quelques-uns se réjouissent de passer pour riches, tandis qu'ils vivent pauvrement. Celui-ci se hâte de se ruiner, cet autre amasse à tout prix. Ce candidat brigue les honneurs populaires, ce nonchalant se délecte au coin du feu. Beaucoup d'hommes se démènent en procès interminables, & de part & d'autre, se créent beaucoup de tracas pour enrichir un juge qui veut prolonger l'affaire & un avocat son complice. Tel individu ne rêve qu'innovations, tel autre que grandes entreprises. Tel va à



Jérusalem, à Rome, au pèlerinage de Saint-Jacques, où il n'a rien à faire, pendant qu'il laisse au logis femmes & marmots.

Enfin, si du monde de la lune vous pouvez, comme autrefois Ménippe, découvrir les tumultes humains, vous croiriez voir un tourbillon de mouches ou de moucheronse se querellant, se combattant, se tendant des pièges, se pillant, se jouant entre eux, folâtrant, & qui grandissent, & qui tombent, & qui meurent. Non ! vous ne pourriez

imaginer les mouvements perpétuels, les perpétuelles tragédies de ce petit animal qui doit si tôt périr. Et encore, pour le faire disparaître, que faut-il, une guerre, une peste, mille autres accidents ? Moi-même, je serais extravagante au dernier degré, digne de toutes les risées d'un Démocrite, si je voulais énumérer toutes les sottises, toutes les infamies du vulgaire. Venons donc aux hommes qui gardent ici-bas l'apparence de la sagesse & qui prétendent au fameux rameau d'or.

Les premiers qui s'offrent à moi sont les pédants, l'espèce la plus lamentable, la plus déplorable, la plus haïe des dieux, si je n'adoucisais les peines de leur profession par un petit grain de folie. Ce n'est pas à cinq Furies, c'est à mille qu'ils sont livrés, comme l'indique une épigramme grecque ; toujours faméliques, toujours fordides dans leurs écoles : je dis leurs écoles, je devrais dire leurs moulins, leurs lieux de supplice. Là, parmi des troupes d'enfants, ils vieillissent dans le labeur, s'affourdissent à force de criaileries, sèchent de puanteur & de faleté : pourtant, grâce à mes illusions bienfaisantes, ils se figurent être les premiers des mortels. Ils sont si contents d'eux-mêmes, quand ils terrifient une troupe écolière par les menaces de leur visage & de leur voix ; lorsqu'ils déchirent ces pauvres diables avec



des férules, des lanières, des verges, & qu'ils infligent despotiquement les punitions les plus diverses, fiers d'eux-mêmes comme l'âne de Cumès. Pendant ce temps-là, leur crasse leur paraît une coquetterie, leur puanteur embaume à leur gré ; leur répugnante servitude leur semble une royauté, si bien qu'ils ne changeraient pas leur tyrannie contre l'empire de Phalaris ou de Denys. Mais ce qui fait surtout leur bonheur, c'est la bonne opinion où ils sont de leur science. Ils ont beau n'inculquer aux

enfants que des fadaïses : quel est le Palœmon, le Donat^x qu'ils ne méprisent point ? Je ne fais quels prestiges ils emploient : mais cette haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, ils l'inspirent à de fottes mamans, à des pères idiots. Ajoutez ces délices qu'ils goûtent toutes les fois qu'un d'entre eux surprend le nom de la mère d'Anchise ou un mot ignoré dans un livre poudreux. S'ils trouvent *bubsequa*, *bovinator*, *mantinator* ; s'ils découvrent un fragment de vieille pierre avec une inscription mutilée, ô Jupiter ! quelle exultation, quels triomphes, quelles félicitations enthousiastes ! on dirait qu'ils ont vaincu l'Afrique ou pris Babylone. Mais qu'est-ce donc quand ils montrent avec étalage leurs vers insipides & glacés, non sans trouver des admirateurs ? ils croient que l'âme de Maron a passé dans leur poitrine. Rien ne vaut encore leurs éloges mutuels, leurs congratulations réciproques, pour se déchirer ensuite, tout cela comme par une loi de talion. Si l'un d'eux s'est trompé sur un mot, & que son confrère plus clairvoyant ait eu la bonne fortune de s'en apercevoir, par Hercule, quelles tragédies, quelles luttes de gladiateurs, quel déchaînement d'injures & d'invectives ! Je veux avoir tous les pédants contre moi, si je dis rien qui soit contraire à la vérité. Je connais un homme habile dans tous les arts, helléniste,



latiniste, mathématicien, philosophe, médecin, & de façon royale, déjà sexagénaire, qui, laissant tout autre soin de côté, depuis plus de vingt ans se tourmente, se consume sur la grammaire, heureux à fin de compte s'il lui est donné de vivre assez pour déterminer les huit parties du discours, ce que n'a pu complètement faire aucun Grec, aucun Latin. Comme si c'était un sujet de guerre de prendre une conjonction pour un adverbe. Et, de cette manière, comme il y a autant de grammaires que de grammairiens,

vu que mon cher Aldé à lui seul a publié plus de cinq ouvrages de ce genre, mon homme ne laisse jamais aucune grammaire, même écrite dans un style pénible ou barbare, sans la feuilleter, la retourner en tous sens : il porte envie à quiconque, dans cet ordre de travaux, fait paraître la moindre ineptie ; il vit en de douloureuses alarmes, craignant toujours qu'on ne lui ravisse cette gloire & que les labeurs de tant d'années ne soient stériles pour lui. Comment voulez-vous qualifier sa conduite ? de folie ou de sottise ? A votre choix, pourvu que vous m'accordiez que, grâce à mes bienfaits, ce malheureux animal de pédant s'est élevé à un tel faite de bonheur que, pour rien au monde, il ne permuterait avec les rois des Perses.

Les poètes me sont moins redevables, bien que, par profession, ils soient de ma clientèle. C'est en effet une race libre, selon l'adage, dont tout le travail ne tend qu'à flatter les oreilles des Fous avec de pures babioles & des fables ridicules. Et cependant, à l'aide & de ces fables & de ces babioles, il est prodigieux de voir comme ils se promettent l'immortalité, comme ils la promettent aux autres. C'est bien cette race qui a pour familières ma Philautia (l'Amour-propre) & ma Kolakia (la Flatterie) ; car aucune espèce de mortels ne témoigne pour moi un culte plus franc ni plus constant.

Les rhéteurs relèvent encore de moi : je fais bien qu'ils me font des traits & s'entendent avec les philosophes : cependant ce qui les fait reconnaître comme mes clients, c'est qu'outre leurs propres sottises ils ont sérieusement écrit sur la manière de plaisanter. Aussi bien la Folie est-elle comptée parmi les différentes espèces de la raillerie par celui qui a composé la *Rhétorique à Hérennius*.^x Quintilien, le maître de l'Ecole, n'a-t-il pas fait sur le rire un chapitre plus ample que l'Iliade ? Enfin ces rhéteurs attribuent un tel prix à la Folie que, souvent, à leur dire, quand on ne trouve point d'assez bons raisonnements, on sort d'un mauvais pas à l'aide du rire. Rien de plus sûr, à moins qu'on ne prétende que l'art de provoquer le rire par la bouffonnerie ne ressort pas de mon domaine.

Rangez encore dans la même catégorie tous ces gens qui poursuivent la renommée en publiant des livres. Ces gens-là me doivent tout, principalement ceux qui n'impriment que des sottises. En effet, ceux qui s'ingénient à n'écrire que pour l'élite des doctes & selon les exigences du goût, ceux qui ne récusent le jugement ni d'un Perse ni d'un Lélius,^x me semblent plutôt à plaindre qu'à féliciter ; car ils se mettent à tout propos l'esprit à la torture. Ils ajoutent, changent, retranchent, replacent, reforment,

montrent leurs ouvrages, les tiennent enfermés pour neuf ans & jamais ne sont contents d'eux; ils achètent le plus frivole des avantages, la gloire, privilège encore d'un bien petit nombre d'hommes, au prix des veilles, de toutes les douceurs de la vie, au prix des fucurs & des tourments. Ajoutez maintenant la perte de la fanté, la perte de la beauté, la chaffie, parfois même la cécité, la pauvreté, l'envie, l'abstinence des voluptés, la vicilleffe hâtive, la mort prématurée & tout le cortège des disgrâces. Voilà pourtant par quels maux le sage achète l'estime de deux ou trois chaffieux de son espèce.

Parlez-moi d'un auteur qui me prend pour inspiratrice! comme il est heureux dans son délire, lorsque sans méditation, d'après ce qui lui vient à l'esprit, selon le caprice de sa plume, il confie au papier, sans y avoir regret, ses rêves tels quels : il n'ignore pas sans doute que, plus il écrit d'absurdités, plus il aura d'approbateurs, à favoir tous les ignorants & tous les Fous. Que lui importe maintenant le dédain des deux ou trois fameux favants qui viendront à lire son ouvrage? Quel sera le poids d'un si petit nombre de sages au milieu d'une immense foule prête à protester en sa faveur? Plus avisés sont les plagiaires qui donnent pour leur l'œuvre d'autrui, &, avec de simples substitutions de mots, font passer sur leur tête une gloire acquise à

grand'peine ; ils comptent fans doute que fi leurs larcins un jour ou l'autre font reconnus, ils en auront tiré profit pendant quelque temps. Voyez leur air fatifait, quand on les livre en public, lorsque dans la foule on les montre du doigt : « C'est bien lui, c'est bien cet homme ! » qu'ils font en vue chez tous les libraires, qu'à la tête de chaque page s'étalent leurs noms, au nombre de trois pour le moins, & des noms étrangers femblables à des mots magiques. Et pourtant ce ne font que des mots. Et ces noms, qui les connaîtra, en regard de la vaste étendue de l'univers ? Combien en feront cas ! chez les ignorants eux-mêmes les goûts font fi divers. Ces noms mêmes le plus fouvent ils font forgés ou pris aux livres des Anciens. Celui-ci se fait appeler Télémaque ; celui-là Sthénéus ou Laerte ; cet autre Polycrate, cet autre enfin Thrafymaque. Auffi bien pourraient-ils se faire appeler caméléons, citrouilles, ou, felon la coutume de quelques philosophes, donner à leurs livres le titre d'*alpha* ou de *bêta*. Mais ce qui est le plus charmant, c'est de les voir se louer mutuellement avec des épîtres, des poèmes, des éloges, fots qui s'adreffent à des fots, ignorants à des ignorants. Ils se difent réciproquement : « Vous l'emportez fur Alcée, vous dépassez Callimaque, vous éclipez Cicéron, vous effacez Platon. » Quelquefois même ils



entrent en lice pour augmenter leur renom par ces fortes de tournois. De là chez le vulgaire une attentive curiosité, un partage de fentiments; mais les deux antagonistes fortent du champ clos avec les allures de la victoire & l'affurance du triomphe. Les sages en rient comme d'une infigne folie. Nul ne songe à le nier. Mais pendant ce temps, par mon bienfait, ces plagiaires mènent une vie délicieuse, & n'échangeraient pas leurs triumphes contre ceux des Scipions.

Cependant les doctes eux-mêmes qui se moquent de pareils auteurs avec complaisance, & semblent jouir de l'insanité d'autrui, ont encore des dettes envers moi; ce qu'ils ne pourraient contester à moins d'être les plus ingrats de tous les hommes. Parmi les érudits ce sont les jurifconsultes qui réclament le premier rang & qui sont le plus contents d'eux-mêmes; cependant qu'ils roulent le rocher de Sisyphé d'une main assidue, & que d'une seule haleine ils trament le tissu de mille lois plus ou moins concordantes avec les choses, accumulant gloses sur gloses, opinions sur opinions, ils sont de leur étude la plus malaisée de toutes. En effet, ils ne tiennent en honneur que ce qui coûte beaucoup de peines. Nous pouvons adjoindre à leur confrérie les dialecticiens & les sophistes, plus bavards que l'airain de Dodoné; n'importe lequel d'entre eux pourrait lutter en babillage avec vingt femmes bien choisies; mieux vaudrait pourtant qu'ils fussent seulement jaseurs & non querelleurs par surplus! pour des poils de chèvre ils se disputeront avec acharnement, & dans ces altercations prolongées ils perdront la plupart du temps le sens du vrai. Mais c'est encore Philautia qui fait leur bonheur: armés de trois syllogismes, sans la moindre hésitation, ils sont prêts à en venir aux mains avec le premier venu; leur entêtement les rend nvin-



cibles, quand bien même on leur opposerait un Stentor.

Viendront ensuite les philosophes, vénérables par leur barbe & leur manteau, qui s'attribuent le monopole de la sagesse & assimilent à des ombres le reste des mortels. Quel charmant délire, quand ils construisent des mondes innombrables ; qu'ils mesurent comme avec le pouce ou avec un fil le soleil, la lune, les étoiles ; qu'ils donnent sans jamais hésiter les causes de la foudre, des vents, des éclipses & d'autres

phénomènes inexplicables, comme s'ils avaient été dans les secrets de la nature ouvrière, comme s'ils nous venaient tout droit du conseil des dieux. Pendant ce temps, la nature se moque d'eux avec leurs hypothèses. En effet, ils n'ont aucune connaissance certaine; ce qui le prouve bien, ce sont leurs discussions sans résultat sur toutes les questions. En réalité, ils ne savent rien & prétendent tout savoir. Remarquez qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes & ne distinguent point sous leurs pieds une fosse ou un rocher devant eux, soit qu'ils n'y voient pas clair, soit que leur esprit voyage; cependant ils prétendent bien discerner les idées, les universaux, les formes substantielles, la matière première, les quiddités, les entités, choses tellement subtiles qu'à mon avis Lyncée ne pourrait pas les démêler. Où leur mépris éclate pour le profane vulgaire, c'est bien dans les mathématiques, lorsqu'avec leurs triangles, leurs carrés, leurs cercles & autres figures du même genre tracées les unes sur les autres & mêlées en forme de labyrinthe, avec leurs lettres disposées en ordre de bataille & ramenées encore à d'autres combinaisons, ils jettent des ténèbres sur les yeux des ignorants. J'aurais garde d'omettre aussi ces astrologues qui prédisent l'avenir après avoir consulté les astres, & annoncent des merveilles surnaturelles,



trouvant encore des gens assez simples pour y croire.

Il ferait peut-être opportun de passer sous silence les théologiens &, comme Apollon l'a dit, de ne pas remuer Camarine, de ne pas toucher à cette herbe d'Anagyre : c'est, en effet, une race d'hommes étrangement fourcilleuse & irritable, qui, s'ils ne m'attaquent pas en troupe avec mille conclusions, s'ils ne me contraignent pas à la palinodie, devant mes refus, crieront fur-le-champ à l'hérétique. Car



telle est la foudre qu'ils accoutument de brandir, quand ils voient quelqu'un d'un mauvais œil. Il n'y a pas de gens qui reconnaissent de moins bonne grâce mes bienfaits à leur endroit : cependant ils ne me sont pas attachés à de médiocres titres. Ils ont aussi leur Philautia pour les rendre heureux, leur faire habiter comme un troisième ciel & regarder de haut le reste des mortels, ainsi qu'animaux rampant sur le sol & qu'ils traitent en pitié. Avec leur cortège de définitions magistrales, de conclu-

fions, de corollaires, de propositions explicites & implicites, ils ont tant d'échappatoires qu'avec leurs fameuses distinctions ils se tireraient du filet même de Vulcain[†] : c'est ainsi qu'ils tranchent si facilement tous les nœuds que la hache de Ténédo[†] ne ferait pas mieux : tant ils ont en abondance des vocables inventés & des termes prodigieux. N'expliquent-ils pas d'ailleurs tous les mystères au gré de leurs fantaisies, comment le monde a été créé, divisé, de quelle façon la tache originelle du péché est venue jusqu'à nous de nos premiers parents, de quelle manière, dans quelles limites, combien de temps le Christ s'est renfermé dans le sein d'une vierge, comment s'accomplit le mystère de l'Eucharistie ? Mais ce sont là questions banales. Voilà celles qu'ils jugent dignes de grands théologiens &, comme ils le disent, de théologiens illuminés : voilà les thèmes qui les réveillent s'ils ont quelque défaillance : « Y a-t-il un instant dans la génération divine ? y a-t-il eu plusieurs filiations dans le Christ ? Cette proposition, Dieu le père hait son fils, est-elle possible ? Dieu aurait-il pu s'unir avec une femme, avec le diable, avec un âne, une citrouille, une pierre ? Une citrouille aurait-elle pu prononcer des discours, faire des miracles, être crucifiée ? Qu'est-ce que Pierre aurait consacré, s'il avait eu à accomplir la consécration,



au moment où le corps du Christ pendait à la croix? Au même moment pouvait-on appeler le Christ un homme? Après la résurrection, ferait-il permis de boire & de manger? car déjà nos théologiens prennent d'avance les intérêts de leur faim, le souci de leur soif. Il y a d'innombrables niaiseries, plus subtiles encore que tout cela, sur les notions, les relations, les instants, les formalités, les quiddités, les eccésités, que personne ne peut suivre même du regard, à moins d'être un Lyncée; car il lui faudrait dif-

tinguer à travers les plus épaisses ténèbres des objets qui n'existent pas. Ajoutez une morale si contraire à la raison que ces oracles des Stoïciens qu'on appelle paradoxes n'étaient en comparaison que du gros bon sens fait pour courir les rues. Par exemple, cette opinion que le crime est moins grand d'égorger mille hommes que de raccommo-der le foulard d'un pauvre le dimanche, & de même qu'il faut risquer plutôt de voir périr le monde entier avec tout ce qui en dépend que de dire le plus léger mensonge. Ces subtilités si subtiles sont encore plus subtilisées par toutes les voies de la philosophie. Vous vous tireriez plus promptement du labyrinthe que des voiles étendus par les Réalistes, les Nominaux, les Thomistes, les Albertistes, les Occanistes, les Scotistes : encore n'ai-je pas indiqué toutes les sectes, mais seulement les principales. Il y a, du reste, dans toutes tant de fatras d'érudition, tant de difficultés épineuses qu'à mon avis les Apôtres eux-mêmes auraient besoin d'une nouvelle visite du Saint-Esprit s'ils étaient forcés d'en venir aux mains sur toutes ces questions avec cette nouvelle race de théologiens. Saint Paul a pu donner la foi aux autres ; mais ce même saint Paul, quand il dit : « La foi est la substance des choses à espérer, l'argument des choses qui ne paraissent point », a fait là pour nos théologiens une définition

peu magistrale. D'après les mêmes données, s'il a d'exemple prêché la charité, il la détermine, la définit en médiocre dialecticien, dans sa première épître aux Corinthiens, au chapitre treizième.

Certes les Apôtres consacraient pieusement l'Eucharistie, & pourtant, si on leur avait demandé les différents termes de ce mystère, la nature de la transsubstantiation, la manière dont un même corps peut être en divers lieux, la façon différente dont le corps du Christ est au ciel, a été sur la croix, se trouve dans le sacrement de l'Eucharistie; à quel instant la transsubstantiation peut se faire; quand les paroles qui la provoquent divisées en syllabes sont nécessairement successives; ces mêmes Apôtres, à ce que je crois, n'eussent pas répondu avec tant de finesse que les scolastiques en mettent à disserter sur ces matières ou à les définir. Ces Apôtres encore connaissaient la mère de Jésus, mais lequel d'entre eux a démontré dialectiquement par quel privilège Marie a été préservée de la tache originelle comme l'ont fait nos théologiens?

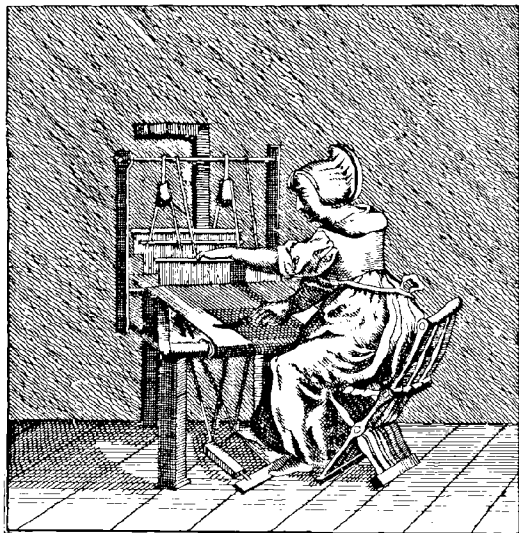
Saint Pierre a reçu les clefs & les a reçues de Celui qui ne les eût pas confiées à un indigne, & pourtant je ne fais s'il est arrivé à cette hauteur de subtilité où l'on comprend comment celui qui n'a pas la science peut avoir la clef de

la science. Les Apôtres baptifiaient affez fréquemment, ce femble, & pourtant jamais ils n'ont enfeigné quelle eft la caufe formelle, efficiente, matérielle & finale du baptême; ils n'ont fait aucune mention de fes caractères effaçables ou ineffaçables. Ils adoraient, fans doute, mais en efprit, ne fuyant pas d'autre règle que cette parole de l'Evangile : « Dieu eft efprit & ceux qui l'adorent doivent l'adorer en efprit & en vérité. » Cependant il ne femble pas qu'on leur ait révélé la néceffité de confondre dans une même adoration le Chrifit & fon image defsinée fur le mur avec du charbon, pourvu que cette image offre deux doigts étendus, une chevelure bouclée, & fur le haut de la tête trois rayons. Qui peut arriver à comprendre toutes ces fubtilités s'il n'a paffé trente-fix ans à ufer fon efprit fur les traités physiques & métaphysiques d'Aristote & de Scot ?

De même les Apôtres font pénétrer la grâce dans les âmes, mais jamais ils ne diftinguent la grâce gratuite de la grâce gratifiante. Ils exhortent aux bonnes œuvres, mais fans difcerner l'action opérante & l'action opérée. Ils inculquent la charité, mais fans féparer la charité infufe de la charité acquife, & ils n'expliquent pas fi elle eft accident ou fubftance, chofe créée ou incréée. Ils déteftent le péché, mais que je meure s'ils peuvent définir scientifiquement la

nature du péché, n'ayant pas été à l'école du Saint-Esprit des Scotistes ! Si saint Paul, dont le génie doit faire juger de celui de tous les autres, avait bien connu ces théories du péché, certes il n'eût pas tant de fois condamné les contentions, les questions, les filiations d'arguments, & , comme il le dit, la « logomachie » : d'ailleurs toutes les discussions, toutes les controverses de ces temps primitifs étaient rustiques, grossières, en comparaison des subtilités par lesquelles nos maîtres scolastiques ont dépassé Chrysippe.† Et pourtant nos théologiens sont encore modestes : s'ils trouvent dans les Apôtres quelque passage par trop raboteux & pas assez magistral, ils ne le condamnent point, mais l'interprètent à leur manière : c'est une concession qu'il leur plaît de faire en partie à l'antiquité, en partie au nom apostolique. En effet, il ne serait guère équitable d'exiger de telles connaissances des Apôtres, quand leur divin Maître ne leur en avait pas dit le premier mot.

S'ils trouvent de pareilles bévues dans les Chrysostome, les Basile, les Jérôme, ils se contentent d'inscrire : « Cela n'est pas reçu. » En effet, ces docteurs ont réfuté les philosophes païens & les Juifs, gens très-opiniâtres de leur nature, mais ils les ont réfutés plutôt par leur vie & leurs mœurs que par des syllogismes : d'ailleurs leurs adversaires n'eussent pu atteindre



aux raisonnemens de Scôt. Aujourd'hui quel païen, quel hérétique ne céderait immédiatement à ces subtilités si ténues à moins d'être assez grossier pour ne les point saisir, ou assez impudent pour les railler, ou bien encore assez armé pour soutenir la bataille. Alors ce serait mettre aux prises un magicien avec un magicien, ou faire combattre un homme avec un autre homme étant tous deux pourvus d'une épée enchantée; on dirait le travail de la toile de Pénélope! A ce propos les Chrétiens auraient

grandement raison si aux lieu & place de ces belliquêuses cohortes qu'ils envoient en guerre contre les Turcs & les Sarrafins depuis si long-temps & avec des chances si incertaines, ils dépêchaient dans la même intention une croi-fade de Scotistes criards, d'Occanistes entêtés, & d'invincibles Albertistes, des Sophistes brochant sur le tout. Ce serait une bien belle bataille, une victoire sans précédent. Qui serait assez de glace pour ne pas s'enflammer à un tel feu? assez pesant pour ne point sentir un tel éperon? assez clairvoyant pour n'être pas ébloui par de telles illuminations?

J'ai l'air de badiner, ne vous en étonnez pas. Parmi les théologiens il y a des gens d'un savoir plus folide à qui ces arguties, frivoles à leur avis, ne font que donner la nausée. Il en est qui exècrent ces subtilités comme une manière de sacrilège, & qui regardent comme une impiété de discourir à bouche que veux-tu sur des mystères plutôt faits pour être adorés que pour être expliqués, de discuter à leur sujet avec des arguties profanes & païennes, de définir avec tant d'arrogance les plus hautes vérités & d'altérer la majesté de la divine théologie par des sentences & des paroles qui n'ont rien que de froid & de bas.

Il est vrai que, malgré tout, ces disputeurs continueront à être enchantés d'eux-mêmes



& à s'applaudir, si bien qu'occupés jour & nuit à ces suaves nénies ils ne gardent pas le moindre loisir pour daigner même une fois lire l'Évangile ou les épîtres de saint Paul. Cependant, appliqués à ces bagatelles dans leurs écoles, ils s'imaginent que l'Eglise entière tomberait si leurs fyllogismes n'étaient là pour la soutenir : tel Atlas chez les poètes supporte le ciel sur ses épaules. Quelle félicité pour eux de manier les saintes Ecritures comme de la cire, de les façonner, de les transformer à leur fantaisie! Ils

osent bien soutenir que leurs décisions auxquelles plusieurs scolastiques ont déjà souscrit sont plus respectables que les lois de Solon, plus vénérables que les ordonnances des Papes; puis, tandis qu'à l'instar des censeurs ils appellent le genre humain à se rétracter, sitôt que quelque chose ne cadre pas exactement avec leurs conclusions, ils vont prononcer d'un ton d'oracle : « Cette proposition est scandaleuse, cette autre peu révérencieuse, celle-ci sent l'hérésie, celle-là sonne mal. »

Ainsi ni le baptême, ni l'Évangile, ni saint Paul, ni saint Pierre, ni saint Jérôme, ni saint Augustin, ni même Thomas d'Aquin, le grand aristotélique, ne peuvent faire un chrétien, si les bacheliers ne s'en mêlent : telle est leur subtilité en fait d'orthodoxie. Qui jamais aurait cru que l'on n'était pas chrétien en disant que « Socrate tu cours » & « Socrate court » ont la même valeur? il a fallu ces scolastiques pour nous l'apprendre. Qui donc aurait purgé l'Église de telles erreurs puisqu'on n'eût jamais lu de pareilles propositions, s'ils ne les avaient dénoncées eux-mêmes par leurs grands cachets? Ne font-ce pas des gens bien heureux? Ils vous dépeignent dans les moindres détails l'intérieur de l'Enfer, comme s'ils avaient vécu plusieurs années dans la république des diables. En outre, ils font à leur gré des dieux nouveaux; ils y



ajoutent par surcroît un ciel suprême, le plus large, le plus beau, sans doute pour fournir aux âmes des bienheureux un séjour où se promener, se donner des festins, jouer même à la paume.

Tous nos ergoteurs ont tant de balivernes dans la tête que le cerveau de Jupiter n'était pas aussi gros quand pour accoucher de Minerve il implorait la hache de Vulcain. Ne vous étonnez donc pas, si dans les discussions publiques vous voyez leurs têtes enveloppées d'un fi

grand nombre de bandes ! car autrement leurs cervelles fauteraient. Je ne puis m'empêcher d'en rire. Ces individus ne se croient théologiens que s'ils parlent un jargon hideux & barbare, & encore bégaient-ils tellement qu'ils ne peuvent être compris que par un bègue ! n'appellent-ils pas génie ce que le vulgaire n'entend point ? En effet, ils prétendent qu'on ravilit la dignité des saintes Ecritures quand on les soumet aux lois de la grammaire. Etrange majesté des théologiens à qui seulement il est permis de parler contre la pureté du langage ; il est vrai que la canaille partage avec eux cette prérogative. Enfin ils se placent immédiatement au-dessous des dieux ; car, toutes les fois qu'avec une forte de piété on les salue du nom de maîtres, ils croient attachée à ce nom une vertu comme aux quatre lettres des Juifs ; aussi regarderaient-ils comme sacrilège de ne pas écrire *Magister noster* en gros caractères. Si quelqu'un s'avisait d'invertir ainsi : « *Noster magister* », il leur paraîtrait renverser toute la majesté du nom théologique.

Viennent ensuite des gens non moins fortunés, ceux qui s'intitulent ordinairement religieux & moines, deux noms usurpés, car la plus grande partie d'entre eux est très-éloignée de la religion, & je ne connais pas de gens moins solitaires. Je ne vois rien de plus à plaindre que



cette espèce, si je ne lui étais pas secourable de cent façons. En effet, ils sont tellement haïs des hommes que leur rencontre est réputée de mauvais augure; & pourtant ils vivent enchantés d'eux-mêmes. Et d'abord leur plus grande dévotion consiste à ne pas connaître les lettres, à ne pas savoir lire. Ensuite, sans comprendre leurs psaumes, dont ils retiennent uniquement la mesure, ils les débitent au chœur avec des voix d'ânes : aussi bien s'imaginent-ils donner au ciel un divin concert. Il en est dans le



nombre qui font grand profit de leur saleté, de leur mendicité : aux portes des maisons ils demandent leur pain en mugissant ; point d'auberges, de voitures, de vaisseaux qu'ils n'importunent, & cela tout au détriment des mendiants ordinaires. C'est ainsi que ces dignes gens, par leur crasse, leur ignorance, leur rusticité, leur impudence, prétendent nous rappeler les Apôtres. Quoi de plus divertissant que toutes leurs actions réglées, comme soumises à des calculs mathématiques dont l'omission ferait

facilége : tant de nœuds au foulier, la fangle d'une couleur prévue, la robe bigarrée d'une certaine façon; une matière, une largeur déterminées pour la ceinture; une forme, une ampleur spéciales pour le capuchon; une étendue de tant de doigts pour la tonsure, un nombre d'heures invariable pour le sommeil. Jugez combien cette uniformité est en diffidence avec une telle variété de corps & d'esprit. Et c'est pour cette puérole réglementation que les moines non-seulement méprisent le reste du clergé, mais encore se confuent les uns les autres; que des hommes qui font profession de charité apostolique, pour une différence d'habit, pour une couleur plus ou moins sombre, nous donnent le spectacle de querelles vraiment tragiques.

Vous en verrez parmi ces moines si rigides dans leurs scrupules qu'ils portent au dehors le cilice, mais en dessous ils ont bien soin d'avoir le tissu de Milet; d'autres, au contraire, nous montrent le lin en dessus, la laine en dessous. Il en est d'autres qui fuient comme l'aconit le contact de la monnaie, sans savoir se préserver du contact des femmes & du vin. Tous d'ailleurs mettent leur étude à se distinguer. Ils ne cherchent pas à se rendre semblables au Christ, mais très-différents entre eux. Tout leur plaisir repose sur la diversité de leurs noms. Les uns s'honorent d'être appelés Cordeliers, & c'est



d'eux que dérivent les Récollets, les Mineurs, les Minimes, les Bullistes. Les uns sont bénédictins, les autres bernardins, ceux-ci de Sainte-Brigitte, ceux-là de Saint-Augustin, les uns guillemins, les autres jacobins. Ne leur suffirait-il pas d'être appelés chrétiens ?

La plupart de ces moines font un tel état de leurs cérémonies & des petites traditions humaines, que le ciel leur paraît à peine digne de tous leurs mérites ; ils ne songent pas que le Christ, au mépris de toutes leurs puérilités,

jugera d'après son précepte qui est la Charité. Alors l'un pourra montrer à ce juge sa panse engraisée par toute sorte de poissons. L'autre étalera des psaumes par boisseaux; celui-ci énumérera des myriades de jeûnes & imputera les disgrâces de son estomac au repas unique qu'il s'est imposé de prendre tant de fois; celui-là apportera un tel monceau de cérémonies qu'à peine sept vaisseaux le pourraient transporter. Cet autre se glorifiera d'être resté soixante ans sans toucher de l'argent, sinon avec deux doigts enveloppés. Tel autre produira son capuchon tellement fordide & crasseux qu'un batelier n'en voudrait pas; celui-ci rappellera que pendant onze lustres il a toujours vécu à la même place comme une éponge; celui-là se vantera d'avoir enroué sa voix à chanter continuellement; cet autre se glorifiera d'avoir épaissi son cerveau dans la solitude, & ce dernier enfin d'avoir engourdi sa langue dans la perpétuité du silence.

Cependant le Christ, interrompant ces interminables accès de gloriole, s'écriera : « D'où vient cette nouvelle espèce de Pharisiens? Je ne reconnais qu'une seule loi, la mienne, dont je ne vous entends point parler. Et autrefois sans détour, sans aucune enveloppe de paraboles, j'ai promis l'héritage de mon Père non pas à des frocs, à des oraisons, à des abstinences, mais



aux œuvres de la Foi & de la Charité. Je n'avoue point pour les miens ceux qui s'en font trop accroire sur leurs mérites, ceux qui veulent paraître plus saints que moi. Qu'ils aillent, s'ils le veulent, occuper le ciel des Abraxasiens, ou qu'ils se fassent construire un paradis spécial par ceux dont ils ont préféré les traditions frivoles à mes préceptes. » Quand ils entendront cette sentence & qu'ils verront élus avant eux des matelots & des cochers, de quel visage se regarderont-ils? Mais, en attendant, ils font

heureux de par leurs espérances & grâce à mes bienfaits.

Encore que tous ces moines soient à l'écart de la république, personne pourtant n'ose les dépriser, surtout les mendiants, parce qu'ils tiennent tous les secrets par la confession; sans doute ils se feraient un crime de la révéler, à moins qu'ils ne veuillent se délecter à de bons contes; alors ils indiquent les choses en les laissant deviner, ne gardant de mystère que pour les noms. Si l'on irrite ces frelons, ils se vengent de la bonne manière dans les assemblées publiques, & ils marquent leur ennemi d'allusions en vivant si bien que tous comprennent, sauf celui qui ne comprend jamais rien; d'ailleurs ils ne cessent d'aboyer que la bouche fermée par un gâteau. Est-il du reste un comédien, un charlatan qui vous donnerait un spectacle aussi risible que ces rhéteurs dans leurs sermons, finges admirables de toutes les règles, de toutes les traditions de la rhétorique. Bon Dieu! comme ils gesticulent, comme ils sont habiles à changer de voix, comme ils chantonnent, comme ils se remuent, comme ils transforment leurs physionomies, comme ils font retentir toute l'enceinte de leurs clameurs! Ce genre de faconde, ils se le passent de main en main, de frère en frère, comme un rite mystérieux. Quoique n'y étant pas



initée, j'essaierai de m'en rendre compte par conjectures.

Ils commencent par une invocation, habitude prise aux poètes; ensuite, ayant à parler de la Charité, ils puisent leur exorde dans le fleuve du Nil. Ont-ils à traiter du mystère de la Croix, ils débutent par Bel^{*}, ce dragon de Babylone. Est-ce le Carême qu'ils doivent exposer : ils ouvriront leur discours par les douze signes du Zodiaque; un sermon sur la Foi s'inaugurera par la quadrature du cercle. J'ai entendu moi-

même un de ces moines, sot personnage, pardon, je voulais dire docte, qui devait élucider le mystère de la Sainte-Trinité devant une nombreuse assemblée de fidèles : or, pour étaler la rareté de sa doctrine, pour satisfaire les oreilles théologiques, il entra dans une voie nouvelle. Voyez-le débiter par les lettres de l'alphabet; de là il passe aux syllabes, puis aux mots, puis à la concordance du nom & du verbe, de l'adjectif & du substantif. Tout l'auditoire était stupéfait : quelques-uns murmuraient déjà le vers d'Horace : « Où viennent aboutir autant d'absurdités ? » Enfin notre prédicateur arrive à démontrer que les éléments de la grammaire offraient le simulacre de la Trinité toute entière; jamais géomètre n'eût fait sur le sable démonstration plus évidente. Aussi bien pour composer ce sermon notre fameux théologien avait sué sang & eau huit grands mois; il en est aujourd'hui devenu plus aveugle qu'une taupe, ayant détourné vers la pointe de son esprit toute la force de sa vue; cependant il n'a pas regret à sa cécité; car il trouve qu'il a vraiment acquis sa gloire à trop bas prix.

J'ai entendu encore un octogénaire, théologien de la même farine, & si théologien qu'on eût dit Scot Erigène ressuscité. Pour expliquer le mystère du nom de Jésus, il démontre avec une prodigieuse subtilité que tout ce qu'on

pouvait dire du Sauveur se trouvait dans les lettres de son nom. Ce nom ne présente que trois cas, & voilà pourquoi il signifie le divin ternaire. Le premier de ces trois cas, *Jésus*, ne finit-il pas par une S, le deuxième *Jesum* par une M, le troisième *Jesu* par un U, c'est là que réside l'inexprimable mystère. Ces lettres indiquent en effet que le Christ est à la fois au faite, au milieu, au plus infime degré. Restait une subtilité encore plus épineuse : en vertu de ses calculs mathématiques, le moine divisa le nom de Jésus en deux parties égales, de façon à ce que la cinquième lettre S demeurât isolée au milieu du mot. Ensuite il nous apprit que cette lettre en hébreu s'appelait fyn; or fyn en langue de Scotiste veut sans doute dire péché; il en concluait que Jésus enlevait les péchés du monde.

A cet exorde si nouveau, les auditeurs restèrent béants d'admiration, surtout les théologiens; peu s'en fallut qu'il leur arrivât la mésaventure de Niobé, & à moi l'accident de Priape qui, à son grand dommage, assista aux nocturnes horreurs de Sagané & de Canidie. Aurais-je eu si grand tort? Jamais le grec Démosthène ou le latin Cicéron se font-ils servis d'un pareil détour? Chez eux l'exorde était réputé vicieux, toutes les fois qu'il s'éloignait du sujet, comme si les bouviers eux-mêmes qui n'ont que la nature pour maîtresse n'allaient aux exordes



les plus directs. Mais nos doctes moines ne regarderaient par leur préambule comme vraiment à la hauteur de la rhétorique, s'il avait quelque affinité avec le reste du sujet, & si l'auditeur tout en admirant ne devait se dire à part foi : « Mais où va-t-il donc par ces détours ! »

En troisième lieu, ils vont chercher quelque passage de l'Évangile, en guise de narration, mais curieusement & comme à la dérobée, tandis qu'ils devraient y insister. Quatrièmement, comme s'ils jouaient un nouveau personnage, ils remuent une question théologique, qui n'a rien à voir avec la terre & le ciel. Ils croient encore par là se retrouver dans le domaine de leur art. C'est là qu'ils redressent leurs sourcils théologiques & qu'ils font entrer dans les oreilles des noms magnifiques, docteurs solennels, docteurs subtils, docteurs très-subtils, docteurs séraphiques, docteurs sanctissimes, docteurs chérubins, docteurs irréfragables. C'est alors que devant la foule ignorante ils font tomber comme la pluie froide de la scolastique leurs fyllogismes, majeures, mineures, conclusions, corollaires, suppositions.

Reste le cinquième acte où l'acteur doit se surpasser. Alors ils produisent un conte inepte & sot, tiré du *Miroir historial* ou des *Gestes des Romains*, & l'interprètent *allégoriquement, tropologiquement, anagogiquement* ! De cette



manière ils terminent leur Chimère pire que celle dont Horace a eu l'idée en écrivant : « *Humano capiti.* » C'est que nos prédicateurs ont appris de je ne fais qui, que dans un discours l'entrée en matière doit être calme & exempte de cris ; aussi dans leur exorde parlent-ils si bas qu'ils n'entendent même pas leur propre voix, comme s'ils ne voulaient point être compris. Ils ont encore entendu dire que pour remuer les sentiments, il fallait user d'exclamations ; en conséquence, au moment où ils par-

laient posément, tout à coup ils élèvent la voix, comme des furieux, même sans raison. Vous jugeriez qu'ils ont besoin d'ellébore, comme si l'on devait crier pour crier. En outre, ayant encore entendu dire que l'orateur devait s'échauffer dans le progrès du discours, après chaque partie ils récitent assez tranquillement les premières phrases, puis donnent de la voix à plein gosier, même dans les passages les plus froids, & finissent de telle sorte qu'on les croirait à moitié morts. Enfin ils ont appris, toujours dans les rhéteurs, qu'il faut faire une part au rire, & ils se mêlent aussi de répandre des traits plaisants, & quels traits, ô chère Aphrodite! Comme ils font à leur place. On dirait l'âne près de la lyre. Nos prédicateurs mordent bien quelquefois, mais plutôt pour chatouiller que pour blesser. Jamais ils ne font plus impudemment flatteurs que s'ils veulent faire le plus montre de franchise. Enfin toute leur action les fait ressembler à des bateleurs qui font encore leurs maîtres. Cependant les uns & les autres se ressemblent à tel point qu'ils ont l'air de s'être mutuellement enseigné la rhétorique.

Et, avec tout cela, ils trouvent des auditeurs qui en les entendant croient ouïr des Démosthène & des Cicéron. De cette espèce sont les marchands & les femmes; ce sont deux genres de clients que nos moines recherchent, les uns



parce qu'ils leur transmettent une portion du bien mal acquis contre échange de flatteries, les autres comme étant favorables à leur ordre, parce qu'elles y cherchent d'habitude les confidents des récriminations féminines contre les maris. Vous voyez bien tout ce que me doit cette race d'hommes qui avec de vaines cérémonies, des pratiques dérisoires, des hurlements, exercent sur les mortels une sorte d'empire tyrannique en prétendant marcher sur les traces de Paul & d'Antoine. Mais il est temps de laisser

avec grand plaisir ces manières d'histrions, ingrats qui diffimulent mes bienfaits, méchants qui simulent la piété.

Il y a longtemps déjà que je suis tentée d'en venir aux rois & aux princes; ils sont franchement mes adeptes & me cultivent avec l'aisance qui sied à leur rang. S'ils avaient seulement une demi-once de sagesse, qu'y aurait-il de plus triste, de plus repoussant que leur vie? personne ne voudrait se procurer une couronne au prix du parjure & de l'assassinat, si l'on savait quel poids un véritable souverain supporte sur ses épaules. Celui qui tient le gouvernail d'un État doit assumer les affaires publiques & non les siennes, ne songer qu'à l'intérêt général; il ne peut, même de la longueur d'un doigt, s'écarter de ces lois dont il est l'auteur & l'exécuteur; il lui faut préserver l'intégrité de tous les officiers & de tous les magistrats; il est lui-même exposé en spectacle devant tous les yeux, tel qu'un autre salutaire. Par l'influence de ses bonnes mœurs il est en mesure de porter remède aux choses humaines, ou de leur causer de grands maux ainsi qu'une comète meurtrière; il doit enfin favoir que les vices des autres n'ont pas une action aussi sensible, une contagion aussi profonde. Le Prince est dans un poste élevé où, pour peu qu'il s'éloigne du droit chemin, le fléau pénétrera profondément dans la plupart des

cœurs. N'oublions pas pourtant que la Fortune a l'habitude de détourner de ce chemin nos monarques, & qu'ils sont fourvoyés par l'orgueil, les délices, l'impunité, l'adulation, le luxe; aussi faut-il veiller avec sollicitude afin de ne pas se laisser tromper. Disons aussi, même en omettant les embûches, les haines, tous les périls & toutes les alarmes qui menacent les rois, qu'ils sont encore destinés à comparaître devant le Souverain par excellence, auquel ils rendront compte de leurs moindres péchés, & cela avec d'autant plus de rigueur qu'ils auront disposé d'un pouvoir plus considérable. Si un roi ne fait toutes ces considérations, comme il le devrait faire s'il était sage, il ne pourrait prendre avec quelque douceur ni sommeil ni nourriture. Mais je suis là, & par mon office les princes laissent tous ces soucis aux dieux, & ne songent qu'à se donner du bon temps; ils n'admettent auprès d'eux que des gens aux paroles de miel, sans laisser le moindre accès à la moindre inquiétude. Ils croient remplir suffisamment le rôle d'un vrai chef d'État, s'ils chassent assidûment, s'ils nourrissent de beaux chevaux, s'ils vendent à leur profit les charges & les emplois; si chaque jour ils inventent de nouveaux expédients pour épuiser les ressources de leurs sujets & les faire passer dans leur fisc. Ils trouvent à tout cela de précieux prétextes, même à la

mesure la plus inique, de façon à la colorer encore de quelque dehors d'équité. Ils ajoutent quelques flatteries à l'adresse du peuple pour se l'attacher.

Figurez-vous maintenant sur le trône, comme il arrive quelquefois, un homme ignorant des lois, presque ennemi de l'intérêt public, attentif à l'utilité privée, esclave de ses plaisirs, haïssant l'érudition, haïssant la liberté & la vérité, ne pensant rien moins qu'au salut de la république, mais mesurant tout à ses passions & à ses propres intérêts. Ajoutez ensuite un collier d'or, symbole de toutes les vertus en harmonie, une couronne rehaussée de pierres précieuses, qui lui puisse rappeler] comme il doit surpasser les autres en vertus héroïques ; enfin un sceptre, le signe de la justice & de l'intégrité du cœur, en dernier lieu la pourpre, cet indice d'un amour ardent pour l'État. Si un tel prince comparait ces ornements avec son existence privée, je crois qu'il aurait honte de sa parure & craindrait de voir un railleur au nez fin tourner en dérision & en jeu tout cet appareil tragique.

Que dirai-je des grands, des courtisans ? La plupart sont inféodés, les plus serviles, les plus insipides, les plus abjects des êtres, & cependant ils se croient les premiers des mortels. Ils ne sont modestes que sur un point : c'est que, se contentant de porter sur leur corps l'or, les



pierres précieuses, la pourpre & les autres insignes de vertus & de la sagesse, ils laissent aux autres le soin d'être en réalité sages & vertueux. Cela suffit amplement à leur félicité de pouvoir appeler le roi leur maître, d'avoir appris à le saluer en trois mots, à lui décerner les titres les plus courtois, tels que Votre Sérénité, Votre Domination, Votre Magnificence, de leur chatouiller agréablement le visage par des flatteries délicates. Voilà toute l'industrie des courtisans. Si, du reste, vous dirigez vos regards sur leur



genre de vie, ce ne sont que de purs Phéaciens, des prétendants de Pénélope; vous reconnoissez la fin du vers qu'Ech^o faudra mieux achever que moi. Le courtisan dormira jusqu'au milieu du jour; il a même un chapelain mercenaire qui lui expédie une messe mercenaire sans qu'il soit encore bien éveillé. De là ils vont au déjeuner; à peine ce repas terminé, le dîner fuit de près. Au sortir de table se succèdent les dés, les aigre-fins, les diseurs de bonne aventure, les bouffons, les fous, les courtisanes, les folâtreries & tous

les autres passe-temps. Dans l'intervalle une ou deux collations pour le moins. Puis le souper, puis les libations & des libations réitérées, par Jupiter. De cette façon, sans aucun dégoût de la vie, les heures s'envolent, & avec les heures les jours, les mois, les années, les siècles. Pour moi, il me semble que je suis rassasiée, si je les vois avec leur air d'ostentation, si devant moi cette nymphe s'estime la sœur des déesses, parce qu'elle traîne une plus longue queue; si ce seigneur écarte les autres à coups de coude, pour être plus rapproché de Jupiter; si ce courtifan se rengorge de ce qu'il porte une chaîne plus pesante à son cou pour faire étalage non-seulement de sa richesse, mais aussi de sa force.

Venons à l'ordre des Papes, des Cardinaux & des Evêques; il y a longtemps que ceux-ci se mêlent d'imiter bravement la vie des princes & des grands, s'ils ne les ont pas surpassés. Je voudrais qu'un de ces Evêques étudiât ce que signifie son rochet de lin; éclatant d'une blancheur neigeuse, symbole d'une vie sans tache; ce que veut dire cette mitre à deux cornes rattachées d'un seul nœud, emblème de la connaissance accomplie des deux Testaments; ces mains gantées qui représentent un cœur épuré de toute contagion mondaine dans l'administration des sacrements; cette crosse où s'attache l'idée de la vigilance sur le troupeau confié; cette croix



qui vient attester la pleine victoire sur toutes les passions humaines. Ah ! si notre Evêque mettait ces pensées devant ses yeux & beaucoup d'autres du même ordre, il mènerait certes une existence anxieuse & soucieuse ! Mais nos prélats ne vivent que pour leur agrément. Du reste, ils confient le souci de leurs brebis au Christ lui-même ou s'en déchargent sur leurs grands vicaires. Or ils ne se souviennent même pas de leur nom qui implique le travail, le soin, la sollicitude paternelle. Mais, pour attirer de



l'argent, ils s'en souviennent fort bien. « Et ce n'est pas une vaine spéculation. »

Dans le même genre, les Cardinaux se vantent bien d'être les successeurs des apôtres : s'ils pensaient qu'on doit avoir pour eux les mêmes exigences, qu'ils ne sont pas des maîtres, mais des administrateurs quant aux biens spirituels, & qu'ils doivent rendre à échéance rapprochée le compte de cette administration ! Supposons qu'ils s'interrogent aussi à propos de leur équipage. Que signifie, devront-ils se dire, cette



blancheur du rochet ? si ce n'est l'entière & suprême innocence. Et cette soutane de pourpre ? sinon l'ardent amour de Dieu. Pourquoi cette cape, à l'extérieur si large, aux plis sinueux, enveloppant même la mule du révérendissime, & qui suffirait encore à couvrir un chameau ? n'est-ce pas l'emblème d'une charité étendue, prête à secourir tous les êtres, c'est-à-dire à instruire, à exhorter, à consoler, à reprendre, à conseiller, à calmer la furie de la guerre, à résister aux mauvais princes & à répandre

volontiers son sang, aussi bien que ses richesses, pour le troupeau de l'Église. Alors pourquoi tous ces revenus dans les mains de nos successeurs des apôtres ? Ah ! si les Cardinaux faisaient de telles réflexions, ils ne brigueraient pas cette dignité ou bien ils s'empresseraient de s'en démettre, ou bien encore ils mèneraient une vie de labeur & d'anxiété, telle que l'existence des premiers apôtres.

Arrivons aux Papes qui tiennent la place du Christ : s'ils s'appliquaient à rivaliser la vie de leur maître, en imitant sa pauvreté, ses travaux, sa doctrine, sa croix, son mépris de l'existence ; s'ils pensaient seulement à ce nom de Pape, c'est-à-dire de Père, le plus sacré de tous, quels gens feraient plus affligés sur terre ? qui voudrait acheter ce rang suprême au prix de tous ses biens ? ou le conserver avec le glaive, le poison & tous les procédés de la violence ? qu'ils perdraient de leurs avantages, si la sagesse s'emparait une fois de leur esprit, que dis-je la sagesse ! s'ils avaient seulement un grain de ce sel dont parle le Sauveur. Ils abandonneraient tant de richesses, tant d'honneurs, tant de puissance, tant de victoires, tant d'offices, tant de dispenses & d'indulgences, tant de chevaux, de mules, de gardes, de délices de toute sorte. Vous voyez quelle moisson de biens, quels flots d'honneurs ils sacrifieraient, & à la place il

leur faudrait substituer les veilles, les jeûnes, les larmes, les oraisons, les prédications, les études, les soupirs & mille autres exercices de même nature. Ne négligeons pas tant d'écrivains, de copistes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de muletiers, d'écuyers, d'officiers de table, d'entremetteurs (j'adoucis la chose par respect pour les oreilles tendres), enfin une telle foule de parasites qui maintenant surcharge la cour de Rome & qui serait réduite à mourir de faim. Ce serait un acte barbare, abominable, encore plus détestable de rappeler à la besace & au bâton apostoliques ces princes souverains de l'Église, vrais flambeaux du monde. En effet, c'était à Pierre, à Paul, de vivre de labeur; pour leur part, nos Papes revendiquent l'éclat & la volupté.

Aussi nulle espèce de gens ne vit davantage dans la mollesse & dans l'insouciance que ces Pontifes qui croient avoir assez fait pour le Christ, s'ils jouent leur rôle épiscopal avec des ornements mystiques & presque scéniques, au milieu des cérémonies, parmi les titres de béatissime, de sanctissime, de révérendissime, au milieu des bénédictions & des malédictions. Faire des miracles, ce serait chose obsolète, surannée, manquant d'actualité; enseigner le peuple, quelle fatigue! expliquer l'Écriture sainte, cela sent l'école; prier, il faudrait avoir

du loisir ; pleurer, c'est un acte piteux & de femmelette ; être pauvre, quelle horreur ! se laisser vaincre, quelle honte & quelle indignité pour un homme qui daigne à peine admettre à lui baïser les pieds l'élite des monarques ! Enfin mourir, c'est de toutes choses la moins aimable. Je ne parle pas du martyre sur la croix, ce ferait s'encanailler !

Il reste donc aux papes, en guise d'armes, ces douces bénédictions dont parle saint Paul & dont ils ne font pas ménagers, les interdictions, les suspensions, les aggravations, les anathèmes, les peintures vengereuses & ce foudre terrible par lequel, d'un seul geste, ils envoient les âmes des mortels au-delà du Tartare. Cependant nos très-saints pères en Christ, nos vicaires en Christ, n'emploient jamais avec plus d'âpreté ces instruments de ruïne que contre ceux qui, à l'instigation du diable, s'efforcent de diminuer & de rogner le patrimoine de saint Pierre. Ce dernier difait à son Maître : « Nous avons tout abandonné pour te suivre. » Et voilà que le patrimoine de saint Pierre se compose de champs, de villes, d'impôts, de douanes, de domaines. C'est pour défendre tous ces trésors qu'embrasés du zèle de Jésus-Christ nos papes combattent avec le fer & le feu, non sans effusion du sang chrétien ; alors seulement ils croient soutenir apostoliquement la cause de l'Église en



combattant jusqu'au bout ses ennemis. Comme si l'Église avait de pires ennemis que ces pontifes impies, qui laissent s'abolir dans le silence la doctrine du Christ, qui la tiennent enchaînée par des lois vénales, l'altèrent par des interprétations forcées, & enfin l'anéantissent par la pestilence de leurs exemples !

D'ailleurs, comme l'Église chrétienne est née dans le sang, a été confirmée par le sang, accrue par le sang, les papes la gouvernent aussi par le sang, comme s'il n'y avait plus de Christ

pour la protéger; ils en appellent à la guerre. La guerre est de sa nature une chose tellement monstrueuse qu'elle convient mieux aux fauves qu'aux hommes, tellement furieuse que les poètes en attribuent l'origine aux Furies, tellement contagieuse qu'elle infecte les mœurs partout sur son passage, tellement injuste que les plus grands scélérats y sont les plus capables, tellement sacrilège qu'elle n'a aucun rapport avec le Christ! & pourtant voilà ce qui, au détriment de tout autre soin, est la grande occupation de certains Papes.

Dans le nombre vous voyez des vieillards qui déploient l'énergie des jeunes gens & ne se laissent pas arrêter par les dépenses, ni fatiguer par les labeurs, & qui ne se font pas le moindre scrupule de bouleverser les lois, la religion, la paix & toutes les choses humaines. Il ne leur manque pas de doctes adulateurs prêts à qualifier cette fureur manifeste de zèle, de piété, de vaillance; ils trouvent des arguments pour justifier celui qui tire le glaive meurtrier & l'enfonce dans la poitrine de son frère, sans enfreindre, disent-ils, la charité, qui est le grand commandement du Christ. Au reste, je me demande de qui vient l'exemple, des papes ou de certains évêques allemands, qui, sans souci du culte, des bénédictions, des cérémonies, ouvertement font les fatrapes, à tel point qu'ils estiment digne d'un



lâche & indigne d'un évêque de rendre à Dieu, ailleurs que sur un champ de bataille, leur âme belliqueuse. Le commun des prêtres, dans leur grande crainte de ne pas suivre l'exemple de leurs prélats, combattent avec une assurance toute militaire pour la revendication de leurs dîmes; épées, javelots, pierres, toute espèce d'armes, rien ne leur fait défaut. Comme ils ont les yeux grand ouverts quand ils peuvent extraire certains passages des anciens, dont ils alarment le populaire, pour lui persuader qu'il

leur doit la dîme & plus encore ! Mais il ne leur vient pas à l'esprit de lire tout ce qui est écrit au sujet de leurs devoirs envers ce même peuple. Leur tonfure ne les avertit pas qu'un prêtre doit être libre de tous les désirs du monde, & ne songer qu'aux choses célestes. Bien au contraire, ces voluptueux se croient quittes de leurs devoirs s'ils ont marmonné leur bréviaire. Et de quelle façon ? aucun dieu ne saurait les entendre ni les comprendre : eux-mêmes ne s'entendent pas & ne se comprennent point, mâchonnant tout entre les dents. Au moins ont-ils cela de commun avec les laïques que, pour leur récolte d'argent, ils sont pleins de vigilance & qu'ils ne laissent ignorer à personne les obligations à leur endroit. Est-il une fonction pénible ? ils se la renvoient l'un à l'autre, comme au jeu de la raquette. Beaucoup d'entre eux ressemblent à ces princes laïques, lesquels délèguent à des procureurs une partie de leur royaume à administrer : ceux-ci repassent la délégation à des inférieurs. Tels ces prêtres se déchargent sur leurs ouailles du poids de la dévotion & de la piété. Leurs ouailles le leur renvoient à ces gens que l'on appelle ecclésiastiques, comme si les fidèles n'avaient rien de commun avec l'Église, comme si les vœux du baptême n'étaient qu'une vaine cérémonie. Bien des prêtres se font appeler séculiers, comme s'ils

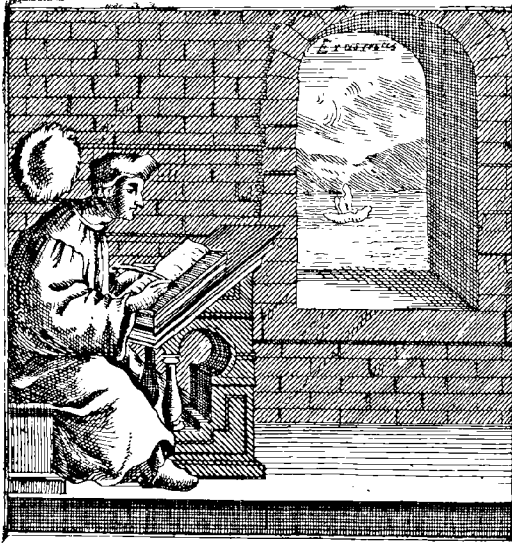
étaient initiés au monde et non au Christ ; alors ils rejettent leur charge pieuse sur les réguliers, ceux-ci sur les moines, les moines relâchés sur les moines stricts, & tous sur les mendiants, et les mendiants sur les chartreux, chez qui la piété est bien ensevelie, si cachée qu'à peine peut-on l'y découvrir. De même les papes, très-diligents pour la moisson pécuniaire, renvoient les travaux apostoliques aux évêques, ceux-ci aux curés, ceux-là aux vicaires, les vicaires aux frères mendiants, & ceux-ci enfin aux gens qui savent bien tondre la laine des brebis.

Cependant il n'est pas dans mon sujet d'examiner à fond la vie des Papes & des prêtres : je ne voudrais point avoir l'air de tramer une satire au lieu de développer mon propre éloge ; n'allez pas croire qu'en louant les mauvais princes je censure les bons. J'ai touché chaque état à la surface pour démontrer qu'aucun homme ne peut vivre heureux s'il n'est initié à mes rites, s'il n'est favorisé par moi. En effet, la déesse de Rhamnunte, la dispensatrice du bonheur & du malheur, est tellement d'accord avec moi qu'elle a toujours été l'ennemie des Sages, prodiguant ses biens aux Fous pendant leur sommeil. Vous connaissez un certain Timothée qui avait comme devise : « Tout vient à mon filet de dormeur », & cette autre encore : « Le hibou de Minerve



vole pour moi ». On dit, au contraire, des Sages : « Ils sont nés au quatrième jour de la lune » ; ou bien : « Ils sont montés sur le cheval de Séjan, ils ont de l'or de Toulouse^{*}. Mais je m'arrête pour ne point paraître atteint de la manie des proverbes ; on dirait que j'ai pillé les commentaires de mon Erasme^x.

Allons au fait, la Fortune aime les gens irréfléchis ; elle seconde les téméraires, ceux qui disent : « Les dés sont jetés. » La Sagesse ne fait que des timides ; aussi voyez-vous généralement



les Sages enfoncés dans la pauvreté, dans la faim, dans la fumée ; les Fous, au contraire, regorger de richesses, être appelés au gouvernail de l'État, enfin devenir florissants de toute manière. En effet, si l'on fait consister le bonheur à plaire aux princes & à obtenir sa place parmi les idoles de pierreries & d'or, quoi de plus inutile que la sagesse, quoi même de plus déprisé dans les cours ? Voulez-vous acquérir des richesses ? Quel sera le gain d'un trafiquant si, par fidélité à la sagesse, il s'offense d'un par-



jure; s'il rougit, pris en flagrant délit de men-
tonge; s'il approuve quelque peu les scrupules
anxieux des Sages, ses confrères, sur la fraude
& sur l'usure? Convoitez-vous les dignités, les
biens ecclésiastiques? Un âne ou un brutal y
arrivera plus tôt qu'un philosophe. Seriez-vous
ravi par les voluptés amoureuses? Les femmes
qui en font l'objet font de tout leur cœur avec
les Fous; elles haïssent & fuient le Sage comme
des scorpions. Enfin, quiconque veut jouir de
la vie doit d'abord exclure les Sages & fréquen-

ter plutôt le premier animal venu. En un mot, de quelque côté que vous vous tourniez, princes, juges, magistrats, amis, ennemis, grands, petits, tous n'en veulent qu'à l'argent comptant; le Sage méprise l'argent : on a donc grand soin de le fuir.

Cependant, quoique mon éloge soit inépuisable, il sied qu'un discours ait une fin : aussi m'arrêterai-je bientôt; mais je veux d'abord vous faire connaître de grands auteurs qui m'ont illustrée par leurs écrits & leurs actions; les Sages ne diront point que je ne plais qu'à moi seule, & les légistes ne prétendront pas que je ne puis trouver de citations en ma faveur. Citons donc comme eux, c'est-à-dire à tort & à travers.

D'abord ce proverbe est universellement reçu : « Quand la chose est absente, le simulacre est excellent. » C'est avec raison qu'on enseigne aux enfants cette maxime : « C'est une grande sagesse que de savoir simuler la folie. » Vous jugerez par là que la Folie est un grand bien, puisque son ombre trompeuse, ses dehors reproduits obtiennent tant de louanges des savants. Horace, qui lui-même s'affimile au gras & luisant troupeau d'Épicure, prescrit de mêler à la sagesse une folie, il est vrai passagère, a-t-il finement ajouté. De même il a dit ailleurs : « Une courte folie est charmante. » Ailleurs encore,



il aime mieux paraître insensé & ignorant que d'être sage & enragé. Homère loue de cent façons Télémaque, & pourtant il ne laisse pas de l'appeler quelquefois « sot enfant, » & quelquefois, comme de bon augure, cette épithète est affectée par les tragiques aux jeunes gens, aux adolescents. Quel est le thème de la sainte Iliade ? sinon les fureurs des rois & des peuples. Cicéron n'a jamais mieux parlé qu'en disant : « Tout est plein de folie. » Or, personne n'ignore que plus un bien est étendu, plus il a d'excellence.



Mais l'autorité de tels écrivains peut être médiocre chez des chrétiens. Je fonderai donc mon éloge sur le témoignage des saintes Écritures, je l'établirai très-logiquement. Chose malaifée, direz-vous, & tâche pénible pour laquelle il faudrait rappeler les muses de l'Hélicon; mais ce ferait un grand voyage pour une chose si étrangère aux neuf Sœurs. Peut-être me conviendrait-il davantage, puisque je fais la théologienne & que je m'aventure dans les épines, d'évoquer l'esprit de Scot & de le

faire émigrer de la Sorbonne dans mon âme : car cet esprit est plus pointu que le porc-épic & le hérisson. Puisse-t-il ensuite s'en aller où il voudra, même « chez les corbeaux ». Plût au ciel que je pusse aussi changer de visage & revêtir un habit à la théologique. Je crains pourtant que l'on ne m'accuse de larcin, comme si j'avais pillé furtivement le trésor de nos maîtres en scolastique, quand on me verra si favante en théologie. Mais il n'est pas si étonnant, en raison de mes relations si longues & si étroites avec les théologiens, que j'aie pris quelque chose de leur science. Pourquoi pas ? Priape, ce dieu des jardins, a bien appris & retenu quelques mots grecs en écoutant son maître qui lisait. Et ce coq de Lucien ? n'a-t-il pas, dans la longue société des hommes, réussi à attraper la voix humaine ? Mais venons au sujet sous de favorables auspices.

L'Ecclésiaste a écrit en son premier chapitre : « Le nombre des Fous est infini. » Or ce nombre infini embrasse tous les mortels, sauf quelques-uns : je ne fais même pas si on les a jamais connus. Jérémie avoue la chose plus ingénument au chapitre dixième : « L'homme, dit-il, est devenu fou par excès de sagesse. » A Dieu seul il attribue la sagesse & laisse à tous les hommes la folie en partage. Et il dit un peu plus loin : « Que l'homme ne se glorifie point



en sa sagesse. » Pourquoi ne veux-tu pas, mon brave Jérémie, que l'homme tire gloire de cette fameuse sagesse? C'est, me répondra-t-il, que l'homme n'a point de sagesse. Mais revenons à l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités & tout est vanité! » Quel est le sens de cette exclamation, sinon, comme nous l'avons dit, que la vie humaine n'est qu'un jeu de la Folie? Cicéron n'ajoute-t-il pas « un caillou blanc » à mes louanges, quand il fait entendre cette grande parole par moi déjà rapportée : « Tout est plein

de folie. » Et cet habile Ecclésiaste ne dit-il pas encore : « Le Fou change comme la lune, le Sage est constant comme le soleil. » Qu'entend-il, sinon que toute la race humaine est folle & qu'à Dieu seul appartient le titre de sage. En effet, les interprètes traduisent la lune par la nature humaine, & le soleil, source de toute lumière, par Dieu. Le Christ vient les corroborer, quand il réserve dans son Evangile pour Dieu seul le titre de bon. Si donc sage & bon sont deux termes identiques, au dire des Stoïciens, & si la folie exclut la sagesse, comme de juste, il en résulte que tout ce qui est mortel & en dehors de Dieu doit être englobé dans la folie.

Écoutez encore Salomon en son chapitre dixième : « La Folie, dit-il, est joie pour le fou. » Il avoue par là que, sans la Folie, il n'y a rien d'agréable en ce monde. Il dit ailleurs dans le même sens : « Celui qui augmente sa sagesse augmente ses douleurs, & plus on sent, plus on souffre. » N'est-ce pas encore la même pensée au chapitre septième ? « La tristesse habite le cœur des Sages & la joie le cœur des Fous. » Non content d'apprendre à fond la sagesse, il a voulu aussi me bien connaître. Si vous en doutez, voici les paroles qu'il a inscrites en son premier chapitre : « J'ai appliqué mon esprit à connaître la prudence & la doctrine,



les erreurs & la Folie. » Remarquez qu'il fait mon éloge en me nommant la dernière. Voilà ce qu'écrivit l'Ecclésiaste. Or, dans l'ordre ecclésiastique, le premier en dignité est le dernier par le rang, conformément à l'Évangile. Mais que la Folie soit de plus haut prix que la sagesse, l'Ecclésiaste le fait bien comprendre en son chapitre quatrième. Cependant je ne risquerai pas cette citation avant de vous prier de répondre favorablement à mes questions, comme chez Platon ceux qui disputent avec Socrate.

Vaut-il mieux mettre de côté ce qui est rare & précieux ou bien ce qui est vulgaire & vil ? Vous vous taifez. Ce proverbe grec me répond à votre place : « On laisse la cruche à la porte. » De peur que vous ne rejétiez cette sentence avec une promptitude sacrilège, je vous avertis qu'elle est d'Aristote, le dieu de nos maîtres. Voyons encore. Quelqu'un d'entre vous ferait-il assez inconsidéré pour laisser sur le grand chemin or & bijoux ? Je n'en crois rien. Vous déposez ces objets précieux dans les endroits les plus retirés, au coin le plus secret du coffre-fort, &, ce qui ne vaut rien, vous l'exposez à tous les allants & venants. Si donc la prudence met en réserve les choses de prix, si l'on abandonne au hasard ce qui n'a pas de valeur, n'est-il pas évident que la sagesse qui défend de dissimuler vaut moins que la Folie qui ordonne de cacher ? Écoutez ses propres paroles : « L'homme qui recèle sa folie vaut mieux que l'homme qui cache sa sagesse. » Bien mieux, la candeur d'âme est attribuée au Fou par les saintes Écritures, cependant que le Sage se croit supérieur à tous les autres. C'est ainsi que j'entends ce passage de l'Ecclésiaste, au chapitre dixième : « Quand le Fou se promène, il s'imagine que tous sont Fous comme lui. » N'est-ce pas l'indice d'une rare candeur de s'affimiler à tous les hommes, tandis que chacun se met

à part d'après son opinion de lui-même, & d'être disposé à communiquer aux autres ses propres mérites.

Salomon lui-même n'a pas rougi de la Folie : en son troisième chapitre ne se proclame-t-il pas le plus fou des hommes ? Et ce saint Paul, ce grand docteur des Gentils, dans ses épîtres aux Corinthiens, assume volontiers le surnom de fou : « Fou, dit-il, je le suis plus qu'eux, comme si c'était une honte d'être surpassé en folie. » Mais voici tous ces petits Grecs qui bourdonnent contre moi, cherchant à crever les yeux même aux corneilles de la théologie, répandant leurs brouillards, leurs fumées ! Si je n'ai pas pour moi l'alpha, le bêta de cette bande, je revendique Erasme que souvent je rappelle pour m'en faire honneur. « Citation vraiment sotte », répètent-ils, & bien digne de la fameuse Moria. La pensée de l'apôtre n'est pas telle que tu le rêves. Il ne se propose pas, dans ces paroles, de passer pour plus fou que les autres, mais après avoir dit : « Ils sont ministres du Christ & moi également » ; après s'être égalé sur ce point aux autres, il ajoute en manière de correction : « & je le suis davantage », car il comprenait que non-seulement il était l'égal des autres apôtres dans le ministère de l'Évangile, mais en quelque sorte leur supérieur. Aussi comme il voulait dire la vérité,

fans choquer les oreilles par aucune déclaration arrogante, il s'est prémuni du prétexte de la Folie : il se difait fou, parce que les fous ont feuls le privilège de parler fans offenser.

Quel que foit le fens que faint Paul ait visé dans ce passage, je l'abandonne aux ergoteurs pour m'attacher à ces grands, gros & gras théologiens avec qui la plupart des docteurs préféreraient errer plutôt que d'être dans le vrai avec ces gens à triple idiome. Ces Grécules on n'en fait pas plus de cas que des geais. Je pourrais invoquer un glorieux théologien dont je supprime prudemment le nom pour que nos petits geais ne le poursuivent pas de leurs invectives grecques en rappelant « l'âne près de la lyre ». C'est en maître de théologie que notre homme explique ce passage : « Je le dis avec moins de sagesse, je le suis plus qu'eux. » Il en fait un nouveau chapitre &, ce qui demande une dialectique consommée, il ajoute une nouvelle section ; je citerai ses paroles en forme comme en matière : « Je vous le dis moins sagement, c'est-à-dire, si je vous parais fou, en m'égalant aux faux apôtres, je vous paraîtrai encore moins sage en me préférant à eux. » Puis le docteur, comme par oubli, se jette sur une autre matière. Mais pourquoi me tourmenter sur l'interprétation d'un seul théologien ? quand tous les théologiens ont comme un droit



public d'étendre le Ciel, c'est-à-dire l'Écriture, comme une peau; quand, chez saint Paul, certaines paroles semblent contraires aux saintes Écritures qui, à leur place, ne s'en écartent plus. S'il faut en croire saint Jérôme, l'homme aux cinq langues, Paul avait vu à Athènes un autel avec une inscription qu'il tortura à l'avantage de la foi chrétienne, &, tronquant dans cette inscription tout ce qui pouvait nuire à sa cause, il en détacha seulement les derniers mots, c'est-à-dire « Au Dieu inconnu ». Encore

les changea-t-il quelque peu, car voici l'inscription dans son intégrité : « Aux dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux dieux inconnus & étrangers. » C'est à cet exemple, je pense, que nos « fils de théologiens », arrachant quatre ou cinq mots par ci par là, altérant le sens des phrases, les accommodent à leurs besoins, quand même ce qui précède & ce qui suit n'a aucun rapport avec ce qu'ils veulent faire entendre ou même se trouve en absolue contradiction. Et ils font néanmoins cette falsification avec une telle impudence que souvent les jurisconsultes leur portent envie.

Pourquoi cela ne leur réussirait-il pas quand ce grand théologien (j'avais failli lâcher son nom, mais je crains encore « l'âne à la lyre »), a interprété dans l'Évangile selon saint Luc un passage où il s'accorde avec l'esprit du Christ comme l'eau avec le feu. En effet, sous la menace des périls suprêmes, dans un de ces moments où d'habitude les clients se mettent à la disposition de leurs patrons & les assistent comme des combattants de toutes leurs forces, le Christ, ayant en vue d'élever ses apôtres au-dessus de la confiance des secours humains, leur demanda si rien leur avait jamais manqué, lorsqu'il les avait envoyés quelque part. Cependant ils n'avaient ni ressources de voyages, ni chaussures pour se protéger des épines & des



pierres, ni sac de provisions en l'encontre de la faim. « Rien ne nous a manqué » répondirent-ils. Alors le Christ ajouta : « Que celui d'entre vous qui a un sac ou un bissac les dépose ; & que celui qui n'a pas de glaive, pour en acheter un, vende sa tunique. » Toute la doctrine évangélique n'inculquant pas autre chose que la mansuétude, la tolérance, le mépris de la vie, qui ne pénétrera pas la pensée du Christ en cet endroit ? Il veut sans doute armer de plus en plus ses lieutenants, de façon à ce

qu'ils rejettent non-seulement fouliers & biffac, mais leur tunique même pour courir nus & dégagés au service de l'Évangile : il veut qu'ils se procurent seulement un glaive, mais quel glaive? non pas celui dont les brigands se servent pour leurs crimes, mais le glaive de l'Esprit-Saint qui pénètre dans les intimes replis du cœur, qui tranche toutes les passions de manière à ne laisser que la piété dans ces profondeurs de l'âme.

Or, voyez comme notre fameux théologien met ce passage à la torture. Par glaive il entend le droit de se défendre contre la persécution; par petit sac la provision de vivres suffisante, comme si le Christ avait subitement changé d'avis, en s'apercevant qu'il avait mis en route ses prédicateurs dans un appareil peu royal; comme si le Christ chantait la palinodie. Il aurait donc oublié tous ses enseignements, la promesse du bonheur garantie aux apôtres pour les temps d'épreuves outrageantes, d'affronts & de supplices, & sa défense de résister aux méchants : car le bonheur était pour les doux, non pour les hautains. Il aurait oublié l'exemple cité des passereaux & des lis ! Et il ne veut pourtant pas que les apôtres partent sans glaive, puisqu'il leur recommande d'échanger au besoin une tunique contre une épée & d'aller plutôt nus que sans cette épée. En outre, comme dans



ce nom d'épée notre théologien comprend tout ce qui peut servir à repousser une attaque, il comprend sous le nom de bourse tout ce qui renferme les commodités de la vie. Et ainsi cet interprète de l'esprit divin nous montre les apôtres munis de lances, de balistes, de frondes & de bombardes, pour aller prêcher un Crucifié; il les surcharge aussi de bourses, de valises, de bagages, de manière à ne jamais sortir de l'auberge sinon bien rassasiés.

Notre homme ne s'est pas davantage ému de

ce que Jésus-Christ ordonne bientôt après sur ton d'adjuration de remettre dans le fourreau l'épée qu'il avait fait acheter. Et les apôtres pourtant ne s'étaient pas servi d'épées ou de boucliers contre la violence des Païens. Ils eussent dû s'en servir si telle avait été la pensée du Christ, suivant l'interprétation de ce casuiste. Or, il est un autre docteur, que par respect je ne nomme pas, & cependant nullement des derniers, qui de ce verset d'Habacuc relatif aux Madianites : « les peaux de la terre de Madian seront troublées » a fait la peau de saint Barthélemy l'écorché. J'ai moi-même assisté, c'est ce que je fais souvent, à une controverse théologique. Quelqu'un recherchait d'après quel témoignage des saintes Écritures on ordonnait de brûler les hérétiques plutôt que de les convaincre par la discussion. Un barbon, d'aspect refrogné, qu'à son sourcil on eût reconnu pour théologien, répondit avec un grand emportement que cette loi avait été portée par l'apôtre Paul qui avait dit en propres termes : « Évitez l'hérétique après l'avoir repris une & deux fois. » Il faisait tonner ces mots, & tous le croyaient atteint de frénésie : enfin il expliqua de cette façon la parole de l'Apôtre : « Il faut retrancher l'hérétique de la vie » confondant *de vita* avec *devita*. Il se trouva des auditeurs pour rire, mais il n'en manqua



pas pour estimer ce commentaire d'une rare profondeur théologique. Cependant, comme tout le monde n'était pas du même avis, notre théologien prit la hache de Ténédos & s'écria : « Ecoutez la parole ; il est écrit de ne pas laisser vivre le malfaisant : or tout hérétique est malfaisant : concluez. » Pour le coup on admira l'ingénieux barbon & l'on se rangea d'enthousiasme à son avis en faisant résonner de lourdes chauffures. Or, il ne vint à l'esprit de personne que cette loi atteignait uniquement

les forciers, enchanteurs & magiciens qu'en langue hébraïque on appelle malfaisants : autrement il faudrait punir de mort la fornication & l'ivresse. Mais je m'arrête à des niaiseries dont le nombre est si grand que les ouvrages de Chryssippe, de Didyme ne pourraient les comprendre. Voilà seulement ce que je veux rappeler : si l'on accorde tant de licences à ces *divins Maîtres*, vous me concéderez bien quelqu' : inexactitude dans les citations, à moi théologienne de figuier.

Je reviens enfin à saint Paul. Il nous dit encore, en parlant de lui-même : « Vous supportez aisément les fous. » Et plus loin : « Accueillez-moi comme fou, » & aussi : « Je ne parle pas selon Dieu, mais comme si j'étais fou ; » & , dans un autre endroit : « Nous sommes fous pour Jésus-Christ. » Voyez, dans la bouche de quel témoin, quel éloge de la Folie ! Eh quoi ! ne prescrit-il pas la Folie comme une chose nécessaire avant tout au salut ? « Celui d'entre vous qui veut être sage, qu'il embrasse la folie pour devenir sage. » Et, dans saint Luc, Jésus-Christ n'appelle-t-il pas Fous les deux disciples qu'il avait rejoints sur le chemin ? Mais, ce qui vous paraîtra sans doute étrange, c'est qu'à la divinité même saint Paul attribue un grain de folie. Ne dit-il pas : « La folie de Dieu est plus sage que la sagesse hu-

maine. » Or, suivant l'explication d'Origène, on ne peut ramener cette folie à l'opinion des hommes, pas plus que cet autre passage : « Le mystère de la croix est folie pour ceux qui périssent. » Pourquoi me fatiguer par toutes ces recherches ? Le Christ, dans ses psaumes, dit à son Père : « Tu connais ma folie. » Et ce n'est pas sans raison que les fous ont toujours été chers à Dieu. Je crois en savoir la cause. De même que les princes ont en suspicion & en haine les gens trop raisonnables, comme, par exemple, Jules César à l'endroit de Brutus & de Cassius, cependant qu'il ne redoutait rien de l'ivrogne Antoine ; comme Néron à l'égard de Sénèque, Denys vis-à-vis de Platon ; tous tyrans faisant leur société des esprits épais & grossiers ; de même le Christ abomine toujours & réprouve ces *sages* qui mettent leur seul appui dans leur philosophie. Voilà bien ce qu'atteste saint Paul, sans la moindre obscurité, quand il dit : « Dieu a choisi dans le monde ce qu'il y a de fou, » & qu'il ajoute : « Dieu a jugé à propos de sauver le monde par la Folie, » voulant faire entendre qu'il ne pouvait le rétablir par la sagesse. Dieu lui-même nous dit, par la bouche du prophète Isaïe : « Je perdrai la sagesse des sages & je réprouverai la prudence des prudents. » Ne rend-il pas grâces à lui-même d'avoir caché le mystère du salut aux Sages & de



l'avoir découvert aux petits, c'est-à-dire aux Fous. Car en termes grecs, pour indiquer les petits, il oppose *νηπίοις* (insensés) à *σοφοῖς* (sages). Rapportons encore à cela tous les passages épars dans l'Évangile, où le Sauveur, attentif à protéger la foule, est sans cesse à poursuivre les pharisiens, les scribes & les docteurs de la loi. Autrement, que voudraient dire ces paroles : « Malheur à vous, scribes & pharisiens, » sinon : « Malheur à vous, ô sages ! » Jésus-Christ paraît avoir fait ses délices des gens de rien, des femmes

& des pêcheurs. Bien plus, parmi tant d'espèces de bêtes, celles-là sont le plus agréables au Christ qui s'éloignent le plus de la prudence du renard. Aussi préféra-t-il monter sur un âne quand il aurait pu, s'il l'avait voulu, s'avancer sur un lion. Le Saint-Esprit est descendu sous la forme de colombe & non sous les dehors d'un aigle ou d'un milan. De plus, il est fréquemment parlé dans les saintes Écritures, de cerfs, de faons, d'agneaux. Ajoutez que le Sauveur appelle ses brebis ceux qu'il destine à la vie éternelle. Or, rien n'est plus sot que la brebis. Un proverbe d'Aristote l'atteste : « Tête de brebis », proverbe qui, puisé dans la stupidité de cet animal, s'applique à tous les ineptes, à tous les barbares avec une portée injurieuse. Voilà le troupeau dont le Christ se proclame le pasteur ! Lui-même a volontiers reçu le nom d'agneau. C'est ainsi que Jean-Baptiste le désigne : « Voici l'agneau de Dieu. » C'est sous cette figure qu'il est le plus souvent indiqué dans l'Apocalypse.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? sinon que tous les mortels sont fous, même les zélés de la piété. Car le Christ lui-même, pour venir en aide à la folie humaine, le Christ, la Sagesse du Père, s'est rendu en quelque sorte fou, en s'unissant à la nature humaine, de même qu'il s'est fait péché pour remédier au péché.* Pour



guérir le monde, il n'a pas employé d'autre méthode que la folie de la croix, d'autres instruments que des apôtres idiots & grossiers. A ses apôtres il recommande la Folie, en les détournant de la sagesse : il leur propose en exemple les lis, les enfants, les passereaux, le grain de sénévé, tous êtres sans raison & sans malice, guidés dans leur existence par l'instinct de la nature, exempts d'artifice & même de tous soucis. Ne leur défend-il pas de s'inquiéter d'avance quand ils auront à parler devant les

grands ? ne leur interdit-il point d'observer la mesure des temps ?^{*} Il voulait sans doute les empêcher de prendre sur leur propre sagesse un point d'appui, au lieu de dépendre entièrement de lui seul. Voilà pourquoi le divin Architecte défendit à nos premiers pères de rien toucher à l'arbre de science, comme si la science était le poison de la félicité. Or, saint Paul rejette la science comme pernicieuse & faite pour enfler le cœur. Saint Bernard suivait les mêmes principes lorsqu'il qualifie de « montagne de la science » le mont où Lucifer avait fixé son séjour.

Preuve qui n'est pas à dédaigner : je dois avoir du crédit dans le ciel, puisqu'on n'y obtient que sous mon nom grâce pour les péchés, tandis qu'il n'y a point de pardon pour le Sage : de là ceux qui demandent grâce, même ayant péché à bon escient, prennent le prétexte & le patronage de la Folie. C'est ainsi qu'au douzième livre des Nombres Aaron prie ainsi pour sa sœur : « Seigneur, je t'en supplie, ne fais point peser sur nous un péché que nous avons follement commis. » C'est ainsi que Saül se repent à l'égard de David : « Il paraît bien, dit-il, que j'ai agi en fou. » David, lui-même, fléchit de la sorte le Seigneur : « Je t'en prie, mon Dieu, enlève cette iniquité du compte de ton serviteur, car nous avons agi follement. »



Il pensait donc bien ne pas obtenir grâce s'il ne mettait en avant sa folie & son ignorance. Mais ce qui me paraît le plus pressant, c'est le langage du Christ sur la croix, priant pour ses amis : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ce fut là toute l'excuse invoquée, l'ignorance. De même, saint Paul à Timothée : « J'ai obtenu la miséricorde de Dieu parce que j'ai agi dans l'ignorance, cause de mon incrédulité. » Qu'était cette ignorance ? sinon la folie & non la malice ? Que veut dire :

« Voilà pourquoi Dieu m'a fait miséricorde, » sinon que je n'eusse pas obtenu cette miséricorde si le patronage de la Folie ne m'eût recommandé. Le Psalmiste était des nôtres, sans que j'aie pensé à le citer, quand il s'écriait : « Daigne oublier, Seigneur, les fautes de ma jeunesse & mes ignorances. » Il s'excuse, remarquez-le, sur sa jeunesse, âge dont je suis l'affidue compagne, & par les ignorances, au pluriel, notez-le, pour montrer toute l'étendue de sa folie.

Pour en finir avec ce qui ferait infini, pour tout abréger, la religion chrétienne, en son ensemble, paraît avoir une certaine parenté avec la Folie & nul rapport avec la sagesse. Voulez-vous des arguments à l'appui ? Remarquez d'abord que les enfants, les vieillards, les femmes, les fous prennent le plus de plaisir aux sacrifices, aux cérémonies du culte; qu'ils se rapprochent toujours des autels, par la seule impulsion de la nature. Voyez, en second lieu, que tous les fondateurs des religions, faisant profession d'une simplicité merveilleuse, ont été les plus acharnés ennemis des belles-lettres. Enfin, il n'est point de fous plus extravagants que ceux qui ont été saisis tout entiers par l'ardeur de la piété chrétienne; tellement ils répandent leur argent à profusion, ils négligent leurs injures, ils se laissent tromper, ils ne font



aucune distinction de leurs amis & de leurs ennemis; ils ont la volupté en horreur; ils s'engraissent de jeûnes, de veilles, de labours, de larmes, d'opprobres; ils n'ont que dégoût pour la vie & qu'impatience de la mort; en un mot, on dirait qu'ils sont privés de sens commun, comme si leur esprit avait ailleurs élu domicile & non dans leur propre corps. Que font-ils donc, sinon des Fous? Nous nous étonnerons donc d'autant moins que les apôtres aient pu paraître aux Juifs avoir une pointe de

vin, & qu'au juge Festus saint Paul ait produit l'effet d'un Fou ficffé.

Cependant, puisqu'on nous a une fois pris la peau du lion, nous pouvons soutenir que la félicité convoitée par les chrétiens, au prix de tant de travaux, n'est pas autre chose qu'une espèce de folie & de fureur. Ne prenez pas mes paroles à contre-sens. Je vais m'expliquer sur le fond des choses : La doctrine des chrétiens est presque la même que la théorie platonicienne : l'esprit est enfoncé, enveloppé dans les liens du corps, tellement enchaîné par sa lourdeur qu'il a grand-peine à contempler le vrai, grand-peine à en jouir : aussi définit-on la philosophie une méditation de la mort, parce que la philosophie sépare l'âme des objets visibles & corporels comme le fait la mort. C'est pourquoi, tant que l'âme emploie d'une façon normale les organes du corps, on l'appelle saine & sage ; mais lorsque l'âme, rompant ses liens, s'efforce de se mettre en liberté & médite une évasion hors de sa prison corporelle, alors on traite de folie cette manière d'agir. Et si cette tentative se produit par maladie ou défaut des organes, c'est du consentement général une fureur déclarée. Et pourtant nous voyons des hommes de cette espèce prédire l'avenir, savoir des langues, connaître des littératures qu'auparavant ils n'avaient pas étudiées & manifester en eux je ne

fais quoi de divin. Ne doutez pas qu'en cette circonstance l'âme, plus libre de la contagion du corps, ne commence à déployer sa native énergie. C'est pour la même raison, je pense, que les mourants semblent montrer des facultés analogues & parler comme en prophètes & en inspirés. Si la piété provoque de pareils phénomènes, ce n'est point sans doute d'après le même genre de folie, mais cela en approche tellement que la plus grande partie des hommes n'y voit que pure folie, surtout quand un très-petit nombre de mortels par leur conduite se mettent en dehors de tout le genre humain. Rappelons-nous, à ce propos, le mythe de Platon, la caverne, où des individus enchaînés admirent de pures ombres : un de ces captifs s'enfuit &, de retour dans cet antre, il déroule le tableau des réalités : il signale l'erreur de ceux qui ne croient à l'existence de rien en dehors de ces misérables ombres. Devenu sage il plaint, il déplore la folie de ces malheureux en proie à de telles illusions : ceux-ci à leur tour se rient du fugitif comme d'un homme en délire & chassent ce beau diseur de vérités.

Il en est de même du commun des hommes : ils donnent leur plus grand soin aux choses corporelles & croient à peu près qu'elles existent uniquement. Au contraire, les gens pieux négligent d'autant plus tout ce qui touche au corps



& font tout entiers ravis à la contemplation des choses invisibles. Car ceux-ci accordent le premier rang aux richesses, le second aux jouissances du corps, le dernier à l'esprit : quelques-uns même n'ont pas foi dans l'esprit, ne pouvant l'apercevoir avec leurs yeux. C'est une route tout opposée que prennent les gens qui s'appuient sur Dieu, le plus simple de tous les êtres : après lui ils pensent à la chose la plus voisine de Dieu, à leur âme ; ils sont insoucieux du corps, ils méprisent & rejettent la fortune

comme un objet de rebut. Ou, s'ils sont obligés de s'occuper de ces intérêts matériels, ils le font à regret & avec dégoût, parce qu'ils ont comme s'ils n'avaient point, qu'ils possèdent comme s'ils ne possédaient point. Il y a encore plusieurs degrés de différence entre ces hommes.

D'abord, quoique tous les sentimens aient une liaison avec le corps, cependant il y en a d'espèces diverses, de plus grossiers comme le tact, l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût. Il en est de moins corporels, tels que la mémoire, l'entendement, la volonté. L'âme a donc d'autant plus de force qu'elle s'applique plus ou moins. Les hommes pieux, attendu que toute la force de leur âme se dirige vers les choses étrangères aux sens grossiers, deviennent, à l'endroit de ces mêmes sens, émouffés & stupides. Le vulgaire, au contraire, est toute énergie pour ces sortes de sens & pour les autres faiblesse. Voilà comment nous entendons dire que des saints ont bu de l'huile pour du vin. En outre, parmi les passions de l'âme, s'il en est qui aient des affinités avec le corps, comme le désir amoureux, l'appétence du sommeil & de la nourriture, la colère, l'orgueil, l'envie, avec ces passions les dévots sont irréconciliables, tandis que le vulgaire les estime indispensables à la vie. Il est ensuite des passions comme intermédiaires & naturelles, telles que l'amour de la patrie, la



tendresse pour les enfants, les parents, les amis. Le commun des hommes leur accorde quelque chose, mais les gens de piété travaillent à se les arracher, ou bien ils les spiritualisent au point d'aimer leurs pères comme s'ils n'étaient pas leurs pères, ou qu'ils ne leur doivent que le corps qui peut encore se reporter au Père divin, mais comme s'ils étaient des gens de bien dans lesquels se reflète l'image de cette suprême intelligence qu'ils appellent le souverain bien & en dehors de laquelle ils n'admettent rien

d'aimable ni de désirable. C'est d'après cette même règle que nos saintes personnes mesurent tous les devoirs de la vie, de telle façon que les choses visibles, s'ils ne les méprisent pas sommairement, leur semblent bien inférieures aux choses invisibles. Ils disent que dans les sacrements & les offices de la piété la différence du corps & de l'esprit se retrouve. Dans le jeûne, par exemple, ils n'estiment pas beaucoup la seule abstinence de la chair & du souper, ce qui, pour le vulgaire, constitue l'obligation du jeûne : il leur faut encore retrancher quelque chose à leurs passions, moins accorder que de coutume à l'emportement, à la superbe, de telle sorte que moins surchargé par la masse du corps, l'esprit parvient au goût & à la jouissance des biens célestes.

Il en est de même de la messe : bien qu'ils ne méprisent pas de leur aveu la partie intérieure de ce sacrifice, ils la regardent comme inutile & même pernicieuse, s'il ne s'y mêle pas un élément spirituel, représenté par des signes visibles. Or, la mort du Christ y étant figurée, les fidèles doivent la reproduire en domptant, en éteignant, en mettant leurs passions au sépulcre, pour ressusciter dans une existence renouvelée, de façon à ne faire qu'un avec le Christ & tous leurs frères en Jésus-Christ. Tel est l'état d'esprit des dévots assistant



à la messe. La foule, au contraire, n'y voit rien que la présence auprès des autels & le plus près possible, que des chants à entendre & des cérémonies à contempler.

Ce n'est pas seulement dans les choses que nous avons proposées en exemple, c'est dans toute leur vie que nos modèles de piété se séparent de tout ce qui peut toucher au corps, ravis par leur essor vers l'Éternel, l'invisible, la pure spiritualité. Puisqu'il y a donc ce désaccord en toute chose entre les hommes pieux

& ceux qui ne le font pas, vous devez penser que mutuellement ils se font l'effet de véritables fous. Mais ce vocable, à mon avis, convient bien mieux aux dévots qu'au commun des mortels. Cela vous fera beaucoup plus évident si, comme je l'ai promis, je démontre en peu de mots que cette souveraine récompense à laquelle ils aspirent n'est pas autre chose qu'une forte de fureur.

Dites-vous d'abord que Platon a conçu un rêve semblable quand il écrivait que la fureur des amants était de toutes la plus heureuse. En effet, celui qui aime avec passion, ne vit plus en lui, mais dans la personne qu'il aime, & plus il sort de lui-même, plus il se transforme en l'être aimé, plus il éprouve de délices. Ainsi, quand l'esprit d'un dévot songe à quitter ce corps en répudiant l'usage de ses organes, vous appellerez cela de la fureur. Autrement que signifieraient ces locutions d'usage commun? « Il est hors de lui, reviens en toi-même; il est rentré en lui-même. » En outre, plus l'amour est parfait, plus la fureur est éperdue & enthousiaste. Quelle sera donc la vie des habitants du ciel vers laquelle soupirent si passionnément tant d'âmes pieuses? L'esprit, sans doute plus fort & vainqueur, absorbera le corps. Et il le fera d'autant plus aisément que déjà dans la vie d'ici-bas il aura absorbé & exténué

le corps. Ensuite l'esprit sera absorbé par la suprême intelligence qui le dépasse infiniment : si bien que l'homme tout entier sera hors de lui & seulement bienheureux, parce que, détaché de soi-même, il sentira je ne fais quel ravissement ineffable de ce souverain bien qui attire tout à lui. Au reste, quoique cette félicité ne doive être parfaite qu'au moment où les esprits partageront l'immortalité avec le corps recouvré, cependant comme la vie de nos hommes pieux n'est pas autre chose que la méditation de la vie éternelle, que l'ombre du paradis, il se peut qu'en ce monde ils en ressentent quelque avant goût, ils en perçoivent quelque parfum. Ce n'est pourtant qu'une petite goutte auprès de cette source d'éternelle félicité & pourtant cette goutte est préférable à toutes les voluptés du corps, même si toutes les délices des mortels étaient confondues en un réservoir. Tellement les choses spirituelles sont au-dessus des choses matérielles, les invisibles biens au-dessus des biens visibles ! Aussi trouvons-nous cette promesse en un prophète : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, & vers le cœur de l'homme n'est point monté ce que Dieu a ménagé pour ceux qui l'aiment. » C'est là ce genre de Folie[✱] qui ne se perd pas, mais qui se consume en passant de la terre au ciel. ✱

Ceux donc qui ont traversé de pareils fentiments, & le nombre en est bien petit, éprouvent une sorte de démente; ils disent des mots incohérents, font entendre des sons indistincts, changent de visage à tout moment. Tantôt gais, tantôt abattus, on les voit pleurer, rire, soupirer, toujours aux extrêmes, hors d'eux-mêmes. Enfin, quand ils sont rentrés dans leur bon sens, ils assurent ne pas savoir où ils ont été, s'ils ont voyagé en corps ou en esprit, dans le sommeil ou en état de veille. Qu'ont-ils entendu, vu, dit, fait? ils n'en ont nul souvenir, si ce n'est comme à travers une nuée ou dans un songe; ils savent seulement que dans leur folie ils étaient très-heureux. Aussi déplorent-ils leur récipiscence & ils donneraient tout pour être toujours sous de ce genre de folie, & c'est encore pour eux une mince portion de l'éternelle béatitude.

Cependant, depuis longtemps je m'oublie & je cours en dehors des limites. Si quelqu'un de mes discours vous paraît empreint de pétulance ou de loquacité, songez que je suis la Folie &, qui plus est, femme. Cependant souvenez-vous de ce proverbe, que : « Souvent l'homme fou a parlé mal à propos, » à moins que vous ne pensiez que ce dicton ne concerne en rien les femmes. Je vous vois attendre une conclusion. Mais vous êtes bien sous vous-



mêmes, si vous vous imaginez que je puisse me rappeler tout ce que je vous ai dit, quand j'ai répandu un tel fatras. Voici deux sentences en guise de conclusion, l'une fort vieille : « Je n'aime pas un compagnon de bouteille bien pourvu de mémoire, » & l'autre, de fraîche provenance : « Je hais l'auditeur aux souvenirs tenaces. »

Allez donc en paix, applaudissez-moi, je vous fouhaite grasse vie & bonne santé, illustres adeptes de la Folie : & maintenant la farce est jouée !





NOTES

AVANT-PROPOS ET INTRODUCTION

Page I. *Traduire l'Éloge de la Folie*. — De cet *Éloge de la Folie* on peut rapprocher avec agrément & profit un charmant opuscule de Louise Labé, reproduit dans l'édition définitive de M. Prosper Blanchemain. C'est une fantaisie dialoguée, partagée en cinq « discours » & portant pour titre : *Débat d'Amour & de Folie*. L'apologie de la cliente d'Erasme est faite cette fois par Mercure en plein tribunal olympien.

Page II. *Le rire bienheureux de la Renaissance*. — Taine, dans sa *Philosophie de l'art en Italie*, a fort bien dit pour caractériser cette époque : « L'homme va au grand rire comme l'eau coule sur la pente. »

Page III. *La dame au vert chaperon*. — Passerat, dans son sonnet au Roi sur la mort du fou Thulène, montre ce dernier bien & dûment

..... couvert

D'un joli chaperon fait de jaune & de vert.

Page VI. *Comme Shakespeare traite son Malvolio*. — Avec ce métaphorisme parfois bizarre du grand poète anglais, Olivia fait entendre à ce Malvolio ce qu'elle pense de lui & de toute l'espèce des hypocrites toujours prêts à se récrier : « Quand on est généralement sans remords & de franche nature, on prend pour des

flèches à moineau ce que vous tenez pour des boulets de canon. » (*Le Soir des Rois*, trad. F.-V. Hugo.)

Page VIII. *Atellanes*. — Consulter sur cette question un excellent résumé de M. Paul Albert, dans son *Histoire de la littérature romaine*. (Ch. Delagrave, 1870, p. 182 & suiv.) : « Les fables atellanes (d'Atella, capitale des Osques) étaient de véritables fables satiriques. Leurs personnages devinrent de bonne heure des types qui pouvaient recevoir les modifications les plus diverses sans perdre leur caractère original. » Ainsi, M. Paul Albert voit dans l'*atellane* la forme primitive de la *Commedia dell'Arte*; dans ses héros Maccus, Bucco, Pappus, Dorfennus, les prototypes de l'Arlechino, du Pulcinella, du Pantalon, du Docteur bolonais. . . Sylla lui-même se plut à composer des atellanes. M. Paul Albert nous renvoie du reste à la monographie des *Atellanes*, par Munck (*de Fabulis atellanis*).

Page XVIII. *La scolastique épaisse de ténèbres*. — « C'est assez vécu en ténèbres », s'écriait Dolet.

Page XIX. *Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Rutebeuf, Alain Chartier*. — L'excellent ouvrage de M. Charles Lenient, *la Satire en France*, vous rendra toute cette ironie des vieux trouvères, plus libres que ne le pourraient être nos contemporains.

Page XXX. *Les Adages*. — La publication des *Adages*, en 1500, fut le grand succès de l'époque. L'illustre helléniste Budé refait de ce livre, compilation de toute la sagesse antique : « C'est le magasin de Minerve, tout le monde y a recours, comme aux feuilles de la sibylle. »

Page XXXI. *Les honneurs*. — « Holbein, le grand peintre de Bâle, peignit Erasme en habit de triomphateur, passant, couronné de lauriers, sous un arc romain & comme entraînant le monde par cette *via sacra* de l'antiquité. » (Michelet, *la Renaissance*, p. 176.)

Page XXXIII. *L'instance de Léon X*. — Voici un fragment d'une lettre de Léon X à Henri VIII, où, à propos d'Erasme, le pape athénien dit entre autres choses : « J'ai toujours aimé les hommes doctes & les

bonnes lettres : cet amour est né avec moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que les lettres font l'ornement & la gloire de l'Eglise chrétienne. »

Page XXXIV. *Budé*. — Rechercher à propos de Budé non-seulement l'*Essai historique* de M. Rebitté (1846), mais les pages de Bayle, un mémoire de Boivin le jeune (5^e volume du *Recueil de l'Académie des Inscriptions*); un article d'Andrieux (*Œuvres*, 4^e vol.); un chapitre de M. Charpentier (*Histoire de la Renaissance des Lettres en Europe*); une étude de Léon Feugère, dans les chapitres qui servent d'appendice à son *Essai sur les Femmes poètes au XVI^e siècle* (Didier).

Page XXXVI. *Avec l'Eloge de la Folie*. — Il est curieux de savoir l'opinion de Luther sur ce livre, quand il se fut tourné contre Erasme. Les *Propos de table* nous l'apprendront : « En écrivant son livre sur la Folie, Erasme a engendré une fille telle que lui. Il veut badiner, ricaner & railler; mais c'est un bouffon & un extravagant, & le livre de ce fou est pure folie. »

Page XXXVII. *Bedda*. — Ce Bedda, cuisinier fanatique, osa bien s'attaquer au bon génie de la Renaissance, à la fleur des Valois, à Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre. Il la fit jouer en *furie d'Enfer* par les écoliers du collège de Navarre. Bedda fut sans doute poursuivi, condamné à l'amende honorable, relégué au mont Saint-Michel. Mais après sa disgrâce ses outrances fanatiques n'en eurent pas moins gain de cause.

Page XXXVIII. (Note.) *Clément Marot a traduit deux de ces colloques*. — Ce même Marot a fait, en quatre vers assez mauvais du reste, une épitaphe du « grand Erasme ». (Coll. Jannet, t. II, p. 237.)

Page XLVI. *Le Caton dont parle Sénèque*. — Voir le traité de *Constantia sapientis*. Sénèque y divinise Caton. Les paroles auxquelles je fais allusion sont celles-ci : *Stetit solus & cadentem rempublicam, quantum modo una retrahi manu poterat, retinuit.*

Page LX. *Quelle est la Pallas qui t'a mis cela en tête?*

- L'auteur fait allusion aux interventions fréquentes d'Athéné dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée*; « perpétuelle conseillère d'Ulysse & de Pénélope », guide de Télémaque, elle est devenue, par une conséquence logique, le *Mentor* de Fénelon.
- *Tu fais le personnage de Démocrite.* — Voir Juvénal (IV^e satire) : « Comment ne pas approuver ces deux philosophes dont l'un paraît invariablement d'un éclat de rire au premier pas qu'il faisait hors de chez lui, tandis que l'autre, au contraire, larmoyait toujours. Rire, du reste, est une façon de satire à la portée de tout le monde; ce qui m'étonne, c'est qu'Héraclite ait eu autant de larmes à sa disposition; Démocrite, lui, riait à se rompre les côtes ». (Trad. Despois.)
- *L'homme de toutes les heures.* — Expression attribuée à Tibère par Suétone, dans la *Vie* de ce prince.
- *Un souvenir de ton ami* — Il y a dans le texte $\muνημόσυνον$ *tui sodalis*. — C'est un hémistiche de Catulle. (12, 13.)
- *Chicaneurs.* — *Vitiligatores*, dit le texte latin, mot énergique pour désigner la manie, la maladie de plaider. Caton l'a introduit dans la langue latine. Chez nous Racine a dit :

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme...

Racine (*les Plaideurs*, act. I, sc. viii).

Page LXI. *L'ancienne Comédie.* — La Comédie grecque, on le fait, dérive, comme la tragédie, des solennités dionysiaques, des fêtes du Kômos. Elle eut de toute antiquité la parabase, défilé du chœur comique venant chanter une tirade lyrique devant les spectateurs, & la danse du cordace. A cette danse hardie et quelquefois obscène, à cette parabase qui n'est qu'une longue apostrophe coupée d'élan & de réflexions, les lecteurs plus ou moins bienveillants pourraient en quelque manière comparer l'opuscule d'Erasme. Mais cette comparaison n'aurait rien de désobligeant pour lui. La « vieille » ou « ancienne » Comédie s'est incarnée dans Aristophane; mais nous savons que ses plus grandes audaces n'étaient rien auprès des intempérances de ses devanciers, Cratinos & Cratès. Aristophane joua en réalité vis à vis de ses prédécesseurs,

comme plus tard Shakespeare & Molière, un rôle de modérateur.

— *La Batrachomyomachie*. — On a cessé depuis longtemps d'attribuer à Homère ce petit poème tragi-comique dont l'honneur est fort arbitrairement revendiqué pour Pigrès, frère d'Artémise.

— *Le Culex, le Moretum*. — Ces deux petits poèmes sont réclamés, comme la *Copa*, pour la jeunesse de Virgile.

— *Bufris*. — Ce tyran, mis à mort par Hercule, était le plus fouvent un personnage de comédie. Antiphane, Ephippos, Mnésimaque l'avaient pris à partie. A son sujet, dans notre *Hercule grec* (p. 122), nous avons dit : « Ce spectacle des tyrans grotesques était politique à l'égard des rois ou des usurpateurs populaires. Pour ceux qui réfléchissaient dans les livres cités grecques, rien ne devait être plus pitoyable & par suite plus risible que l'être doué de toutes les puissances pour le mal. Contre Denys & ses émules le rire était une des revanches de la justice & de la liberté ! Bufris a, du reste, souvent occupé les poètes de l'antiquité. Ces vers fameux de Virgile en portent témoignage :

*Quis aut Eurysthea durum
Aut illaudati nescit Bufridis aras. »*

— *Glaucou a loué publiquement l'injustice*. — Ce trait de Glaucou est emprunté à la *République* de Platon (liv. II).

— *Favorinus, Therсите & la fièvre quarte*. — C'est Aulu-Gelle (liv. XVII, chap. XII), qui nous dénonce ce Favorinus comme un homme habitué à traiter d'absurdes paradoxes. Il était d'ailleurs apprécié de son temps. Ce rhéteur fut l'ami d'Adrien, l'émule de Polémon, le familier de Plutarque, après avoir été l'élève de Dion Chrysostome. Therсите nous est connu par Homère, qui le met en scène au II^e chant de l'*Illiade* (212-277). D'après le témoignage de la *Chrestomathie* de Proclus, conservée dans la bibliothèque de PHOTIUS, Arctinos de Milet, un des poètes du cycle épique, auteur d'une *Ethiopide*, faisait tuer Therсите par Achille. Therсите se ferait attiré le courroux du

héros en lui reprochant, après sa lutte victorieuse contre Penthéfilée, l'amour inspiré par la vue de l'amazone morte. Achille aurait été obligé d'aller chercher une expiation à Lesbos, sous les auspices d'Artémis & de Léto, par l'intermédiaire d'Ulysse.

- *Synésius*. — Ce fut un de ces hommes à l'imagination demi-chrétienne, demi-païenne, qui abondèrent dans les premiers siècles de l'Église triomphante. Il fut poète & évêque de Ptolémaïs.
- *Sénèque a exercé sa verve sur l'apothéose de Claude*. — Cette apothéose dérisoire de Claude porta le titre d'*Apocoloquintose* ou *Métamorphose de Claude en citrouille*. Ce pamphlet a fourni la matière d'une des meilleures leçons rédigées par M. C. Martha, cet écrivain exquis, ce fin connaisseur de la littérature latine.
- *Le dialogue d'Ulysse & de Gryllus*. — On fait avec quelle simplicité enjouée Fénelon a repris dans ses *Dialogues* ce vieux thème de l'antiquité.
- *Chevauché sur un long bâton*. — Réminiscence d'Horace : *Equitare in arundine longa*.

Page LXII. *Combine des questions sur la laine des chèvres*. — Le commentateur Gerardus Liffrius comprend sous ce titre en propres termes l'Immaculée Conception, la toute-puissance du saint-père, la précellence de Pierre ou de Paul, matières où il entre, dit-il, « plus d'argumentation litigieuse que de vraie piété ».

Page LXIII. *Pour ce qui regarde la farine*. — Réminiscence d'Aristophane dans les *Nuées* : « Et que me serviront vos nombres pour la farine ! »

- *Nous n'avons pas été, comme Juvénal, remuer la sentine secrète des crimes*. — Relire à l'appui ces trois poèmes du Maître, qui réfutent la décadence romaine : « *L'Esprit de Rome* (Châtiments); la *Statue* (Contemplations, I^{er} volume); au *Lion d'Androclès* (Légende des siècles) :

Tous les vices de Rome, égoût du genre humain,
Suintent comme en un crible à travers cette voûte,
Et l'immonde univers y filtre goutte à goutte. »

TRADUCTION

Page 1. *C'est la Folie qui parle.* — Cette entrée en scène d'un être allégorique, à moitié abstrait, à moitié divin, nous rappelle l'apologie bien moins étendue mais non moins curieuse que la Fortune prononce dans la *Consolation* de Boèce (liv. II). Le début offre quelque analogie avec les premières lignes de l'opuscule érafinien. La Fortune se plaint aussi d'être mécon nue :

Quid tu, o homo, ream me quotidianis agis querelis?
 Quam tibi fecimus injuriam? quæ tua tibi detraximus bona?

Page 2. *Comme des dieux d'Homère.* — Les dieux d'Homère étaient bons convives. Ils ne dédaignaient pas de quitter l'Olympe pour les banquets terrestres. L'*Illiade* (ch. 1, v. 423 & suiv.), les attable chez les « irréprochables » Ethiopiens.

— *Népenthès.* — Boisson qui suggérait l'oubli de la douleur. La formation du mot l'indique, affoiant πένθος, douleur au v privatif. Dans l'*Odyssée* (ch. 11, v. 219 & suiv.), Hélène hospitalière offre à Télémaque comme à Ménélas, son époux réconcilié, le breuvage du népenthès, qui efface l'oubli des maux & tarit pour un jour la source des larmes.

— *L'antré de Trophonius.* — L'oracle de Trophonius, personnage mystérieux, résidait dans une caverne de Béotie. Vous trouverez à ce sujet la description la plus complète dans *Pausanias* (IX, 39). Déjà Hérodote en a fait mention (*Clio*, chap. XLVI); dans les *Nuées* d'Aristophane (v. 508), Strepsiade se dit saisi de crainte devant la maison de Socrate comme s'il avait à descendre dans l'antré de Trophonius. Consultez encore Plutarque (*de Oraculorum defectu*; — *de Deo Socratis*; — *Athénée*, liv. XIV), où il rapporte l'histoire d'un certain Parméniscos qui était revenu de l'antré de Trophonius, à jamais incapable de rire, ἀγέλαστος; — Lucien (*Dial. des morts*, III); — Philostrate (*Apoll. Tyen.*, VIII, 39); — Cicéron (*Tuscul.* 1, 47; *de Nat. deor.*, III, 19).

— *Celle que jadis notre Midas a départie au dieu Pan.* — Le jugement de Midas est trop connu pour y insister. Le rôle non plus fabuleux mais historique de Midas est attesté par Hérodote (liv. 1^{er}, chap. xiv).

Page 3. *Ce nom de sophistes.* — Les sophistes ont si mauvais renom qu'on ne peut les réhabiliter qu'à demi. Cependant il n'est plus permis de nier l'utilité de leur apparition, l'efficacité de leur enseignement, quand on apprend soit l'histoire, soit la philosophie grecque avec MM. Perrot ou Girard, Chaignet ou Fouillée.

— *Un éloge non d'Hercule.* — Allusion au grand nombre des panégyriques d'Hercule qui avaient été prononcés.

Page 4. *Habille la corneille de plumes étrangères.* — Cette locution répond à une formule d'apologue très-ancienne. Esope & Phèdre ont indiqué à notre la Fontaine le *Geai paré des plumes du Paon*.

Page 5. *Phalaris.* — Lucien a écrit l'apologie de Phalaris. C'est une pure déclamation que le satirique prête à un Dorien venant justifier Phalaris devant les Agrigentins, & faisant retomber les crimes du tyran sur Périlaüs qui n'en peut mais.

Page 8. *Anes sous la peau du lion.* — (V. Esope, fable V; — La Fontaine, liv. V, fable XXI, *l'Ane vêtu de la peau du lion*.)

— *Leurs oreilles proéminentes signalent en eux des Midas.* — Le souvenir de ces oreilles légendaires provoque des exclamations plaisantes dans une farce de la duchesse d'Alençon. (V. les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, t. IV.) Trop & Prou, personnages allégoriques, font à leur grand ennui pourvus d'oreilles démesurées. Et ils se récrient fréquemment & s'en prennent surtout au roi de Phrygie, leur devancier :

Midas, Midas, Midas, Midas!
 Nos tristesses font nonpareilles. . . .

 Midas, Midas, Midas, Midas !
 Que pour vous nous avons de peine

.....

 Midas, Midas, Midas, Midas !
 Pour nous très-mal vous fûtes né,

Page 9. *Et cela est comme cela.* — Paroles prêtées avec une intention dérisoire à l'esclave Carion par Aristophane, dans le *Plutus*.

Page 10. *Le Chaos, Orcus, Saturne, Japet.* — Erasme, en bon helléniste, rappelle ici les divinités primitives, telles qu'Hésiode les a dénombrées dans sa *Théogonie*. Il n'omet d'y joindre que l'Amour, l'Erèbe, la Nuit. « Avant toutes choses fut le Chaos », dit Hésiode (v. 116). Japet arrive au vers 134, à côté d'Hypérion. Saturne ou Chronos est plus jeune, « Chronos à l'esprit recourbé » (v. 137). Orcus est un nom latin qui répond à l'Hadès des Grecs. Orcus, chez les Romains, nous représente le dieu des serments; par métonymie, ce vocable signifie la demeure souterraine. Voici deux exemples différents du même mot pris dans une double & diverse acception :

Dives in ignava lucidus Orcus aqua.

Tibulle (III, III, 38).

Stygioque caput damnaverat Orco.

Virgile.

Une troisième signification vient s'y ajouter, celle de *mort* :

Horriferis accibant vocibus Orcum,

dit Lucrèce en parlant de nos ancêtres des âges pré-historiques. (*De Nat. rer.*, v. 993.)

Milton, si pénétré de mythologie, n'a pas manqué de se souvenir de tous ces dieux des premiers âges. Il infère dans sa hiérarchie infernale, au 1^{er} chant de son poème, Saturne lui-même; au 11^e chant, il range autour du Chaos comme deux êtres distincts, Orcus & Hadès, & place auprès d'eux Démogorgon « au nom redouté », qui semblerait plus primitif & plus mystérieux encore.

— *Mon père c'est Plutus.* — Reportons-nous à l'œuvre brillante qui, chez Aristophane, sert de transition

entre la vieille & la moyenne Comédie. Rappelons-nous la cécité de Plutus, dont deux adroits compères veulent faire leur profit, & l'éloquente protestation de la Pauvreté qui s'annonce déjà comme la mère féconde des héros.

Page 11. *La farouche Pallas*. — Pallas & Athéné qu'Erasme confond d'après la tradition de toute l'antiquité, primitivement constituaient deux déesses séparées, comme les plus anciens monuments en font foi.

— *Ce boiteux artisan*. — Cette épithète, qui s'applique à Vulcain, éveille le souvenir de la jolie odelette de Ronfard :

Le boiteux mari de Vénus,
Le maître des Cyclopes nus.

— *L'errante Délos*. — La destinée mythologique de Délos remplit la première partie de l'hymne homérique en l'honneur d'Apollon. Callimaque a chanté « Délos ». Tibulle, au déclin des ferveurs païennes, s'écriait :

Phœbe tua est. Delos, ubi nunc
Tibulle (II, III, 30).

— *La mer onduleuse*. — Allusion à la naissance d'Aphrodite-Vénus, si souvent célébrée par les poètes dans son apparition d'Anadyomène. Toutes les mémoires résonnent des beaux vers de Muffet, déparés malheureusement par un non-sens : « Vénus *Astarté* ». L'*Astarté* phénicienne n'a rien à démêler avec les divinités de l'Hellade & de l'Ionie. Sully-Prud'homme, après Muffet, a glorifié « *la naissance de Vénus* » (*Stances & Poèmes*, édit. Lemerre, 1872) :

Je parais pour changer, reine des harmonies,
Les rages du chaos en flottantes langueurs,
Car je suis la beauté; des chaînes infinies
Glissent de mes doigts blancs au plus profond des cœurs.

— *Les creuses cavernes*. — « Creuses », épithète homérique.

— *Iles Fortunées*. — Horace avait invoqué les îles Fortunées, séjour des bienheureux :

Arva, beata
Petamus arva, divites & infulus &c.
(*Epodes XVI*, 42.)

De même dans l'ode VIII^e du livre IV, nous lisons :

Ereptum stygiis flustibus Æacum
Virtus & favor & lingua potentium
. . . .divitibus consecrat infulis.

- *Champs d'asphodèle*. — L'asphodèle avait peu de prix pour les anciens & quelque tristesse à leur estimation. Car c'est en des champs d'asphodèle que se menait la danse des morts, comme a pu le dire Leconte de Lisle en ses Imitations anacréontiques.

Page 12. *Moly*. — Herbe fabuleuse dont Hermès fait présent à Ulysse dans le Xe chant de l'*Odyssée* (v. 302 & suiv.), pour le préserver des philtres vénéneux de Circé : « Ayant ainsi parlé, le tueur d'Argus me présenta une plante arrachée à la terre & m'en apprit les vertus; elle était noire par la racine, par la fleur d'une blancheur lactée; les dieux l'appellent moly. »

- *Les jardins d'Adonis*. — Rechercher la description d'un jardin d'Adonis dans les *Syracusaines*. (Théocrite, Idylle XV.)

- *Je n'ai nullement commencé la vie par les pleurs, mais par un doux fourire à l'adresse de ma mère*. — Phénomène exceptionnel, don de nature. C'est à un enfant divin promis à de miraculeuses destinées que Virgile a pu dire seulement :

Incipe, parve puer, rifu cognoscere matrem.

Page 13. *Philautia, Kolakia, &c.* — Ces abstractions personnifiées étaient dans le goût latin; le moyen âge les a transmises fidèlement à la Renaissance.

Page 14. *Affembleur de nuages*. — Auparavant nous avons vu Pallas douée de la force paternelle. Les expressions homériques abondent chez Érasme.

Page 16. *En dépit de Lucrèce*. — Allusion au début du beau poème de l'ami de Memmius.

Page 17. *A ne rien penser consiste le bonheur de la vie*. — La Folie force un peu les textes. Dans Sophocle, ces paroles sont prononcées par Ajax, blessé d'amertume & de mélancolie, lorsqu'il se fait amener son jeune enfant par sa captive & concubine Tecmesse.

Page 20. *Je hais un enfant d'une précoce sagesse.* — Adage cité par Apulée.

— *Plus doux que miel.* — Epithète souvent attribuée à Nestor dans Homère.

— *La voix douce comme le lis.* — C'est ainsi qu'Homère qualifie la voix grêle & douce de ces vieillards rangés sous les murs d'Ilion, & « semblables à des cigales », auxquels il fut donné de voir & d'admirer Hélène, tout en déplorant son séjour à Troie. (*Iliade*, ch. III, v. 149- & suiv.)

Page 23. *La jeuneesse de Tithon.* —

Te potuit lacrymis Tithonia fletere conjux.

Virgile.

Malherbe, dans sa *Consolation à du Périer*, a fixé bien mal à propos, du reste, ce souvenir mythologique :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale.

Page 24. *Motychos.* — Une des épithètes appliquées à Dionyfos. — Bacchus, littéralement « l'enluminé ».

— *La vieille Comédie.* — La vieille Comédie à tout moment se jouait aux dépens de Bacchus, comme elle s'exerçait à moindre droit au préjudice d'Hercule. L'exemple le plus fameux d'un Bacchus livré aux ritées se trouve dans les *Grenouilles* d'Aristophane.

Page 25. *Vénus belle comme l'or.* — Epithète très-fréquente chez Homère & dans tous les vieux poètes. L'éclat de l'or suffit à la justifier. De même « elle rit toujours » (p. 26), répond à l'épithète homérique φλομειδής, amie du rire.

Page 26. *Momus qui jadis avait coutume de les traiter de la forte.* — D'abord pris au sérieux comme un divin censeur, Momus est devenu chez Lucien & dans les polygraphes de la décadence le railleur de l'Olympe, une forte de Ménippe céleste.

- *Précipité sur la terre avec Até.* — Até, déesse de l'égarément & de la punition aussi, nous représente un des plus anciens personnages mythiques. Elle nous est désignée par Hésiode (*Théogonie.*, v. 230), comme la fille d'Eris (la Discorde), & citée par Homère à deux

reprises. Au chant **ix** (v. 504 & suiv.), Até donne lieu au beau mythe des Prières marchant sur ses pas pour réparer les dommages qu'elle a causés. Au chant **xix** (v. 910 & suiv.), non-seulement elle est décrite par le poète, mais Homère nous raconte sa complicité avec Héra pour retarder l'accouchement d'Alcmène. Alors Zeus saisit Até par ses cheveux « luisants », & s'engagea par serment à ne la jamais laisser revenir dans l'Olympe & « le ciel étoilé ». M. Jules Girard, dans son beau livre sur le *Sentiment religieux en Grèce*, a rendu avec sa finesse & sa profondeur accoutumées ce type étrange d'Até (p. 113) : « Chassée du ciel, elle tourmente & afflige les hommes. Elle les abuse, & par l'erreur les pousse au mal qui appelle sur le coupable la punition. Ce qui l'aide le plus dans son œuvre malfaisante, c'est la passion « insolente & hardie toujours prête à franchir les bornes légitimes, toujours disposée à l'injure orgueilleuse. »

Page 28. *Priape en bois de figuier*. — Sans parler de la 1^{re} satire du 1^{er} livre dans Horace, Priape a souvent inspiré les poètes, & spécialement dans Catulle, son zélé desservant, les poèmes XVIII, XIX, XX, sont pleins de grâce & de fraîcheur.

— *Mercury ne donne-t-il pas la comédie par ses larcins & ses prestiges ?* — Rien ne vaut en cet ordre d'inventions mythologiques l'hymne à *Hermès*, si heureusement mis en scène par Cox, dans ses contes mythologiques : *les Dieux & les Héros*. (Traduct. Baudry & Délerot, Hachette, 1867.)

— *Vulcain lui-même a fait le plaisant à la table divine*. — Cette gaîté de l'Olympe, amplifiée par l'Evhémérisme, a largement défrayé les poètes de la Renaissance. V. Hugo, en écrivant son beau poème du *Satyre*, a été fidèle à leur tradition; c'est bien au début l'Olympe vu à travers Lucien.

— *Silène qui danse le cordace avec les Polyphèmes*. — Le type de Silène est un des plus curieux qu'ait inventés l'antiquité compréhensive. Tantôt elle le figure dans les drames satiriques comme un ivrogne puifillanime, dodelinant sur un baudet :

Pando Silenus asello ;

tantôt elle le présente comme un vieillard d'une sagesse & d'une expérience consommées, tenant devant Midas le langage le plus grave, révélant aux bergers, dans Virgile, l'origine des choses. Comme Bacchus, son élève, il offre un double caractère physique & mystique. Dans le livre III de la *Symbolique* de Creuzer, M. Guigniaut a fait avec sa puissance d'indagation ce personnage complexe.

— *Les Satyres demi-boucs jouant leurs atellanes.* — Admirens une fois pour toutes ce bonheur d'expression, *rerum curiosa felicitas*, qui témoigne de l'imagination d'Erasme. Quelle invention charmante & neuve alors, ces satyres comédiens!

— *Pan avec sa chanson sans art.* — Ce n'est pas une chanson sans art, mais un chant délicieux que l'hymne homérique assigne à ce dieu montagnard :

Μελίγηρυν ἀοιδῆν

Il en fait le maître accoutumé des roseaux & le compagnon de danse des nymphes. Ici notre Erasme s'éloigne de la tradition.

— *Harpocrate.* — Dieu du silence.

— *Corycien.* — Locution accréditée chez les Grecs. On traitait de coryciens tous ceux qui écoutent à la dérobée.

Page 33. *Quand un homme embrasse avec délices une tache sur le visage de sa maîtresse.* — La pensée évoque le fameux passage du *Misanthrope*, où Molière d'ailleurs s'est inspiré de Lucrèce. Entre Lucrèce & Molière, Horace a jeté ces vers qu'Erasme transcrit à peu près. (*Satires*, liv. I, fat. III, v. 38 & suiv., 54, 55, 60, 70.)

Illuc prævertamur, amatorem quod amicæ
Turpia decipiunt cœcum vitia aut etiam ipsa hæc
Delectant, veluti Balbinum polypus Hagnæ.

..... Strabonem

Appellat pætum pater

..... Opinor,

Hæc res & jungit, junctos & servat amicos.

Nam vitis nemo sine nascitur; optimus ille est

Qui minimis urgetur.

Page 34. *Le serpent d'Epidaure.* — Horace, (ibid., v. 25, 26).

Cur in amicorum vitis tam cernis acute
Quam aut aquila aut serpens epidaurius...

Les serpents d'Epidaure étaient consacrés à Esculape.
Le serpent symbolisait du reste la perspicacité comme
la prudence.

— *La beface sur leur dos.*—Encore un legs d'Esopo aux
poètes & aux moralistes. Perse s'est écrié bien avant
Erasme :

Ut nemo in sese tentat descendere, nemo,
Sed præcedentis spectatur mantica tergo.

Et bien après Erasme, la Fontaine s'écriera :

Le fabricant souverain
Nous créa befaciers tous de même manière.

(*Fables*, liv. I, VII.)

Page 36. *Traitez-le de coucou.* — Nous renvoyons
le lecteur à ce charmant poème de Passerat : *Mé-
morphose d'un homme en oiseau.* Selon Sainte-Beuve,
dans son *Tableau de la poésie française au xv^e siècle*,
c'est un petit chef-d'œuvre de grâce & d'enjouement
qui fait époque dans l'histoire de notre poésie & honore
le xv^e siècle. Un bon bourgeois de Corinthe a perdu
sa femme partie avec un jeune ami. Le ciel pitoyable
le change en coucou :

Et néanmoins quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passants & ne peut dire qu'ou.

— *Il boit avec ses lèvres les larmes de sa chère adul-
tère.* — Image bien expressive & que n'égale pas dans
sa brièveté la tirade d'Arnolphe sur les maris complai-
sants (*École des Femmes*, act. Ier, sc. 1^{re}).

Page 38. *De Nirée vous deviendrez Therfite.* —
Nirée n'est mentionné qu'au II^e chant de l'*Iliade*
(v. 671 & suiv.). Ce fils de Cécrops & d'Aglaïa pas-
sait pour le plus beau des Grecs, mais il n'était qu'un
débile guerrier.

Page 40. *Le conseil d'Archiloque.* — Cette pusillani-
mité d'Archiloque, qui le fit chasser du territoire de
Sparte, est signalée par Plutarque dans ses *Apophteg-
mes laconiens*.

Page 41. *Les puces, les moucheron.* — Réminiscences des *Nuées* d'Aristophane.

Page 42. *Cette fameuse sentence de Platon.* — Cette sentence s'est bien trouvée confirmée par d'illustres exemples dont le plus fameux est celui des Antonins. Néanmoins Commode, succédant à Marc-Aurèle, suffit à démontrer combien les institutions offrent plus de garanties que le despotisme même des sages & des héros.

Page 44. *Timon.* — Le Timon de Lucien dont Shakespeare a fait sa propriété & son bien.

Page 46. *Apologue plaisant & puéril.* — L'apologue de Ménénus Agrippa, versifié par la Fontaine sous ce titre : « *Les Membres & l'Estomac* » (liv. III, fabl. II), après avoir été traité par Rabelais (liv. III, ch. III).

Page 47. *Se guinder dans le Forum sous les dehors d'une statue d'airain :*

Athenus ut ftes.

Horace (*Satires*, III, liv, II, v. 183).

Page 49. *Les Silènes d'Alcibiade.* — C'est dans le *Banquet* de Platon qu'Alcibiade compare Socrate à l'un de ces Silènes qui, difformes à l'extérieur, trahissaient en s'ouvrant des images divines. Voir le début du *Gargantua* de Rabelais.

Page 50. *Un Dama.* — Expression dont se servent Horace & Perse pour désigner un personnage obscur & méprisable.

Page 54. *Aussi bien qu'une pierre rigide ou qu'un rocher de Paros.* — Erasme s'est souvenu du beau vers de Virgile :

Quam si dura flex aut flet Marpesia cantes.

Ce vers désigne l'attitude de Didon devant Enée au VI^e livre de l'*Enéide* (v. 470-71), de Didon encore plus implacable & plus vengeresse par la majesté de son silence qu'elle ne l'eût été en proférant de bien légitimes reproches.

— *Le seul roi, le seul sage, le seul libre.* — C'est la

théorie stoïcienne poussée, il est vrai, jusqu'au paradoxe, mais qui a le mérite d'attester l'indépendance que la conscience peut donner.

Page 55. *Les filles milésiennes*. — Allusion à une anecdote contée par Aulu-Gelle. Ces vierges de Milet avaient été saisies par l'appétit de la mort.

Page 56. *Chiron*. — Il s'agit du Centaure pédagogue d'Achille. Ce même Chiron renonça à son immortalité au profit de Prométhée. Il avait eu le dessous dans une lutte contre Hercule, défenseur de son ami Pholos.

— *Dans le style d'Aristophane*. — Ces épithètes se trouvent en effet sur les lèvres de l'esclave Carion, dans le *Plutus* d'Aristophane.

Pages 58-59. *Qu'importe si tout le public vous siffle, pourvu que vous vous applaudissiez ?*

Populus me sibilat; at mihi plaudo.

Horace (*Satires*, I, liv. I, v. 66).

Page 60. *Theut, mauvais génie du genre humain*. — Platon nous raconte, dans le *Phèdre*, l'histoire de ce personnage, génie inventeur, qui vint communiquer ses secrets au roi égyptien Thamus, & qui, selon Platon, fit un mauvais présent aux hommes en substituant l'écriture à la mémoire.

Page 67. *Comme si l'indulgence des dieux leur avait donné la mission d'égayer la tristesse de la vie humaine*.

— Écoutons, chez un de nos contemporains, une princesse parler d'un fou (Elsbeth, dans le *Fantasio* de Muffet, act. II, sc. 1.) : « Son esprit m'attachait à lui
« avec des fils imperceptibles; sa perpétuelle moquerie
« me plaisait à l'excès; tandis qu'il me parlait, il me
« passait devant les yeux des tableaux délicieux; sa
« parole donnait la vie comme par enchantement
« aux choses les plus étranges. »

Page 68. *Ne voyez-vous pas mes Fous être chers aux plus grands rois ?*

L'Angély, l'Angély,

Viens, j'ai le cœur malade & d'amertume emplí.

Toi qui seul quelquefois me dérides,

Viens!..

(Louis XIII, dans la *Marion Delorme* de Victor Hugo, act. IV, sc. VIII.)

— *Notes, en passant, ce privilège des bouffons.* — Dans une curieuse étude de mœurs florentines, un fou de cour, Giuntone, peut dire impunément devant un Médicis : « Il me plaît de blâmer votre tristesse. Je suis ici sur mon terrain de franchise. Le quolibet m'est donc permis & j'en use comme de ma propriété... Bouffon, mais c'est mon titre d'honneur ! » Et quel beau titre ! La vie est assez stérile si on ne l'arrose de bouffonnerie. »

Alfred des Essarts (*François de Médicis*).

Page 69. *La vérité au vin.* — Cette corrélation entre la vérité & le vin est exprimée par Alcibiade dans le *Banquet* de Platon.

— *Ce fou dit des choses folles.*

Euripide (*Bacchantes*).

Page 70. *Tourner le noir en blanc :*

Maneant qui nigra in candida vertunt.

Juvénal (*Satire III*, v. 30).

— *Souffler le chaud & le froid.* — Voici la vieille fable d'Ésope, assez faiblement reproduite par la Fontaine (*le Satyre & le Passant*, liv. VII, fable VII). J. de Baif avait mieux traité ce sujet dans le livre III de ses *Mimes & Enseignements*.

— *Les femmes se plaisent particulièrement avec cette espèce d'hommes.* — La Bruyère a dit plus durement : « Pour quelques autres plus retirées un maçon est un homme, un jardinier est un homme. » (*Caractères*, ch. IV, *des Femmes*.)

Page 72. *Qu'importe l'époque de la mort pour cet homme qui n'a jamais vécu ?*

Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu,

à fort bien dit André Chénier, dans l'abandon de son « *Art d'aimer* ».

— *Deux Vénus, deux Cupidons.* — Rechercher ces fictions dans le *Banquet* de Platon.

Page 73. *La Sibylle n'eût pas qualifié de furieux les travaux d'Énée :*

Infano juvat indulgere labori.

Virgile (*Énéide*, liv. VI, v. 135).

— *Elles poursuivent l'esprit criminel :*

Scelerum furtilis agitatus Orestes.

— *Cet Argien qui pouffait si loin cette aimable fureur.*—

Ici Erasme fuit Horace pas à pas. L'aventure de l'Argien qui dans un théâtre illusoire croyait assister à une représentation imaginaire, & les réflexions qui viennent après sa guérison, tout cela est presque mot pour mot dans la II^e épître du livre II (v. 128-141).]

Page 75. *Il faut mettre dans la même catégorie ceux qui méprisent tout en dehors de la chasse.* — Il sied ici de revenir à Molière & à sa fameuse scène des *Fâcheux* (act. II, sc. vii).

Page 80. *Leur saint Christophe assez semblable à Polyphème.* — Affimilation hardie pour l'époque. D'ailleurs ce morceau sur la superstition semble avoir été écrit pour tous les temps. Il serait aujourd'hui d'une actualité frappante. On peut en rapprocher dans la Bruyère le passage sur les faux dévots (chap. de la *Mode*), si heureusement terminé par ce trait caractéristique : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée. »

Page 81. *Ainsi grâce à ces indulgences.* — Cette éloquente imprécation contre les indulgences allait être justifiée par le succès de la Réforme.

Page 87. *L'un rapporte sa race à Enée, l'autre à Brutus, cet autre à Arthur.*—« Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'enfouir sous un meilleur, mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il a de tous les noms le plus illustre. » (La Bruyère, de la *Cour*, chap. viii.)

— *Ils montrent des images d'ancêtres peintes & sculptées.*

Stemmata quid faciunt? Quid prodest, Pontia, longo

Sanguine ceneri pictoque ostendere vultus

Majorum & stantes in curribus Æmilianos.

Juvénal (Sat. VIII, v. 6 & suiv.).

— *Un nouvel Hermogène.* — Célèbre chanteur du temps d'Auguste que dans ses *Salires* Horace a plusieurs fois mis en scène (liv. I^{er}, sat. III, v. 29; liv. I^{er}, sat. IV, v. 70).

Page 90. *En ce genre de satisfaction les Romains.* — Les Romains du xvi^e siècle font assez fidèlement dépeints dans les *Regrets & les Antiquités* de du Bellay. Le poète s'accorde sur ce point avec Erasme.

— *Les Germains se font honneur de leur stature.* — Tacite nous montre, en son IV^e chapitre de la *Germanie*, les Germains « d'une haute stature & vigoureux pour un premier effort ».

Page 94. *Le déclamateur.* — Fénelon traite avec plus de sévérité ceux qui tournent la parole sacrée en déclamation de rhétorique. (V. le chapitre iv de la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*.) Il a raison de dire : « Ce n'est point avec cette ostentation de paroles que saint Pierre annonçait Jésus crucifié. »

Page 96. *La caverne de Platon.* — C'est le plus célèbre mythe que le philosophe ait déroulé. Vous le trouverez au VII^e livre de la *République*.

— *Mycille.* — C'est un fave-tier que Lucien a mis en scène rêvant la nuit qu'il était devenu riche, & réveillé par le chant du coq,

Il fit couper la tête à son coq de colère.

Cette aventure a donné lieu à une comédie piquante de MM. Nus & Trianon, représentée sur le Théâtre-Français.

Page 97. *La Peine, la Fièvre.* — Ces bizarres divinités n'en avaient pas moins des temples. Le sanctuaire de la Fièvre se dressait sur le mont Palatin.

Page 101. *Junon à Argos.* — Héra (la Junon des Latins), dit au III^e chant de l'*Illiade* (v. 51 & suiv.) : « Trois cités me sont chères entre toutes : Argos, Sparte, Mycènes aux larges voies ». Et elle offre le sacrifice de ces trois villes en retour de la destruction d'Ilion.

Page 104. *Moinillons adulateurs.* — Ce n'est pas la seule attaque qu'Erasme dirigera contre ces quêteurs vagabonds, en butte aux traits de tous les grands satiriques du xvi^e siècle, Luther, Hutten, Rabelais.

Page 105. *Ménippe.* — Ce Ménippe joue aux enfers

dans la vaste comédie de Lucien le rôle que foutient Momus dans le ciel, le personnage du diseur de vérités & de l'infatigable moqueur.

Page 106. *Le rameau d'or*. — C'est le rameau de la Sibylle au VI^e livre de l'*Enéide*.

— *Les pédants*. — Les pédants fervent, comme les moines, de cibles à tous les grands esprits du xv^e siècle, railleurs par humanité. Ils inaugurent une lutte que Molière achèvera en portant le dernier coup au pédantisme dans la personne de Métaphraste, de Marphurius, de Pancrace, de Vadius & de Triflotin.

— *Toujours fardides*. — Voyez le portrait du pédant tracé par Régnier, dans sa X^e satire sur un repas ridicule :

Le pédant tout fumeux de vin & de doctrine.

— *Lieux de supplice*. — Rappelez-vous le tableau tracé par Montaigne, de ces classes « jonchées d'ofier faignant ».

Page 110. *Pour rien au monde, il ne permuterait avec les rois des Perses*. — Philaminte ne dit-elle pas dans les *Femmes savantes* :

La grammaire qui fait régenter julqu'aux rois
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois.

— *Les poètes...., c'est une race libre* :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Horace (*Epit. aux Pisons*, v. 9 & 10).

Page 112. *Plus avisés sont les plagiaires*. — Comparez avec ce passage de la Bruyère (chap. 1, *des Ouvrages de l'esprit*) : « Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs & subalternes ». Et avant la Bruyère Montaigne, dans ses *Essais*, avait fort mal traité les pédants qui vont « pillotant la science dans les livres ».

Page 113. *Alcée, Callimaque*. — On peut confronter avec cet échange de fadaïses complimenteuses le dialogue de Vadius & de Triflotin, au III^e acte des *Femmes savantes*.

Page 115. *Dodone*. — Allusion aux chaudrons d'airain disposés dans le temple dédié à Zeus, de manière à répercuter le son.

Page 116. *Stentor*. — Ce Stentor était la voix de l'armée grecque. Héra prend ses traits pour stimuler le courage des Achéens.

Homère (chap. v, v. 78 & suiv.).

Page 118. *Ne pas remuer Camarine*. — Il s'agit d'un marais voisin de la ville de Camarine, immortalisée par un vers d'André Chénier. Ce marais incommodeait la cité par ses exhalaisons pestilentielles. Apollon, consulté, répondit « de ne pas remuer Camarine ». On ne tint pas compte de cet oracle; le marais fut desséché, mais aussi fervit-il de passage aux ennemis pour prendre Camarine.

— *Anagyris*. — Herbe qui répandait au toucher une odeur répugnante.

Page 120. *Filet de Vulcain*. — Ce fabliau se trouve tout au long dans l'*Odyssée*, raconté par l'aède phéacien Démodocos (ch. viii, v. 267, 367).

Page 126. *La toile de Pénélope*. — Consulter l'*Odyssée* (ch. ii, v. 87, 111).

Page 137. *Le ciel des Abraxastens*. — L'hérétique Bafilde avait fabriqué 365 ciels différents.

Page 138. *La bouche fermée par un gâteau*. — De même Enée offre à Cerbère :

Melle foporatam & medicatis frugibus offam.

(*l'Énéide*, liv. VI, v. 420).

Page 146. « *L'âne près de la lyre*. » — Vicille locution. Baïf, dans ses *Mimes*, nous dira :

La lyre à l'âne, au porc la harpe.

Page 150. *Que dirai-je des grands?* — Même développement de pensées dans la Bruyère (*de la Cour*, chap. viii) : « Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu? L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune. »

— *Ils laissent aux autres le soin d'être vertueux*. — La Bruyère a dit encore plus nettement : « Les grands n'ont point d'âme. »

(*Des Grands*, chap. ix.)

Page 156. *Une telle foule de parasites, &c.* — Les témoignages abondent chez Dante, Pétrarque & tous les écrivains les plus catholiques du moyen âge, sur la prodigieuse corruption de la cour papale à Rome & à Avignon.

Page 163. *La déesse de Rhammunte.* — La Néméïde adorée à Rhammunte, bourg de l'Attique.

— *Le hibou de Minerve.* — Cet oiseau était consacré à la divine Athéné qui le prit sous sa protection en souvenir d'Acalaphe, fils d'Achéron & de la Nuit, & lui-même métamorphosé en hibou, pour avoir dénoncé Déméter en quête de Perséphoné, & signalé les sept grains de grenade cueillis par la déesse dans l'Hadès.

Page 167. *Mêler à la sagesse une folie passagère :*

Misce stultitiam consiliis brevem.

Horace (liv. IV, Ode XII, v. 26).

— *Une courte folie est charmante.* — C'est ainsi que nous traduisons le « *dulce est desipere in loco* ».

Horace (liv. IV, Ode XII, v. 27).

Page 176. *La plupart des docteurs préféreraient errer plutôt que d'être dans le vrai avec ces gens à triple idiome.* — En France, la Sorbonne tenait en suspicion le grec & l'hébreu. Marot, dans une de ses épîtres à François I^{er}, accusait formellement les « forboniqueurs » d'être ennemis

De la trilingue & docte académie.

C'est-à-dire du Collège de France fondé par l'intelligente générosité du monarque, & où l'on enseignait le grec & l'hébreu au même titre que le latin.

Page 189. *Saint Paul rejette la science comme pernicieuse.* — Bossuet a pu dire que saint Paul « ignore la rhétorique & méprise la philosophie » ; cependant il ne faudrait pas faire consister dans ce mépris & dans cette ignorance toute la tradition d'une religion qui a tant de fois évolué. Il importe même de distinguer l'élégante habitude des Pères grecs de la barbare doctrine des Pères latins.

Page 197. *Les gens de piété travaillent à se les arra-*

cher (les sentiments naturels). — C'est ainsi qu'Orgon, à l'école de Tartuffe, arrive à dire :

Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrais mourir frère, enfants, mère & femme,
Que je m'en foucierais autant que de cela.





BIBLIOGRAPHIE

- Moriæ Encomium, Erasmi Roterodami declamatio.* — Argentorati, in ædibus Math. Schurerii, mense augusto, anno MDXI. — In-4°.
- Opusculum cui titulus est Moria, id est stultitia quæ pro concione loquitur.* — Venetiis, in ædibus Aldi, mense augusto, 1515. — In-8°.
- Édition de Florence, per hæredes Phil. Juntæ, 1518. — In-8°.
- Édition de Venise, per Jo. Iacuinum de Tridino, 1518. — Petit in-8.
- Cum commentariis Ger. Listerii. — Basileæ, typis genethianis, 1676. — In-8°.
- Eadem declamatio* (édition Becker). — Basileæ, 1780. — In-8°.
- Eadem declamatio.* — Parisiis, Barbou, 1777.
- Μωρ. ἐγκ., id est stultitiæ laus, declamatio. — Horn., 1839. — In-8°.
- De la déclamation des louanges de folie, style faceffeux & profitable pour cognoître les erreurs & abus du monde.* — Paris, Pierre Vidone, pour Galiot Dupré, 1520. — Petit in-4° goth.
- L'Éloge de la Folie*, traduit du latin par Gueudeville. — Amsterdam, L'Honoré, 1728. — Petit in-8°.
- L'Éloge de la Folie*, traduit du latin par Gueudeville.

- Paris, 1751. — Édition donnée par Meunier de Querlon. — Petit in-8°.
- Traduction* de Laveaux. — Bâle, 1780. — In-8°.
- Traduction* de Barrett. — Paris, 1789. — In-12.
- Traduction* de C.-B. de Roualbe (Ch. Brugnot). — Troyes & Paris, Roret, 1826. — In-8°.
- Édition Nifard*. — Paris, 1843 & 1855.
- Traduction en italien*, par un anonyme. — Bassano, 1761. — In-8°.
- Traduction en anglais*, par Thomas Chaloner. — London, 1569. — In-4°.
- Par Kennet. — London, 1709. — In-8°.
- En allemand*, par Rasca. — Francfort & Leipzig, 1735. — In-8°.
- En hollandais*, par J. Westerbeon. — La Haye, 1659. — In-8°.
- En suédois*, par Sam. Lundberg. — Stockolm, 1728. — In-8°.





TABLE

AVANT-PROPOS	I
INTRODUCTION HISTORIQUE.	XXIII
PRÉFACE. — Erasme de Rotterdam à Thomas Morus.	LXI
L'ÉLOGE DE LA FOLIE	I
NOTES. — Avant-propos & introduction	205
— Traduction	211
BIBLIOGRAPHIE.	229





IMPRIMÉ A ÉVREUX

En l'année mil huit cent soixante-dix-sept

PAR CHARLES HERISSEY



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY
